Tome septième. N° 2. 1934

REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

Cette revue est publiée sous le haut patronage de M. le Professeur S. Freud.

MEMOIRES ORIGINAUX

PARTIE MÉDICALE

La Négation

Par S. FREUD

(*Traduit de l'allemand par H. Hœsli*)

Paru d'abord dans *Imago*, XI, 1925

La manière dont nos malades présentent leurs associations au cours du traitement psychanalytique nous fournit l'occasion de quelques observations intéressantes. Il arrive qu'un malade nous dise : « Vous allez penser maintenant que je vais vous dire quelque chose d'offensant, mais je n'en ai réellement pas l'intention. » Nous saisissons qu'il s'agit du refus, par projection, d'une association qui vient de surgir. Ou bien il nous dit : « Vous vous demandez qui peut être cette personne du rêve. Ce n'est pas ma mère. » Nous corrigeons : c'est donc sa mère. Nous prenons la liberté, dans notre interprétation, de faire abstraction de la négation et de n'envisager que le contenu pur de l'association. C'est comme si le patient avait dit : « Cette personne du rêve m'a rappelé ma mère, mais il ne me plaît point d'accepter cette association. »

Il est quelquefois facile d'obtenir l'éclaircissement qu'on souhaite sur le refoulé inconscient. On interroge : « Quelle est la chose qui vous paraît la plus invraisemblable dans cette situation ? Qu'est-ce qui, selon vous, était alors le plus éloigné de votre pensée ? » Si le malade tombe dans le piège et désigne ce à quoi il peut croire le moins, il avoue presque toujours le fait important. Il y a souvent un joli pendant de cette expérience chez le névrosé obsessionnel auquel on a déjà fait comprendre la signification des symptômes. « J'ai une nouvelle idée obsessionnelle. J'ai tout de suite pensé qu'elle pourrait signifier telle chose. Mais non, cela ne peut pas être vrai, autrement je n'en aurais pas eu l'idée. » Ce qu'il rejette, à l'aide de ce raisonnement que la cure lui a suggéré, est naturellement la signification véritable de l'idée obsessionnelle.

Un contenu de représentation ou d'idée refoulé peut donc devenir conscient à la condition qu'on puisse le nier. La négation est une

manière de connaître le refoulé, ce qui revient à dire qu'elle est déjà, au fond, une sorte de suppression du refoulement, mais qu'elle ne signifie certes pas encore une acceptation du refoulé. On voit comment la fonction intellectuelle se sépare ici du processus affectif. A l'aide de la négation il n'y a qu'un des effets du processus de refoulement qu'on puisse faire rétrograder, celui qui veut que le contenu de la représentation n'atteigne pas la conscience. Il en résulte une sorte d'acceptation intellectuelle du refoulé, tandis que l'effet essentiel du refoulement persiste (1). Nous obtenons au cours de l'analyse une autre modification très importante, et assez déconcertante, de la même situation. Nous réussissons même à vaincre la négation et à imposer la pleine acceptation intellectuelle du refoulé... le processus du refoulement lui-même n'en est pourtant pas encore supprimé.

Le jugement intellectuel ayant comme tâche d'affirmer ou de nier des contenus d'idées, les remarques précédentes nous ont amenés à l'origine psychologique de cette fonction. Nier quelque chose par le jugement signifie au fond : Voilà quelque chose que j'aimerais refouler. La condamnation d'un fait est le substitut intellectuel du refoulement, le « non » qu'implique cette condamnation est un de ses signes, un certificat d'origine comme le « Made in Germany » par exemple. Au moyen du symbole de la négation la pensée se libère des restrictions du refoulement et s'enrichit de contenus indispensables à son activité.

Deux tâches principales incombent au jugement. Son rôle est d'accorder ou de nier à une chose telle propriété, d'admettre ou de contester l'existence d'une représentation dans la réalité. La propriété sur laquelle il faut se prononcer pourrait, primitivement, avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. Ce qui revient à dire dans le langage des premières tendances pulsionnelles orales : je veux manger ceci ou je veux le cracher, et dans une transposition plus large : je veux introduire ceci en moi ou l'exclure hors de moi. Donc : Qu'il soit en moi ou hors de moi. Le moi-plaisir primitif, comme il a été montré ailleurs, désire introjecter tout ce qui est bon, et rejeter tout ce qui est mauvais. Ce qui est mauvais, ce qui

(1) Le même processus se retrouve à la base du processus connu de la « conjuration du malheur ». « Quel bonheur, il y a longtemps que je n'ai pas eu ma migraine ! » Mais c'est le premier indice de l'accès qu'on sent venir, auquel, cependant, on ne veut pas encore croire.

est étranger au Moi, ce qui est hors de lui, lui est d'abord identique (1).

L'autre décision que doit prendre la fonction du jugement, celle de l'existence réelle d'une chose représentée, traduit l'intérêt du moi réel définitif qui provient du moi-plaisir primitif (examen de la réalité). Il ne s'agit maintenant plus de savoir si le moi doit ou ne doit pas accueillir telle perception (un objet), mais si telle de ses représentations peut également se retrouver par la perception, c'est-à-dire dans la réalité. Il s'agit ici encore, comme on peut le constater, d'une question *de dehors et de dedans*. Le non-réel, l'uniquement représenté, le subjectif, n'est qu'en dedans, l'autre, le réel, existe aussi dans *le dehors*. L'expérience nous a appris qu'il n'est pas seulement important de savoir si une chose (objet de satisfaction) possède la « bonne » propriété, qu'elle mérite par conséquent d'être acceptée, mais qu'il importe aussi de savoir si cette chose existe dans le monde extérieur, de façon qu'on puisse s'en emparer s'il en est besoin. Pour comprendre cette évolution, il faut se rappeler que toutes les représentations proviennent des perceptions, qu'elles en sont les reproductions. Originellement donc, l'existence de la représentation est déjà un gage de la réalité de ce qui est représenté. L'opposition entre le subjectif et l'objectif n'existe par conséquent pas dès le début. Ce qui lui permet de s'établir, c'est le fait que la pensée possède la faculté d'actualiser telle perception en la reproduisant par la représentation, sans que la réalité implique encore nécessairement l'objet. Le premier but et le plus immédiat de l'examen de la réalité n'est pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant à ce qui est représenté, mais de le *retrouver*, de s'assurer qu'il existe encore. Une autre chose qui contribue à opposer le subjectif et l'objectif est due à une autre vertu de la faculté de penser. La reproduction de la perception dans la représentation n'est pas toujours sa reproduction fidèle ; elle peut être modifiée par des omissions ou changée par la fusion d'éléments divers. Il appartient à l'examen de la réalité de contrôler jusqu'où vont ces déformations. Mais on s'aperçoit qu'on ne se livre à cet examen de la réalité que parce que des objets qui, autrefois, avaient été cause de réelles satisfactions, ont été perdus.

(1) Cf. *Pulsions et destinées de pulsions*, Œuvres complètes, V.

Le jugement est l'action intellectuelle qui décide du choix de l'action motrice, qui met fin à la stase de la pensée et qui conduit de la pensée à l'action. Je me suis déjà expliqué ailleurs, également, sur la stase de la pensée. Il faut y voir une action d'essai, un tâtonnement de la faculté motrice nécessitant peu d'efforts de déversement. Réfléchissons : Où le moi avait-il déjà exercé un pareil tâtonnement, où avait-il appris la technique qu'il emploie maintenant dans les processus de la pensée ? Cela s'est passé à la limite sensorielle de l'appareil psychique, dans les perceptions des sens. A notre avis, la perception n'est pas un processus purement passif, car le moi envoie périodiquement au système de perception de petites quantités d'investissement, au moyen desquelles il goûte les excitations extérieures, pour se retirer après chaque tâtonnement.

L'étude du jugement nous montre peut-être pour la première fois comment une fonction intellectuelle peut naître du jeu des tendances pulsionnelles primaires. Le jugement est l'évolution appropriée de cette absorption dans le moi et de ce rejet hors du moi dont nous avons parlé, et qui est réglée par le principe du plaisir. Sa polarité semble correspondre à l'opposition des deux groupes pulsionnels que nous avons admis. L'affirmation — comme substitut de l'absorption — appartient à l'Eros, la négation — substitut du rejet — appartient à l'instinct de destruction. Le plaisir général de nier, le « négativisme » de maints malades atteints de psychose, doit probablement être considéré comme un indice de la désintrication pulsionnelle par suppression des composantes libidinales. Mais le fonctionnement du jugement n'est rendu possible que par le fait que la création du symbole de la négation a permis à la pensée un premier degré d'indépendance vis-à-vis des résultats du refoulement, et, par conséquent, l'a rendue également indépendante du principe du plaisir.

Cette conception de la négation est entièrement confirmée par le fait que, dans l'analyse, il n'existe aucun « non » provenant de l'inconscient, et que l'acceptation du contenu de l'inconscient de la part du moi s'exprime par une formule négative. Il n'est aucune preuve plus péremptoire du succès de la mise en lumière de l'inconscient que lorsque l'analysé réagit par la phrase : Je n'ai pas pensé à cela ; ou bien : Je n'y ai jamais pensé.

Clinique psychanalytique (1)

Les débuts d'un traitement analytique

Par le Dr René Laforgue

Après vous avoir parlé, au cours de mes dernières conférences, de la prise de contact de l'analyste avec le malade, et vous avoir exposé les difficultés créées par le diagnostic d'un cas et la mise en marche d'un traitement, je voudrais aujourd'hui entrer un peu dans les détails et vous présenter un traitement à ses débuts.

Je reprends donc le cas du jeune homosexuel dont je vous ai parlé dans ma première leçon, et chez lequel nous avons cru découvrir, derrière la façade de l'homosexualité, une névrose d'angoisse. Permettez-moi de vous rappeler brièvement la façon dont s'était présenté ce cas : il s'agissait d'un jeune homme de vingt-huit ans, venu me consulter non pas pour suivre un traitement, mais pour me demander quelques conseils sur la ligne de conduite à suivre dans son cas. Honteux et gêné, il me parla de son « vice ». Il me dit qu'il était allé, il y a quelques années, consulter Babinsky une dizaine de fois. Mais il ne put lui dire quoi que ce soit, car il pleurait toujours. A cette époque-là, dit-il, il n'avait pas encore cédé vraiment à son penchant, tandis qu'aujourd'hui le mal est irréparable : il est atteint d'homosexualité, il ne voit pas comment il peut vivre une vie normale, etc., etc...

Je vous ai exposé comment nous avons lentement amené le malade à comprendre que, derrière ce symptôme, il se cachait autre chose, que l'homosexualité consciente ou inconsciente, pouvant s'observer pour ainsi dire dans toutes les névroses, et que le mal dont il se plaignait n'était en somme que l'aspect d'un trouble plus profond. Ce trouble se traduisait également par d'autres symptômes, tels que le besoin de cultiver toujours un remords, de se croire exclu, pour une raison ou pour une autre, de la société des hommes, de ne pas pouvoir être franc, direct, ouvert, de vivre dans la crainte que l'on ne découvre son état, etc., etc...

(1) Extrait d'un cours professé à l'Institut de Psychanalyse de Paris en 1934.

Nous avons vu que notre malade, que nous avons appelé M. Y., réagissait à cette conversation par de l'angoisse. Après plusieurs hésitations, il prit la décision de suivre, non pas un traitement en règle, mais de venir simplement à quelques séances, afin de nous permettre de voir plus clair dans son cas.

C'est donc le matériel de ces quelques séances que je voudrais vous exposer, ainsi que la façon dont M. Y., lentement et progressivement, a décidé de suivre un traitement régulier.

Il arrive à la première séance, et nous raconte le rêve suivant : « Je me trouve dans une chambre pleine d'excréments et, tout à coup, à ma grande horreur, je vois entrer ma sœur dans cette pièce. » Tel est le contenu du rêve. La sœur qui y paraît est sa sœur cadette, mariée depuis quelques mois. Nous lui demandons quelques associations d'idées à ce sujet, mais, au lieu de nous parler de sa sœur, M. Y. se lamente sur son homosexualité. Il ne comprend pas pourquoi nous ne voulons pas nous en occuper et pourquoi nous lui demandons de parler de sa sœur. En somme, il n'est pas malade, dit-il, et ce qui l'intéresse, c'est uniquement cette homosexualité. Celle-ci lui cause tant de remords qu'à chaque aventure qui lui arrive avec un compagnon de passage, il n'éprouve qu'un sentiment, celui d'une honte indescriptible qui l'oblige à fuir les hommes et à s'accuser, comme s'il était un paria. En d'autres termes, M. Y. ne veut pas nous parler de son rêve, et cela, d'ailleurs, ne nous étonne pas. Notre expérience nous permet de ne pas nous laisser arrêter par les lamentations de M. Y. sur son homosexualité. Ces lamentations, vous le verrez plus tard, ne tendent qu'à retarder notre travail d'investigation et à nous lancer sur une fausse piste.

Le rêve, en effet, nous paraît typique. Ces rêves se retrouvent fréquemment chez tous les êtres qui ont fortement refoulé leur agressivité en la tournant contre eux-mêmes, et ceci se manifeste très clairement dans le rêve dont nous nous occupons. En bon français, ce rêve veut dire que M. Y. s'emm... de la façon la plus épouvantable, sans qu'il veuille permettre à qui que ce soit de voir clair dans son état. Aussi est-il effrayé de voir quelqu'un entrer dans la pièce où il se trouve, et sa frayeur augmente quand il s'aperçoit que ce quelqu'un est sa sœur.

Ces rêves sont très fréquents dans toutes les névroses masochistes où la souffrance, — « l'emm... », — est devenue pour le

malade une jouissance, une sorte de délectation morose. Par l'intermédiaire de ses souffrances, le malade, en se faisant battre, réalise l'auto-punition. Vous savez que cet état de choses peut se traduire soit par des souffrances morales ou physiques, soit par l'échec social, l'auto-humiliation, etc. Le malade peut tenir à ces formes de souffrance comme à une richesse, comme à un trésor. Nous voyons cette souffrance réalisée par l'avarice, le malade devenant esclave de l'argent. Enfin, elle peut se manifester d'une façon caractéristique par un état de constipation aussi bien moral que physique.

Nous ne sommes donc pas étonné de l'horreur avec laquelle M. Y. voit entrer sa sœur dans la chambre où il a été seul jusqu'à présent. Naturellement, il s'agit dans ce rêve non seulement de sa sœur, mais également du psychanalyste que le malade voit avec horreur prendre contact avec lui et entrer dans sa chambre. Les raisons pour lesquelles ces malades gardent leur agressivité pour eux sont multiples. N'ont-ils pas peur de salir les êtres qui leur sont chers en exprimant devant eux ce qu'ils ont en eux ? N'ont-ils pas peur de les humilier, voire même de les tuer ? Ne nous étonnons donc pas s'il est difficile de prendre contact avec la matière psychique de M. Y., matière psychique qu'il peut retenir exactement de la même façon que ses matières fécales.

Nous expliquons cette situation à notre malade en quelques mots. Mais, au lieu de rester allongé sur notre divan, il se lève, donnant tous les signes d'angoisse et d'impatience. Il veut partir. Nous lui expliquons pourquoi il veut partir. Alors, il se rallonge, mais tombe dans un mutisme de plusieurs minutes, Enfin, il dit ceci :

« Oui, j'ai été souvent constipé dans ma vie. Je n'ai pas l'habitude de parler de mes tourments. Je ne les ai jamais confiés à qui que ce soit. Quant à ma sœur, c'est la personne avec laquelle je m'entends le mieux. Je l'ai beaucoup aimée, mais depuis qu'elle est mariée ce n'est plus la même chose. Je lui ai demandé hier soir de m'accompagner au cinéma, mais elle a préféré rester avec son mari. J'avoue que, pour la première fois de ma vie, j'en ai ressenti quelque amertume. Mais pourquoi parler de tout cela ? Mon beau-frère est un ami avec lequel je m'entends admirablement. En général, il ne veut pas sortir seul avec ma sœur. Il me demande toujours d'être des leurs. En somme, ils ne conçoivent pour ainsi dire pas leur vie sans moi. »

La première séance se termine sur ces paroles. Nous prenons bien soin de ne pas faire remarquer au malade qu'en dépit de ses résistances, il a fini par nous parler de lui, de sa sœur, de son beau-frère, bref, de son complexe d'Œdipe.

Voici maintenant le rêve que M. Y. nous apporte à la deuxième séance : Il est avec sa sœur dans un sous-sol. Quelqu'un — un homme — veut entrer dans la pièce. Le rêveur pense que c'est un voleur ou un bandit. Il prend son revolver et veut tirer sur cet homme, mais le revolver ne part pas. Il prend alors un fusil, vise les yeux de l'homme et le tue net.

Nous ne voulons pas entrer dans les détails de cette séance qui, en somme, ne nous apporte pas grand'chose. La sœur est maintenant *avec* le malade dans un sous-sol. Le malade qui s'identifie forcément avec sa sœur veut empêcher l'homme de s'approcher d'eux et de voir clair (le malade vise les yeux). Cela nous permet de comprendre mieux l'attitude que M. Y. voudrait adopter vis-à-vis de l'analyste, susceptible de s'approcher de lui et de voir clair dans le sous-sol de son âme.

Au cours de cette séance, le malade nous signale qu'il s'est réveillé pendant la nuit avec une forte érection, provoquée par un rêve dont il ne se souvient pas. Ce rêve aurait certainement abouti à une pollution si le réveil n'était pas intervenu. Le tout a naturellement fini par une masturbation au cours de laquelle M. Y. n'a pensé à rien, chose qui nous paraît particulièrement caractéristique dans son cas. Nous lui expliquons qu'il empêche non seulement l'analyste de voir clair dans son état, mais qu'il se l'interdit également lui-même, puisqu'il ne veut pas prendre conscience de ce qu'il pouvait penser au cours de cette masturbation. Sa propre conscience semble donc être supprimée de la même façon que l'homme, voleur ou bandit, entré dans le sous-sol, a été supprimé. Je n'insiste pas sur les termes : voleur ou bandit, qui s'adressent évidemment à l'analyste. Vous savez que cette résistance éprouvée par les malades vis-à-vis de leur analyste est classique.

Au moment de nous quitter, M. Y. s'empresse de nous payer la séance. C'est manifestement une réaction contre son désir de ne pas payer. Nous lui conseillons de le faire plus tard, et il nous quitte.

Le malade ne vient pas à la séance suivante. Il nous fait téléphoner qu'il est au lit, grippé. Nous nous gardons de lui en demander

les raisons. D'ailleurs, jusqu'à présent, il ne nous a dit ni son nom, ni son adresse. Etant donné la difficulté qu'il a à se livrer, nous ne tenons pas à sortir de notre réserve. Nous attendons. Quelques jours plus tard, M. Y. redemande un rendez-vous. Lorsqu'il revient, il nous dit qu'il a été très grippé, très las, très angoissé. D'ailleurs, ajoute-t-il, il sent bien que nous connaissons les ficelles de son cas, que nous savons très bien qu'il lui est impossible de nous échapper. Et, bien que cela le dégoûte de se sentir ainsi manœuvré, il l'accepte, mais il est révolté de voir que nous nous dirigeons toujours dans une autre direction que celle où il voudrait nous conduire. La dernière fois, dit-il, il nous avait quitté avec l'impression que nous avions raison, mais, dans la nuit, le sentiment que tout ce que nous lui avions dit était arbitraire s'est fortifié. A ce moment-là, il était convaincu que nous avions tort et que nos affirmations ne répondaient à rien.

Le malade ne parle pas d'une façon bourrue, mais d'un ton presque amusé, comme s'il avait vaguement conscience que son raisonnement n'était qu'une résistance, et comme s'il se moquait un peu de lui-même.

Voici le rêve qu'il nous apporte à cette séance : « Je suis dans ma chambre noire en train de révéler une photographie dans un bain. Une fois développée, je colle cette photographie contre une fenêtre pour mieux la voir par transparence, comme si je la collais ici, contre la vitre de votre fenêtre. Au moment de la décoller, je vois avec angoisse que la photographie reste collée contre la fenêtre et que je risque de la déchirer. Je suis très angoissé, j'hésite, et finalement je laisse la photo collée. Sur celle-ci, il y a une dame de H..., sa fille et moi. »

Voici maintenant les associations d'idées que M. Y. nous a données par rapport à ce rêve. La jeune fille est une jeune anglaise blonde qui a été secrétaire chez M. Y. à H... Ce qui l'a frappé chez cette jeune fille, c'est sa façon directe, sincère et naturelle de parler de toutes les questions sexuelles. Elle vivait avec un ami dont elle était devenue la maîtresse à dix-huit ans, d'abord pour ne plus être jeune fille, — cela lui paraissait bête, — et aussi parce que toutes ses amies, qui ne l'étaient plus, se moquaient d'elle. M. Y. me parle avec beaucoup d'ardeur de cette jeune fille, de sa simplicité, de sa beauté, de sa santé, de son courage au travail, et il revient sur la façon naturelle dont elle parlait des choses de l'amour. La mère

de la jeune fille, qui est à côté d'elle sur la photo, est — dit M. Y. — une putain. C'est une femme qui a été très névrosée, qui a eu beaucoup d'amants, et qui a toujours cherché une jouissance qu'elle était incapable d'atteindre. Mais elle s'est toujours expliquée franchement sur ses difficultés, et elle est capable de beaucoup de loyauté. Au cours d'une discussion avec M. Y., c'est elle qui lui a dit que quelque chose semblait ne pas être en ordre dans sa vie sexuelle, et qu'il devrait se faire analyser.

Puis, le malade continue à parler, non pas de cette dame et de sa fille, mais de sa sœur. Elle est ravissante, saine. Elle parle des choses de l'amour sans hypocrisie ni pruderie, même devant son mari. Elle a toujours mis son frère au courant de ses flirts, de ses petits incidents sexuels, incidents généralement très platoniques. M. Y. admire la franchise de sa sœur, la simplicité avec laquelle elle se conduit dans la vie, puis il s'étend longuement sur quelques histoires de leur enfance passée en commun. Après avoir écouté tout cela, il ne nous est pas difficile de reconnaître dans la jeune fille de H... la sœur du malade que celui-ci nous a décrite dans les mêmes termes, et dans la « putain », la mère de la jeune fille, la propre mère du malade. Nous ne disons évidemment à M. Y. que la première partie de notre interprétation, mais, intelligent comme il est, il entrevoit la seconde, et nous dit pour nous rassurer : « N'ayez pas peur de me dire que j'ai traité ma mère de putain. Je comprends parfaitement que cela puisse se produire dans les rêves... »

Ce sont donc ces impressions qu'il a révélées dans son âme et qu'il a collées sur la fenêtre de la psychanalyse, afin que cette fois-ci nous puissions voir en transparence ce qui le préoccupe. Nous pouvons donc conclure que M. Y., sans le savoir, est amoureux de sa sœur. Il veut se détacher d'elle, mais n'y parvient pas. Enfin, nous ne nous faisons plus traiter de bandit, nous avons le droit de voir clair dans le sous-sol de son âme.

A la séance suivante, il arrive très angoissé, hésitant à s'allonger. Finalement, il s'allonge et nous raconte le rêve suivant : « Je suis dans la salle de bains de ma sœur. J'ouvre le robinet et je fais couler le bain. Dans le bain, il y a un morceau de bois dur. Ce n'est pas ma sœur qui se baigne, c'est moi. »

Mesdames et Messieurs, après le rêve précédent, il n'est pas difficile de saisir la signification de celui-ci. Néanmoins, nous nous gardons de l'interpréter sans demander à notre malade quelques

associations d'idées. Dans tout rêve, aussi significatif soit-il, il y a toujours des points obscurs que nous avons intérêt à élucider.

M. Y. nous parle donc de sa sœur et de l'extrême liberté avec laquelle elle discute les questions d'ordre sexuel devant lui. Il se souvient qu'elle lui a parlé un jour, et devant son mari, d'un jeune homme qui lui avait fait de longs discours sans oser prendre une initiative plus directe. Ce jeune homme lui déplaisait, disait-elle, parce qu'elle aurait mieux compris qu'il portât directement, et sans longs discours, sa main sur son sexe. M. Y. suppose que sa sœur, qui n'a jamais été prude, s'est facilement adaptée au mariage, et que ses rapports sexuels avec son mari lui font plaisir. M. Y. nous parle encore longuement des toilettes de sa sœur, de sa voix, de son chant, etc. Nous apprenons ainsi que les associations d'idées ne font que confirmer ce que nous avions prévu, c'est-à-dire l'intérêt énorme de M. Y. pour la « salle de bains » de sa sœur. La salle de bains et la baignoire symbolisent évidemment les organes féminins dans lesquels il s'introduit pour prendre un bain, comme le morceau de bois dur du rêve.

Nous hésitons pourtant à donner trop directement à M. Y. l'interprétation de ce rêve. Et voici pourquoi : il ne vient en somme nous voir que depuis quelques séances, et pourtant le matériel qu'il apporte à l'analyste est déjà celui que l'on découvre généralement après plusieurs mois de traitement. Nous savons que le surmoi du malade est capable de réagir très brutalement et de le punir si nous rendons trop rapidement conscient le contenu de certains rêves. Le sentiment de culpabilité découlant de l'analyse trop directe d'un tel rêve peut être considérable et le besoin de punition très intense. Il est vrai, d'autre part, que nous ne pouvons épargner au malade cette réaction. Il sera obligé d'y passer s'il désire guérir comme on est obligé de subir les injures de la naissance lorsqu'on naît. Mais nous pouvons peut-être atténuer cette réaction en l'étendant, c'est-à-dire en ne lui permettant de se manifester que progressivement. Chez M. Y., la partie du surmoi qui proteste contre cela, c'est la partie homosexuelle, vous le savez. Elle ne peut pas supporter d'être privée de l'amitié du beau-frère, vis-à-vis duquel, à la suite d'un rêve pareil, M. Y. se sent coupable.

A la même séance, M. Y. nous apporte un second rêve que voici : « Je vais faire des achats avec ma sœur, dans un grand magasin ou chez une couturière. Je me trouve en pyjama. Dans le

magasin, je rencontre un acteur de cinéma très connu et qui est homosexuel. Je suis très gêné d'être vu en pyjama à côté de ma sœur. Ce jeune homme me regarde comme s'il savait que je suis homosexuel et comme s'il voulait dire : « Toi aussi ». Je le regarde également et je me dis : « Quel homme intéressant. »

Ce rêve nous explique comment s'annonce la réaction du surmoi. Nous n'avons aucune difficulté à comprendre, d'après le rêve et les associations d'idées précédentes, pourquoi M. Y. se trouve avec sa sœur dans une situation inconfortable, et pourquoi il a peur d'être vu en public avec elle, alors qu'il est en pyjama, c'est-à-dire débraillé. Cet acteur homosexuel, témoin de tout cela, symbolise d'une part le beau-frère, et d'autre part l'analyste. Dans ce rêve, et pour les besoins de la censure, M. Y. s'intéresse plus à ce beau-frère qu'à sa sœur. Le malade a des soubresauts nerveux et ne peut rester que difficilement allongé sur le divan. A chaque instant, il se relève. Il nous dit qu'il a peur que nous l' « engueulions ». Il ne s'explique pas la peur irraisonnée que nous lui inspirons. Nous essayons de le tranquilliser et de lui faire comprendre un peu ses rêves. Mais les précautions que nous prenons sont inutiles. Il nous dit : « Quoi ? Vous voulez me cacher que je couche avec ma sœur dans ce rêve. Allez-y, n'ayez pas peur. » Nous sommes donc obligés d'aller jusqu'au bout de notre interprétation, mais nous nous méfions des réactions que cela va peut-être susciter. A notre grande surprise, ces réactions ne se sont pas produites au cours des séances suivantes, mais un peu plus tard.

La fois suivante, M. Y. nous raconte ce rêve : « Je monte sur une échelle qui se trouve appuyée contre un arbre. Lorsque je suis arrivé à une certaine hauteur, l'échelle se renverse en arrière. Je tombe dans les branches d'un arbre derrière moi. »

Le malade ne donne pas beaucoup d'associations d'idées au sujet de ce rêve. Il nous parle de toutes sortes de choses qui le préoccupent. Il ne sait pas combien de temps il va rester à Paris ; sa sœur va partir en Belgique avec son mari. En somme, rien d'intéressant. Mais le matériel du rêve nous paraît typique. Nous savons déjà, par ce qui précède, que M. Y. s'interdit de prendre conscience du petit roman qu'il vit avec sa sœur. Il le vit, en s'identifiant à sa sœur, et il se représente tout ce qu'un garçon comme lui pourrait faire avec une jeune fille comme lui. Cet état de choses explique d'ailleurs son homosexualité. Nous supposons donc que M. Y., dans

ce rêve, n'est pas autre chose que sa sœur. Elle tombe de l'échelle, non pas dans les bras de l'arbre, mais dans ceux du jeune homme, M. Y. Cette interprétation nous a été confirmée d'une façon particulièrement frappante, par le rêve de la séance suivante que voici :

« Nous sommes dans une pièce, ma sœur, mon beau-frère et moi. Ma sœur monte sur une sorte d'escalier qui se trouve dans cette pièce. Lorsqu'elle est arrivée à une certaine hauteur, je lui dis de se laisser tomber en arrière. Elle fait ce que je lui demande, et je veux l'attraper dans mes bras. Malheureusement, je la manque, et elle tombe. Elle semble s'être fait mal. Je suis très gêné et je m'excuse. « Cela ne fait rien, dit ma sœur, ce n'est pas désagréable du tout. »

Mesdames et Messieurs, en entendant le récit de ce rêve, nous sommes tout de suite frappés par un fait : cette fois-ci, les choses ne sont plus à l'envers, c'est-à-dire inverties ; ce n'est plus le jeune homme qui monte sur une échelle, comme dans le rêve précédent, et qui tombe dans les bras de l'arbre. C'est bien la sœur de M. Y. qui tombe dans ses bras et en présence du mari. De plus, elle a l'air de trouver cela fort agréable. Le rêve a été si clair que M. Y. l'a tout de suite interprété. Il avoue que cette chute est évidemment un symbole qu'il ne saurait nier. Le fait d'en être lui-même la cause ne peut que rendre les choses plus précises.

Il serait intéressant d'obtenir quelques associations d'idées au sujet de la douleur causée par la chute. Mais il est impossible d'en obtenir. M. Y. se borne à dire : « Je crois que ma sœur a poussé un petit cri. » Nous n'insistons donc pas davantage sur le matériel de cette séance. Elle ne correspond évidemment pas encore à la fameuse réaction négative que nous attendions.

La séance suivante ne nous apporte également rien de nouveau à ce sujet, excepté peut-être un rêve que voici :

« Je rêve, c'était vers le 15 février, qu'il y a partout la révolution dans Paris. Je cours dans la rue avec ma sœur. Nous allons nous abriter dans une maison. Là, se trouve un homme travesti, entièrement recouvert d'un enduit brillant. Je lui saisis les mains et je mets ses doigts dans ma bouche ; il y reste quelques parcelles de l'enduit brillant. »

Au sujet de la révolution, M. Y. nous parle des événements récents qui ont eu lieu à Paris : la révolte des jeunes contre les vieux. Il a pensé un moment à quitter Paris avec sa sœur et son

beau-frère. Dans son rêve, en effet, il semble vouloir fuir cette révolte, et il est intéressant de le noter. Mais qui est cet homme recouvert d'un enduit brillant ? Que peut signifier le rite consistant à mettre les doigts de l'homme dans sa bouche ? Et que symbolisent les parcelles d'enduit brillant qui y restent ?

Il n'est pas difficile de reconnaître dans cette image le symbole d'un acte homosexuel, au cours duquel M. Y., s'identifiant à sa sœur, fuit la révolte des jeunes. Cet acte homosexuel lui permet de sucer les doigts de son partenaire, d'emporter quelques parcelles de lui, comme le ferait une femme d'un amant.

Nous donnons cette explication à M. Y. Aussitôt celui-ci nous avoue avec honte que, dans le rêve, il a également pris dans sa bouche l'organe de l'homme travesti. Cet aveu nous dispense de vous expliquer ce que symbolisent ces parcelles d'enduit. L'homme qui se comporte vis-à-vis de M. Y. comme vis-à-vis d'une femme, c'est encore son beau-frère ; dans un certain sens, c'est aussi l'analyste. Le malade nous raconte alors que, n'ayant pas eu l'intention de rester si longtemps à Paris, il va être obligé d'emprunter de l'argent soit à son beau-fère, soit à son médecin. Cet argent ne représente pas autre chose que les parcelles brillantes du rêve, et M. Y. voudrait bien les faire entrer dans sa poche.

Nous voyons donc ici que tout est de nouveau renversé. Il y a une régression déterminée par une révolte agressive, virile, susceptible de faire de M. Y. un jeune combattant. Cette régression se traduit par la fuite dans l'homosexualité. M. Y., passif à la manière d'une femme, reçoit des parcelles de l'enduit brillant de son partenaire dont l'organe s'enfonce dans sa bouche. De nouveau, son agressivité est retournée contre lui-même. Son sadisme devient masochisme. Au lieu de donner, M. Y. reçoit ; au lieu d'éjaculer, il retient.

Un fait rend cette séance particulièrement caractéristique : M. Y. ne cesse de parler de son intention de nous faire un cadeau. Il considère cette intention comme une idée stupide qu'il faudrait naturellement se garder de réaliser. Il se plaint également d'avoir perdu son stylo. A ce sujet, il nous parle d'un ami qui possède un très beau stylo. M. Y. avait envie de le lui voler. Il l'a d'ailleurs avoué à cet ami qui a ri, ne comprenant pas que c'était sérieux. Il y a quelques jours, M. Y. voulait faire un cadeau à sa sœur, et il pensait lui offrir un stylo.

Voici maintenant le rêve de la séance suivante :

M. Y. se trouve dans la maison de ses parents, avec ses deux sœurs. Tout à coup, quelqu'un, un jeune homme, pénètre dans cette maison. M. Y. pense qu'il va s'adresser à ses sœurs. Mais c'est un cambrioleur. Celui-ci traverse la chambre à coucher des sœurs et pénètre dans celle de la mère afin de voler ses bijoux. M. Y. est paralysé. Il ne peut rien faire pour empêcher le voleur de commettre son larcin.

Nous demandons à notre malade quelques associations d'idées. Il nous dit que sa mère possède de très beaux bijoux ; que ceux-ci lui ont été offerts par son père ; que, dans son pays, on appelle couramment les enfants des bijoux, etc...

Nous assistons donc dans ce rêve à une situation typique : le jeune homme cambrioleur, vous l'avez sans doute deviné, c'est M. Y. lui-même. Cette fois-ci, il ne se contente pas, comme dans le rêve précédent, de l'enduit brillant enlevé à son beau-frère, il prend carrément les bijoux offerts par son père à sa mère. Il veut voler les enfants de celle-ci, et il entre directement en rivalité avec elle. Ce rêve nous permet de pénétrer un peu plus avant dans le complexe d'Œdipe de notre malade : derrière les sœurs et leur chambre à coucher, se dissimule en réalité la mère. Par conséquent, derrière le beau-frère, se cache le père. L'homosexualité, c'est-à-dire l'identification à la mère et aux sœurs, qui nous fut révélée par le rêve de la photographie, nous avait déjà fait prévoir tout ceci. Cette homosexualité est donc un moyen de se mettre dans la peau de la mère et des sœurs, afin de les posséder. Mais c'est aussi un moyen de posséder le père, ses bijoux, ses enfants, son argent. Nous avons donc à faire au complexe d'Œdipe négatif du malade. D'ailleurs, au cours de cette séance, M. Y. nous parle beaucoup de son père et de son étonnante facilité à gagner de l'argent. Le malade hésite à lui écrire au sujet de son analyse. Il voudrait bien lui demander l'argent nécessaire pour suivre le traitement et, d'autre part, il préférerait rentrer dans son pays pour y gagner lui-même cet argent. Ces questions le préoccupent de plus en plus. Il nous donne à comprendre que nos prix de consultation sont très bas, en comparaison de ceux qu'il paye aux médecins de son pays. Entre parenthèse, cela signifie : « Je gagne sur vous ». M. Y. nous dit également qu'il doit toujours veiller à ne pas mentir, à ne pas raconter d'his-

toires. Il a pris l'habitude de manœuvrer les gens par ses récits et de les « mettre dedans ». Nous comprenons donc qu'il exerce son charme sur les êtres pour les posséder et les rouler. Il se met ainsi à la place de la femme. Nous prévoyons donc quelques difficultés au moment du règlement de nos honoraires. Nous savons d'avance qu'il faudra noter les séances, ne serait-ce que pour savoir le nombre de celles que M. Y. ne voudra pas nous payer. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un homme pauvre, mais au contraire très riche.

Nous ne sommes nullement étonnés de constater qu'à partir de cette séance le traitement marque un temps d'arrêt. Les associations d'idées de M. Y. deviennent rares. Il ne peut pas dormir. Il tombe de nouveau malade. Il ne veut plus parler pendant les séances. Il réclame des explications de notre part. Il se montre sceptique quant aux résultats du traitement. Bref, il ne veut plus rien nous apporter. D'après lui, c'est à nous de nous mettre en frais et non pas à lui.

Cet état de choses dure pendant plusieurs séances, au cours desquelles M. Y. envisage de quitter Paris. Cette situation traîne ainsi jusqu'à la fin du mois. Il est angoissé, mal à l'aise, irritable. Naturellement, il manque le rendez-vous le jour où il doit payer nos honoraires. A la séance suivante, il nous apporte un chèque qu'il a demandé à son beau-frère. Il nous donne, pour la première fois, son nom de famille et son adresse dans son pays. Quant au chèque, il est manifestement inférieur à la somme due par M. Y. ; mais ce dernier n'a pas la moindre conscience de l'erreur. Nous ne disons donc rien, afin de mieux étudier ses réactions. Il nous raconte alors le rêve suivant :

« Je pénètre dans la chambre de ma mère. Elle est dans son lit. Elle porte autour du cou un boa de plumes d'autruche. Je lui dis : « Pourquoi portes-tu cela ? C'est trop court, et ce n'est pas conforme à l'esthétique de la femme. Pour que cela soit bien, cela devrait tomber au moins jusqu'aux hanches. » Ma mère m'explique qu'il faut au moins vingt-cinq oiseaux pour faire un boa pareil, et que cela coûte très cher. Tout à coup, la pièce est remplie de papillons. Je veux en attraper un qui est très beau, mais dès que je l'ai touché le papillon a l'air de mourir. J'explique à ma mère qu'il n'est pas mort, qu'il va revivre dans une demi-heure. Mais je sais bien que ce n'est pas vrai, et que le papillon est mort pour tou-

jours. Ensuite, je vois un oiseau. Il s'installe sur mon pantalon pour y faire ses besoins. Je réclame vite une serviette à la femme de chambre pour essuyer la tache qui disparaît. »

Mesdames et Messieurs, ce rêve nous conduit au centre du problème posé par le cas de notre malade. Depuis le dernier rêve, nous avons compris qu'il est jaloux des bijoux de sa mère, c'est-à-dire de ses enfants. Le boa qu'elle porte — et qui est raté — est un enfant qu'elle porte et qui est raté. Le papillon, c'est aussi un enfant ; de même pour l'oiseau.

Au sujet de l'oiseau qui fait ses besoins sur la cuisse de M. Y., celui-ci nous parle de la masturbation pratiquée avec un ami. Son propre sperme avait jailli sur sa cuisse. Il avait demandé une serviette à cet ami afin d'en essuyer les traces. Nous sommes donc fixés en ce qui concerne cet oiseau : c'est l'ami et c'est aussi M. Y. lui-même. Le papillon et le boa représentent ses frères et sœurs. Il touche le papillon pour le tuer. Du boa, il dit qu'il est raté, qu'il est contraire à l'esthétique de la femme. Au cours des associations d'idées, il se souvient qu'il a voulu, dans le rêve, l'enlever à sa mère. Tout nous paraît donc de plus en plus clair.

Il est intéressant de noter que M. Y., en nous payant moins que la somme due, nous a diminués exactement de trois séances ; ce sont trois enfants (1). M. Y. est ahuri lorsque nous essayons prudemment de le mettre en présence de ces faits. Il ne comprend pas comment il a pu se tromper à ce point. Il propose de nous régler la différence la prochaine fois.

A la séance suivante, il nous apporte non pas la différence de trois séances, mais le paiement pour six. Puis il raconte ce rêve :

« Je suis dans ma chambre, couché dans mon lit. Ma mère vient s'asseoir sur ce lit. Je lui dis que j'ai préparé pour elle de la crème aux amandes. Mes sœurs disent que ce n'est pas vrai. Cependant, elles vont manger cette crème dans l'auto de ma mère. Cette auto est une Packard, uniquement à la disposition de ma mère. Elle est maintenant salie par les taches que mes sœurs y ont faites. Le chauffeur cherche à les enlever et les efface avec beaucoup de peine. Ensuite, je vois ma sœur qui met une nouvelle robe. C'est un simple mouchoir qu'elle dispose devant elle. »

Voici les associations d'idées :

(1) Il a un frère et deux sœurs.

La crème lui fait penser à des crachats qui sont suceptibles de tacher. Il aime beaucoup la crème aux amandes et croit que sa mère l'adore. Nous voyons donc cette fois-ci la crème s'étaler, non pas sur la cuisse de M. Y., mais dans l'auto de la mère. Dans cette voiture se trouvent les sœurs. Naturellement, ce sont elles qui ont fait les taches. M. Y. n'y est pour rien.

C'est également la sœur qui se met un mouchoir en guise de robe. Ce mouchoir, c'est la serviette qui sert à essuyer les crachats ou le sperme du rêve précédent.

En d'autres termes, nous voyons les sœurs prendre l'initiative de salir leur auto, et d'appliquer contre leur sexe le mouchoir, c'est-à-dire la serviette ayant servi à M. Y. Mieux encore, ce sont les sœurs qui prennent l'initiative de se masturber. Nous expliquons cette interprétation à notre malade. Nous ne sommes pas étonnés de voir, dans ce rêve, sœurs et mère jouer le rôle actif et en prendre sur elles la responsabilité, tandis que M. Y. demeure passivement dans son lit. Il n'a fait que préparer la crème, — ce qui d'ailleurs est nié par les sœurs. Vous voyez donc combien M. Y. se sent coupable de prendre la moindre initiative. La souillure de ses sœurs, par ses produits (excréments), ne peut se faire que par l'intermédiaire de celles-ci, et sans que M. Y. intervienne. Nous voici bien loin du rêve où le malade redoutait de mettre sa sœur en contact avec ses excréments.

Après cette séance, M. Y. nous parle de sa volonté de suivre le traitement. Mais il ne veut toujours pas en parler à son père. S'il pouvait suivre ce traitement sans être obligé de le dire à qui que ce soit, il lui serait facile de le faire. Ce qui lui est impossible, c'est de prendre ainsi une initiative.

Nous n'avons aucune peine à faire comprendre à M. Y. ce qui le gêne dans cette situation : il fuit toute initiative qui lui permettrait de devenir homme. Il se laisse passivement mener par les circonstances, de la même façon qu'il se laisse faire par sa mère dans le rêve précédent.

« Pourquoi, dit-il, ne voulez-vous pas me fixer une ligne de conduite ? me prescrire ce que je dois faire ? Vous me sortiriez d'un embarras cruel. » C'est justement ce que nous avons évité jusqu'à présent, afin de pouvoir mieux analyser chez lui les difficultés qui l'empêchent de prendre une telle décision. Nous voici donc devant l'explication de ces difficultés : pour M. Y., se décider à suivre le

traitement, cela symbolise la volonté de devenir homme et la conscience de la responsabilité de l'inceste. Or, il fuit devant tout cela dans la possivité et dans l'homosexualité. M. Y. le comprend fort bien, mais il nous reproche de le laisser dans l'embarras.

Il arrive à la séance suivante ayant pris la ferme décision de suivre le traitement et de rester encore trois mois à Paris. Il va dire à son père qu'il est obligé de se soigner pour une blennorragie qu'il vient d'attraper. Il nous demande si trois mois de traitement suffiront.

Puis il nous raconte les trois rêves suivants :

Voici le premier : M. Y. va au domaine de son père, à la campagne, pour y chercher du lait dans une bouteille. Il y rencontre le régisseur qui lui montre les nouveaux bâtiments, la laiterie mécanique, etc. Ils se promènent tous deux le long d'un étang. Le régisseur trouve un écureuil qu'il tend à M. Y. Maïs cet écureuil le griffe, et il est obligé de le lâcher. Un loup passe ensuite et lui fait très peur, mais bientôt il n'y fait plus attention. M. Y. trouve tout à coup que les nouveaux bâtiments n'ont rien d'extraordinaire, et que son père aurait bien pu le consulter avant de les faire construire. En somme, le père a fait quelques gaffes. Le rêveur se décide alors à quitter le domaine et à prendre le train pour revenir chez lui. Mais il arrive en retard à la gare ; le train part. M. Y. va le rater. Il court et, au dernier moment, il arrive à sauter dans un compartiment. Il y trouve deux jeunes filles qui le félicitent de n'avoir pas manqué le train. Il leur répond : « Oh ! ceci n'est rien. J'ai dû courir bien davantage avec mon ami M. pour prendre le train allant de N... à L... ; et, tout en courant, j'avais à ce moment-là ma malle dans ma main gauche, et dans ma main droite le linge que je n'avais pas eu le temps d'y ranger. »

M. Y. aborde le deuxième rêve avec quelques hésitations. Il nous dit sa crainte de nous embrouiller. Voici ce rêve :

« Je vais au cinéma avec mon frère. Le cinéma se transforme en piscine. Il s'y trouve beaucoup de jeunes filles qui ressemblent à des stars de cinéma. Elles m'encouragent à me jeter à l'eau et à nager. A ma grande surprise, j'arrive à le faire, mais avec une peine incroyable. A partir d'un certain moment, je m'aperçois que je peux même voler. Je me rends compte que cet exploit est possible, uniquement parce que l'air est chargé d'électricité. Je vois ma mère entourée d'amies et je vole sur elle. J'explique ensuite à mon père

comment je m'y prends pour voler, et je lui explique également le truc de l'électricité. »

M. Y. aborde le troisième rêve avec beaucoup plus de difficultés encore. Il nous dit que, s'il nous le raconte, nous allons penser qu'il est guéri, alors qu'il n'en est rien, et que nous devrions, même avant de commencer le traitement, nous renseigner, afin de savoir si son cas est réellement guérissable.

Voici le rêve :

« Je suis à la gare et je sors du train avec un jeune homme inconnu. Il me dit que je suis mal habillé et qu'il va me donner l'adresse de son tailleur. Dans la rue, je rencontre ma sœur et une jeune fille. Ma sœur s'arrête devant un bordel. Je veux l'obliger à continuer, mais elle me dit : « Je veux entrer. Je veux voir comment ils font cela. » Je cherche à l'en dissuader, mais elle me répond : « J'ai bien le droit de pénétrer dans un établissement de ce genre ; cela me passionne. » M. Y. se dit alors : « Ma sœur doit avoir envie de coucher avec le jeune homme qui est avec moi. Dans ce cas, je ferais mieux de coucher moi-même avec elle. Ainsi son mari, qui est mon ami, ne lui en voudra pas. » Je me souviens tout à coup que ce projet n'est pas réalisable, car les organes de la femme me dégoûtent. »

Nous ne demandons pas tout de suite à M. Y. des associations d'idées au sujet de ce rêve. Son contenu, d'ailleurs, peut être compris jusqu'à un certain point sans associations d'idées. C'est très clair : M. Y. pénètre dans le bassin des stars de cinéma ; il vole sur sa mère ; il se comporte comme les oiseaux du rêve précédent, etc... Il va jusqu'à envisager l'acte sexuel avec sa sœur. D'autre part, il s'est enfin décidé à suivre un traitement normal et à mettre à notre disposition non seulement trois rêves, mais trois mois.

Si nous renonçons à entrer, devant le malade, dans les détails de l'analyse, c'est que lui-même nous avertit de ne pas aller trop vite, de ne pas lui dire qu'il a fait des progrès. En effet, il ne le supporterait pas, et la réaction d'auto-punition pourrait être violente.

Nous n'avons pas à nous reprocher de l'avoir laissé suivre le fil de ses idées, car il nous dit à peu près ceci :

« J'ai quelque chose de très désagréable à vous dire. J'ai reçu avant-hier la visite du jeune Allemand que je fréquente actuellement. Je n'ai d'abord pas voulu me laisser aller ; je me suis dit : « Il faudra que je le raconte ». Il m'a tellement supplié que, finale-

ment, j'ai cédé, mais avec dégoût. Je m'aperçois que cela ne me dit plus rien du tout. En somme, je ne sais pas pourquoi je le fais. Ce garçon m'ennuie. »

En d'autres termes, nous constatons, à notre grande satisfaction, que M. Y., sans s'en douter, est en train d'abandonner son homosexualité. Celle-ci, bientôt, ne sera plus pour lui qu'une habitude sans intérêt ni signification, en attendant qu'il la perde tout à fait.

Là aussi, nous nous gardons de crier victoire. Nous ménageons l'amour-propre de notre malade. Il serait trop vexé.

Revenons au rêve. Répétons-le, nous en gardons l'interprétation pour nous. Le premier rêve est un rêve de récapitulation. Il symbolise toute l'histoire des relations de M. Y. avec son père. Celui-ci est grand propriétaire à la campagne ; il possède des machines formidables qui produisent du lait. Le rêveur vient en chercher avec une bouteille. Il est reçu par le régisseur qui, naturellement, symbolise le père de M. Y. Ce « père » lui offre d'abord un écureuil, animal qui possède une belle queue. Mais il griffe M. Y. Puis survient un loup, symbole de l'organe masculin. Ce loup lui fait peur, mais pas longtemps. Bientôt le malade devient de plus en plus objectif et, au fur et à mesure qu'il se sent plus fort, l'installation du père l'impressionne de moins en moins. Il va même jusqu'à la critiquer et à prétendre que le père aurait dû lui demander des conseils. Il se sent plus fort que son père. Il n'a plus besoin de lui. Il le considère comme son élève. Il peut donc maintenant l'abandonner et s'échapper.

Dans le train, il rencontre deux jeunes filles, c'est-à-dire ses deux sœurs. Il leur dit que, dans le temps, il a été capable de courir après un train, même en sortant du linge de sa malle, c'est-à-dire son organe de sa braguette.

Dans le deuxième rêve, M. Y. se jette à l'eau ; il nage, il vole. Tous les bassins y passent, celui des stars de cinéma et celui de la mère sur laquelle il se jette en volant ; et cela devant son père, qui décidément est battu. Evidemment, la nage s'accomplit avec beaucoup de difficultés et d'angoisse. Elle est rendue possible grâce à l'électricité, c'est-à-dire au fluide de l'analyse qui est plus fort que le malade. Ce n'est pas M. Y. qui accomplit tous ces exploits. C'est une force qui le pousse. Cela le conduit finalement, dans le troisième rêve, à substituer sa sœur aux quelques prostituées avec lesquelles

il s'est livré à des expériences aussi lamentables que laborieusement mises en train.

Mesdames, Messieurs, je vous ai promis de vous exposer le début d'un traitement, et je me suis permis de vous présenter la mise en marche de celui-ci. Mise en marche qui en représente sans doute la partie la plus importante, bien qu'elle ne soit que provisoire. M. Y. vient nous voir depuis environ six semaines, à raison de trois ou quatre fois par semaine. Le nombre des séances qui lui est nécessaire pour accomplir ces acrobaties est donc relativement restreint. Mais vous conviendrez avec moi que c'est la partie la plus instructive, non seulement au point de vue clinique, mais aussi au point de vue de la technique analytique.

Rappelez-vous les points suivants : Dès le début, nous avons laissé à M. Y. la responsabilité d'engager ou non un traitement. Lorsqu'il a voulu nous payer, après les premières séances, nous avons refusé ; lorsqu'il nous a fait comprendre qu'il ne voulait pas nous dire son nom de famille, nous lui avons dit que ce n'était pas nécessaire ; lorsqu'il a manqué les séances à l'occasion de sa maladie, nous n'avons rien fait pour trouver son adresse et le rappeler. Bref, nous avons pesé le moins possible sur lui en lui laissant le maximum de responsabilité. C'est ainsi que nous avons pu analyser sa fuite, son sentiment de culpabilité, son angoisse.

Ces obstacles, une fois écartés, il a été facile à M. Y. de prendre la décision de se jeter à l'eau, de voler de ses propres ailes, en abandonnant, vous l'avez compris, son homosexualité, son gardefou.

Les principes appliqués au cours de ce traitement ne sont évidemment pas classiques. Nous avons donné au malade le droit de négliger la règle fondamentale, nous lui avons dit qu'il n'avait pas besoin de savoir s'il allait rester à Paris ; nous ne l'avons pas engagé pour des mois. Nous avons refusé de nous faire payer pendant quelque temps. Et pourtant, en procédant ainsi, nous sommes strictement restés dans la ligne de conduite que Freud a toujours recommandée pour commencer un traitement psychanalytique.

En effet, la difficulté dans ce cas est l'insistance du malade à entraîner continuellement la discussion sur des points secondaires. L'analyste qui ne suit que le manuel peut les prendre pour des points primordiaux. Avant tout, il importe de ne pas se laisser entraîner, sans quoi l'on perd un temps précieux dans des discus-

sions oiseuses. On peut même compromettre définitivement le traitement, car un malade trop intelligent, qui voit le médecin se laisser « rouler », perd toute estime pour l'intelligence de celui-ci. Notre prestige n'est pas dû à l'application servile d'une technique immuable, mais à la faculté que nous devons avoir de ne jamais nous laisser écarter de l'essentiel, quelles que soient les manœuvres de dispersion que tente le malade.

Nous avons donc lutté contre la résistance de M. Y. Dès le début, nous l'avons obligé à faire face au problème qu'il voulait fuir. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au moment même où M. Y. s'engage enfin à suivre un traitement régulier, il commence déjà à le terminer. Il nous est par conséquent possible de lui dire que les trois mois qu'il nous accorde sont susceptibles de le faire aboutir à une guérison totale. Mais ayons l'air d'en douter, ne serait-ce que par acquit de conscience. Nous sommes toutefois persuadés que deux mois nous auraient suffi. Mais je le répète, le traitement d'un cas comme celui-ci peut durer aussi bien deux ans que trois mois, selon que l'on cède ou non au malade.

Il n'est d'ailleurs pas facile de faire admettre à un malade sa guérison, même lorsqu'elle est virtuellement atteinte. Ceci d'ailleurs est un problème que nous traiterons dans une prochaine leçon.

L'opposition du surmoi à la guérison

TROIS CAS CLINIQUES (1)

Par F. LOWTZKY

> « Dans la littérature psychanalytique la plus récente se manifeste une prédilection pour la théorie selon laquelle toute espèce de privation, toute entrave à une satisfaction pulsionnelle a ou pourrait avoir pour suite une aggravation du sentiment de culpabilité. Je crois pour ma part qu'on réduit considérablement les difficultés théoriques en n'appliquant ce principe qu'aux seules pulsions agressives et l'on ne trouvera pas beaucoup d'arguments qui contredisent cette hypothèse. »
>
> S. FREUD (2).

CAS DE K.

Il s'agit d'une jeune fille de 30 ans. Avant de venir chez moi, elle avait été en traitement pendant dix ans chez différents médecins, sans aucun résultat. On la considérait comme incurable ; elle avait été diagnostiquée comme schizophrène.

Elle insista elle-même à être analysée par moi, parce qu'une de ses amies avait suivi mon traitement. Ses parents, la mère surtout, n'acceptèrent le traitement analytique qu'à contre-cœur, sans aucun espoir que l'analyse puisse apporter un secours à la jeune fille, et seulement dans le but de lui procurer une distraction.

Depuis sa toute petite enfance, jusqu'à l'âge de 5 ans, la malade avait été extrêmement gâtée par sa mère et par sa bonne. Puis la bonne fut congédiée quand l'enfant avait 5 ans environ. Cette séparation subite fut un coup terrible pour la petite fille qui était tendrement attachée à sa bonne. En même temps, la mère changea de conduite envers l'enfant : elle se mit à l'élever avec une sévérité extrême. Elle expliqua à l'enfant que chacun a des devoirs, et que

(1) Communication faite à la Société Psychanalytique de Paris le 17 avril 1934.
(2) *Das Unbehagen in der Kultur*, traduction française de Ch. Odier, à paraître sous le titre : *Malaise dans la civilisation*, chez Denoël et Steele, Paris.

ces devoirs doivent être accomplis quoi qu'il en coûte. Toute sa vie, elle, la mère, n'avait jamais failli à ses devoirs. Rien n'avait jamais pu l'empêcher de les remplir : ni la mauvaise humeur, ni la fatigue, ni même la maladie. Elle exigeait la même chose de sa fille. Si l'enfant résistait, la mère lui faisait des reproches : « elle est paresseuse, elle peut, mais elle ne veut pas travailler, elle est méchante ; elle, sa mère, était tout autre à son âge ».

La déception dont souffrit l'enfant fut d'autant plus grande, qu'habituée jusque-là à l'amour et à la tendresse excessive de sa mère et de sa bonne, elle était devenue d'une sensibilité extrême.

A cette déception s'en ajouta bientôt une autre : la préférence que la mère commença de montrer pour ses deux fils aînés et pour un cousin qui, après la mort de son mari, le remplaçait auprès d'elle. Comme suite à ces événements fâcheux, l'enfant resta « fixée » à sa mère et en même temps son amour pour elle se transforma en haine mortelle.

La voix de sa mère, son surmoi sévère, la juge et la condamne pour ses sentiments coupables. Dans son conflit avec son moi, c'est le surmoi qui (en apparence) remporte la victoire. Les sentiments condamnés sont si bien refoulés qu'elle n'en a aucune idée consciente ; mais, refoulée, sa haine contre sa mère persiste dans son inconscient. Son désir de se venger d'elle se réalise dans sa maladie : elle devient incapable de faire quoi que ce soit. Elle ne peut pas se lever à temps le matin pour aider sa mère à faire le ménage ; malgré des efforts désespérés, elle ne parvient à se lever qu'à midi ou à deux heures. Elle ne peut ni s'habiller, ni se déshabiller, ni se laver, ni faire la moindre chose sans une résistance de son inconscient qui, dans la plus petite action, lui fait perdre un temps énorme et la rend incapable d'agir.

D'autre part, elle prend grand soin de sa mère : elle lui demande toujours de ne pas travailler trop, de faire attention à ne pas prendre froid, de ne pas rentrer trop tard. Si parfois sa mère est en retard de quelques minutes, elle en est angoissée, elle craint un malheur. En l'entourant de ces soins excessifs, elle la torture sans s'en rendre compte. Sa mère lui disait souvent qu'elle la traitait comme un enfant traite un oiseau, qu'il embrasse jusqu'à ce qu'il l'étouffe.

Parfois, il arrivait à la jeune fille d'avoir une faim atroce. Elle mangeait sans pouvoir se rassasier, elle dévorait littéralement ce qu'elle mangeait. Comme nous avons pu le constater au cours du

traitement, c'était sa mère qu'elle dévorait. En même temps, elle avait des crises de dépression : elle pleurait, se sentait malheureuse, s'accusait d'être méchante et mauvaise en n'aidant pas sa mère déjà âgée, surmenée par sa faute. Elle ne voulait plus vivre, elle voulait se suicider, se jeter sous une auto ou sous un train pour se faire écraser.

En s'accusant et en se faisant des reproches, elle en faisait à sa mère, parce qu'en la dévorant, elle s'identifiait à elle. C'était celle-ci qu'elle souhaitait morte, qu'elle voulait jeter sous un train ; en même temps, c'était aussi elle-même qu'elle torturait, qu'elle écrasait, c'était son surmoi qui la punissait par la maladie en s'opposant avec une ténacité extrême à sa guérison, en la maintenant dans un état qui était pour elle pire que la mort, tant elle en souffrait.

Après avoir passé en revue toute son enfance, et reconnu l'absence de tendresse qui l'avait déçue, il me restait à analyser ses haines, mais comment devais-je m'y prendre ? Comment lui dire qu'elle avait une agressivité contre sa mère, elle qui n'en savait rien et qui avait quand même un sentiment de culpabilité et un désir de punition très intense ?

Une fois, elle arriva toute bouleversée et en larmes, et me raconta qu'elle venait de lire *Le cadavre vivant*, de Tolstoï. Le héros de cette pièce, comme on le sait, quitte sa famille, sa femme et son petit enfant. Il est jaloux de sa femme, qu'il soupçonne d'être amoureuse d'un autre homme. Il commence à mener une vie vagabonde. Apprenant par hasard que sa femme n'épouse pas son ami parce qu'elle ne peut obtenir son divorce, il fait semblant de se suicider. On le croit mort et sa femme, devenue ainsi libre, se remarie.

Appartenant à une famille aristocratique et aisée, le héros ne fréquente à présent que la société la plus basse, il s'adonne à la boisson, il devient un « cadavre vivant ». Un jour, étant en état d'ébriété, il raconte son histoire à un homme qui le dénonce. Un scandale éclate, le bonheur de la femme est brisé, elle devient horriblement malheureuse, on l'accuse de bigamie. Devant le tribunal, en présence de sa femme, le mari se fait justice en se brûlant la cervelle.

En me racontant cette histoire, la malade ajoute que son frère aîné s'est suicidé de la même façon. Il était très malheureux à cause de sa mère qui le traitait mal et lui reprochait sa mauvaise

conduite. La jeune fille ne veut plus vivre tant elle est malheureuse, elle veut se suicider aussi.

L'identification de la malade à son frère et au héros de la pièce de Tolstoï est évidente. Le cadavre vivant, c'est elle-même, c'est aussi elle qui veut se faire justice.

J'avais commencé mes explications par l'analyse du héros de la pièce. Sa vie sans amour n'a aucun sens pour lui, il est comme mort et il vit pourtant, c'est un cadavre vivant. En même temps, c'est son surmoi qui le punit de sa haine en faisant de lui un cadavre vivant. En se faisant justice, il se venge de sa femme, et en même temps il se punit de nouveau. Je lui explique que l'origine de l'agressivité et de la haine est l'amour, et qu'à la suite d'une déception dans le besoin d'être aimé, l'amour chez l'enfant se transforme en une haine dont il n'est pas coupable. Le surmoi du héros ne comprend pas cela, c'est pourquoi il le juge et le punit sévèrement.

Elle me fit encore d'autres récits où il s'agissait toujours d'un surmoi injuste et sévère, et j'en faisais la même analyse. Elle en était ravie. « Oh ! — disait-elle tout enthousiasmée — il n'y a point de coupables alors, même les meurtriers ne le sont pas ! Quelle grande découverte ! Comment se peut-il que personne n'en sache rien ! Il faut en parler à tout le monde, il faut faire des conférences, annoncer cette nouvelle dans tous les journaux ! »

Et elle commença elle-même à écrire de longs articles, à annoncer la grande nouvelle à tout le monde, à sa famille, à ses amis et connaissances, à tous ceux qu'elle voyait, à qui elle pouvait parler.

Il m'était à présent facile de faire l'analyse de son propre cas, de lui parler de sa haine refoulée contre sa mère, de son propre surmoi sévère et inexorable. Je lui donnai les mêmes explications qui m'avaient servi dans les cas cités plus haut, et je suis arrivée, malgré la résistance opiniâtre de son surmoi et de son inconscient, — l'analyse ayant duré quatre ans, — à la guérison de la malade.

La jeune fille était avant le traitement un vrai cadavre vivant, incapable de faire quoi que ce soit. Elle travaille à présent dans un jardin d'enfants, elle s'occupe de l'éducation des petits avec beaucoup d'entrain. Elle gagne peu d'argent à cause du chômage, mais elle ne perd pas courage et espère gagner davantage pour secourir sa famille, sa mère et son frère. Elle est contente et heureuse, en dépit d'une atmosphère morale insupportable (elle est Juive et vit à

Berlin), et d'une misère matérielle à laquelle elle n'est point habituée, car elle appartenait à une famille aisée avant la crise économique (1).

CAS DE M.

> « Nous ne pouvons pas abandonner notre conception de l'origine du sentiment de culpabilité de l'humanité, conception d'après laquelle il procède du complexe d'Œdipe et fut acquis lors du meurtre du père par les frères ligués contre lui. »
>
> S. FREUD (2).

Voici un autre cas d'un surmoi, juge sévère, qui accuse et condamne le moi, et s'oppose par conséquent à la guérison du malade.

Il s'agit d'un cas d'obsession très grave chez une femme âgée de 34 ans. Elle avait été en traitement, pendant trois ans déjà, chez un psychanalyste expérimenté, mais sans aucun résultat. Son état s'était même aggravé : sa hantise du suicide était devenue si intense qu'on craignait à chaque instant pour sa vie, et la vie même de son analyste fut menacée par elle.

Elle était venue demander du secours à la psychanalyse, pour lutter contre l'onanisme auquel elle se livrait d'une façon excessive.

(1) Au moment où j'écris ces lignes, je reçois une lettre de la mère de la jeune fille qui, l'on s'en souvient, était absolument opposée au traitement psychanalytique. Mes auditeurs me permettront de la leur citer, comme illustration de la transformation complète de cette malade :

« Mais maintenant je voudrais parler d'une chose heureuse, de K. — de votre, de ma K. Chère Madame, qu'est-ce que vous, vous seule, avez réussi à faire de ma fille ! Vous ne pouvez vous imaginer quel progrès elle a encore fait depuis votre départ. Elle a grandi spirituellement, c'est *elle* qui me soutient, c'est elle qui m'apporte de la joie (que malheureusement je ne suis pas en état de recevoir) ; elle travaille jour après jour pour rechercher de nouvelles sources qui puissent lui être utiles pour sa profession. Elle ne se laisse rebuter par rien... elle n'hésite plus.

» Vous savez, sans doute, que tous les efforts de ce genre sont malheureusement vains dans les circonstances actuelles ; mais néanmoins K... espère, et continue à travailler, et je suis réconciliée avec la vie pour avoir pu voir cela. Chère Madame, je suis déjà vieille et bien fatiguée, mais je ne suis pas ingrate. Je suis tranquille maintenant : même si je ne suis plus, K... saura vivre. Et tout cela est votre œuvre ; les paroles me manquent pour vous exprimer toute ma reconnaissance et tout mon bonheur. Votre réussite avec K... a été trop grande, on ne peut s'acquitter envers vous avec des formules de reconnaissance ordinaires. Croyez-moi, je pense à vous dans toutes les circonstances heureuses, c'est-à-dire chaque fois qu'il s'agit de ma fille ; je pense à votre force, à votre amour, à votre patience, et j'espère qu'il me sera donné un jour de vous témoigner ma reconnaissance comme il se doit. »

(2) *Loc. cit.*

Elle en souffrait beaucoup. Cette pratique était accompagnée des fantasmes suivants : elle voyait tantôt des enfants — toujours des garçons — que l'on bat, tantôt un garçon nommé Thomas, que l'on maltraite ; il est très courageux et, grâce à son courage, il peut supporter son supplice et, par conséquent, le prolonger.

Le sentiment de culpabilité provoqué par l'onanisme et les fantasmes était très violent. Elle faisait des efforts désespérés pour combattre ses « vices », comme elle appelait ses fantasmes, mais en vain. Elle se considérait comme une pécheresse, et le remords la torturait.

Appartenant à une famille très aisée, elle avait été fort gâtée par ses parents dans sa première enfance. Son père, qui n'avait pas de métier, s'occupait beaucoup de l'enfant et lui donnait des soins maternels : il l'habillait et la déshabillait, la couchait, la conduisait à l'école, allait l'y chercher, etc... Sa mère l'entourait de tendresse et la comblait de cadeaux, de jouets précieux et rares. L'enfant crut remarquer qu'en lui donnant ces cadeaux la mère se complaisait à son propre geste et en jouissait beaucoup. Cela provoqua chez la petite fille une méfiance à l'égard de l'amour de sa mère : si lui donner des soins et des cadeaux est une jouissance pour la mère, ce n'est pas par amour qu'elle agit, mais pour sa propre satisfaction ; donc sa mère ne l'aime pas, elle n'aime que soi-même. L'amour de l'enfant pour sa mère se transforme alors en animosité contre elle : l'enfant repousse toutes ses tendresses. La mère repoussée cherche une consolation auprès de son autre enfant, le frère aîné (de deux ans) de la petite fille ; alors, à la première déception de l'enfant dans son besoin d'être aimée, s'en ajoute une nouvelle, beaucoup plus grave : la préférence que sa mère témoigne à son frère, et la mère lui répond qu'elle ne le préfère pas, mais qu'elle s'occupe de lui davantage, parce qu'il est malade. A partir de ce moment, l'enfant n'a plus qu'une seule idée, qui l'obsède : pour être aimée par sa mère, il faut être malade. Elle n'a plus qu'un désir : être malade et souffrir. A l'âge de quatre ans, par exemple, voyant que sa mère s'occupe de son frère qui s'était perdu et qu'on venait à peine de retrouver, elle renverse un pot d'eau bouillante que la bonne tenait à la main, et se brûle affreusement. Quand, à peu près au même âge, elle apprend que son frère et elle vont être opérés, elle s'en réjouit beaucoup et en garde le souvenir le plus agréable. Une autre fois, toujours dans son enfance, elle tombe et se

blesse, mais quand, grâce à un pansement, sa blessure commence à guérir, elle en est désolée. Elle envie les gens plus malheureux et plus malades qu'elle et fait tout son possible pour se rendre plus malheureuse et plus souffrante que les autres.

Non seulement le désir de se faire aimer par sa mère la pousse à se rendre malade et malheureuse, mais la double déception d'amour avait provoqué chez elle, comme vous le savez, une défiance et une haine contre sa mère : elle repousse toutes ses avances, elle ne veut plus rien savoir d'elle, elle veut même quitter la maison. La mère, indignée, la juge sévèrement, l'accuse d'être méchante et mauvaise. Et l'enfant, une vraie « Princesse au pois vert » (1), très gâtée et sensible à la moindre inattention, ressent ses reproches comme des coups de fouet. En me faisant part du jugement sévère de sa mère, elle se souvient combien, à l'âge de deux ans, elle était maltraitée et battue par sa bonne, à laquelle elle était tendrement attachée.

Son surmoi, aussi cruel que sa mère, condamne sa méfiance et sa haine envers elle. Dans le conflit avec son moi, c'est lui, son surmoi, qui remporte la victoire : les sentiments prohibés sont refoulés, mais ils continuent à persister dans son inconscient et à se manifester par le langage symbolique de ce dernier : elle n'a plus la foi, elle ne ressent plus que de l'aversion pour l'église. Son frère, au contraire, était un croyant, mais il n'avait foi, disait-elle, qu'en des illusions. Elle se souvient que, dans leur enfance, son frère et elle avaient reçu en cadeau un très beau jouet : une vache recouverte de peau. Par une ouverture pratiquée dans son dos on lui versait du lait qu'elle donnait ainsi en abondance. Quand on faisait cette opération, son petit frère se détournait pour ne pas voir qu'on lui versait du lait, pour ne pas savoir que la vache n'en avait pas, pour se donner l'illusion qu'elle en avait. Il avait foi en l'illusion qu'il se créait : que la vache avait du lait, — que sa mère avait de l'amour pour lui. Catholique, croyant fervent, il condamnait sa sœur pour son incroyance ; pour un si grand péché, il la menaçait de l'enfer, de la condamnation éternelle.

Le garçon battu de ses fantasmes, c'est alors elle-même, punie

(1) Ce caractère est emprunté à un conte d'Andersen où une princesse est reconnue grâce à l'exquise sensibilité qui la fait souffrir d'un pois caché sous plusieurs matelas ; il désigne en Allemagne quelqu'un dont la sensibilité est affinée par une éducation d'une extrême délicatesse. (N. D. L. R.)

par son propre surmoi, comme elle l'était par sa mère et son frère. Il s'agit d'une auto-punition.

Comment croire que la mère aimait sa fille, puisqu'elle se montrait si cruelle envers elle ? La malade ne peut se faire d'illusion là-dessus, se détourner comme le faisait son frère ; elle ne peut plus croire, mais, en même temps, elle ne peut se passer de croire, — de croire en l'amour de sa mère ; elle ne peut même pas exister sans cet amour, tant est ardent son désir d'être aimée. Elle ne trouve qu'une seule issue à cette situation désespérée : elle a une certitude — non pas une illusion — c'est que son frère malade et qui a beaucoup souffert, est aimé par sa mère. Souffrir et être malade, c'est donc être aimée, et elle transforme la punition en amour, la souffrance en jouissance. Etre battue, maltraitée par son surmoi, par sa mère, c'est être aimée par elle ; souffrir, c'est jouir. Voilà pourquoi le petit Thomas, de ses fantasmes, supporte les supplices avec tant de courage.

Un jour, en me décrivant les souffrances endurées par son héros imaginaire, elle se souvint comment une fois, dans un jardin, n'étant âgée que de quatre ans, elle donnait des coups de fouet à son frère, en le frappant sur son sexe, et en pensant en même temps à l'amour de sa mère pour un autre homme. Elle se venge sur son frère en le privant de son sexe, en le rendant une fille comme elle, moins aimée par sa mère. Et la malade ajoute qu'elle a un sexe masculin ; elle le voit très distinctement chez elle, bien que tout le monde affirme le contraire. En privant son frère de son sexe, elle en obtient un pour elle-même, elle devient un garçon comme lui, donc le favori de sa mère.

Le psychanalyste qui l'avait soignée avant moi, lui disait que le garçon battu de ses fantasmes était son frère battu par elle, qu'elle haïssait son frère, qu'elle se vengeait sur lui, qu'elle était une sadique. Elle se sentait alors coupable et mauvaise, condamnée par son médecin, comme elle l'était par sa mère. Et toute sa haine contre sa mère, la malade la transféra sur l'analyste, et, pour se venger de lui, elle refusa obstinément de parler. Lui, à son tour, et pour essayer de rompre son silence, se taisait et refusait même de répondre aux questions posées par elle. Elle ressentait son silence comme la plus sévère punition, comme le signe d'une haine atroce envers elle. Les séances psychanalytiques devinrent pour elle un supplice pareil aux supplices endurés par le petit Thomas,

elles prirent la place de ses fantasmes à présent disparus ; mais elles différaient de ces derniers : la jeune fille ne parvenait plus à transformer la punition en amour, tant était grande sa méfiance envers son psychanalyste. Elle me dit qu'il l'avait privée de la vue, qu'il l'avait aveuglée, qu'à présent elle ne voyait plus. En me racontant cela, elle se souvient d'un petit enfant qui habite la même maison qu'elle. Sa mère ne l'aime pas, elle le maltraite, le bat, lui fait endurer des tortures ; son pauvre corps est couvert de blessures. Abandonné par sa mère, malheureux et tout en larmes, il caresse de sa petite main le fer froid de son lit. En me racontant cela, de grosses larmes silencieuses coulent sur les joues de la malade, sans qu'elle s'en aperçoive.

Le symbolisme de ce petit récit est tellement transparent que les gens même non rompus à la psychanalyse peuvent le comprendre d'emblée. L'enfant malheureux, c'est elle-même, maltraitée par sa mère, dure et froide comme le fer, et qu'elle aime cependant. Et je lui explique que l'enfant a un très grand amour pour sa mère s'il continue de l'aimer, elle, si froide et si dure pour lui, s'il est capable de faire de si grands sacrifices, d'endurer les plus grands supplices — se brûler, se faire opérer, se rendre malade, etc. — pour se faire aimer par sa mère. L'enfant battu de ses fantasmes, c'est elle-même battue par sa mère, et combien doit être grand cet amour, puisqu'elle est prête à tout supporter dans le but unique de l'obtenir. Aussitôt, elle me confie une partie du fantasme non avouée jusqu'à présent : c'est le grand-père qui bat le garçon ; ce dernier tombe malade et est transporté à la clinique où il reçoit les plus tendres soins de son grand-père.

Son surmoi, la mère prohibitrice introjectée, la prive de la vue : elle ne voit plus qu'elle a un sexe féminin, qu'elle a de l'amour, qu'elle est bonne ; elle se croit du sexe masculin, c'est-à-dire agressive et sadique, mauvaise et coupable, et son surmoi recommence son travail funeste en la punissant et en la rendant malade de nouveau. En la privant de la vue, son surmoi s'oppose ainsi à la guérison.

Je lui rappelle le sort tragique du grand philosophe danois Kierkegaard, son auteur préféré. Il s'était fiancé à une jeune fille, et juste avant le mariage il rompt ses fiançailles sans aucune raison apparente, et malgré un amour mutuel passionné. Elle faillit se suicider en apprenant cette décision, tandis que lui passait toutes

ses nuits en larmes, tant était grand son chagrin. C'est à la suite de l'identification de sa fiancée à sa mère infidèle, comme je le démontre dans mon analyse de Kierkegaard (1), que son amour pour la jeune fille se transforme en haine ; il devient impuissant et rompt avec elle par vengeance. Tout le monde l'accuse, le condamne, l'appelle trompeur et coupable. « Qu'est-ce que cela veut dire : un trompeur ? », demande Kierkegaard. « Que chacun se demande, et je demande à chacun, si j'ai tiré quelque profit à faire mon malheur et celui d'une jeune fille. Etre coupable, qu'est-ce que cela veut dire ?... Ma raison est arrêtée, ou plutôt je la quitte... Tout ce qui est en moi crie la contradiction. De quelle manière suis-je devenu coupable ? Ou suis-je non coupable ? Pourquoi donc suis-je appelé ainsi dans toutes les langues ?... Ne m'est-il pas arrivé quelque chose, toute cette affaire n'est-elle pas un malheureux accident ? Pouvais-je savoir d'avance que tout mon être subirait un changement, que je deviendrais un autre homme ? C'est peut-être ce qui gisait dans les profondeurs obscures de mon âme, qui a surgi ? Mais si cela était dans l'ombre, comment pouvais-je le prévoir ? Mais si je ne pouvais prévoir, alors je suis innocent ? Si j'avais éprouvé un choc nerveux, serais-je coupable ?... Suis-je infidèle ? Si elle continuait de m'aimer et ne voulait jamais donner sa foi à un autre, elle me serait alors fidèle. Si je persiste seulement à vouloir l'aimer, suis-je donc infidèle ? Nous faisons tous deux la même chose : comment donc mérité-je le nom de trompeur en montrant ma fidélité pour la tromperie ? Pourquoi doit-elle avoir raison, et moi tort ? » (*La Répétition,* pp. 147,148) « ... Faut-il que je sois coupable et trompeur, quoi que je fasse, même si je ne fais rien ? Ou suis-je fou peut-être ? Alors mieux vaudrait m'enfermer, car dans leur lâcheté les hommes craignent surtout les explications des fous et des mourants. » (*La Répétition,* p. 150.)

Comment Richard III est-il devenu un horrible démon ? Quelles en sont les causes ? demande Kierkegaard. Il est devenu un démon parce qu'il ne pouvait pas supporter la pitié dont il était l'objet depuis son enfance. « Le monologue de Richard III, du premier acte de la pièce de Shakespeare, nous l'explique mieux que tous les systèmes moraux, qui n'ont pas même la notion de l'horreur de l'existence dont la compréhension leur fait complètement défaut :

(1) Cette analyse va paraître prochainement, dans *Imago* sous le titre : « S. KIERKEGAARD. Expérience personnelle et révélation religieuse ».

« Moi qui ne suis pas fait pour ses sortes d'espiègleries, pas plus que pour courtiser un amoureux miroir ; moi qui suis rudement trompé, auquel manque la grâce d'un amant pour me pavaner devant une nymphe à l'allure débauchée ; qui suis écourté, dépouillé de toute beauté par une nature décevante, déformé, inachevé, né avant terme dans le monde qui respire, fini qu'à moitié, qui suis si imparfait, si peu à la mode que les chiens aboient après moi quand je les rencontre. » (Trad. Georges Duval, Ed. Flammarion.)

La plupart des gens considèrent les monstres, les démons comme des êtres dépravés. « C'est une horrible injustice de les juger ainsi, de les accuser, parce qu'en réalité c'est le contraire, — c'est l'existence qui les maltraite comme une marâtre rudoie ses enfants ; ce sont des causes naturelles ou historiques qui les mettent hors la loi, qui font d'eux des démons. L'individu n'en est pas coupable. » (*Furcht und Zittern*, pp. 99, 100). Le coupable est donc l'existence, la marâtre qui maltraite l'enfant, la nature décevante qui le met au monde avant terme, le déforme, le prive de toute beauté.

« Est-ce que ce n'est pas de l'amour, demande Kierkegaard, si jour et nuit je ne pense qu'à elle ? Pourquoi m'accuse-t-on ? » Et, en réalité, bien qu'il eût rompu avec sa fiancée, il n'a jamais cessé de l'aimer : il ne parle que d'elle dans presque tous ses ouvrages, il les lui dédie pour la plupart, il lui lègue toutes ses œuvres ; la vie sans elle devient un supplice, « un misérable au pain et à l'eau est enviable auprès de moi » (1), dit-il, et il en meurt à l'âge de 42 ans, ne pouvant plus supporter son chagrin.

Comme on le voit, son amour pour sa mère est grand. Mais, s'il rompt avec elle, s'il se venge, s'il devient un Richard III, un démon, c'est parce que l'existence le maltraite, la nature décevante le déforme, c'est-à-dire que la déception, dans son attente d'amour, cause la transformation de son amour pour sa mère en une haine dont alors il n'est pas coupable.

Il en va de même chez ma malade. Son amour pour sa propre mère est aussi intense que celui de Kierkegaard pour la sienne. Je lui rappelle de nouveau toutes les souffrances, tous les supplices qu'elle endure et est prête à supporter pour obtenir l'amour de sa mère, tant elle l'aime, et que c'est à la suite d'une déception, comme chez Kierkegaard, que son amour se transforme en haine ; c'est

(1) *La Répétition*, p. 152.

pourquoi c'est une « horrible injustice » de s'en accuser et de se punir en se privant de la vue et en se rendant malade.

Et elle commence à voir qu'elle n'est pas mauvaise, qu'elle a de l'amour pour sa mère et pour son frère ; elle cesse de se punir, et la guérison commence. Elle avait toujours envié, comme vous vous en souvenez, tous les gens plus malades et plus malheureux qu'elle, elle tâchait de se rendre comme eux pour être préférée par sa mère, se venger de son frère et se punir. Avant le traitement, elle avait renoncé, par exemple, à une place bien rétribuée et agréable, pour en prendre une autre moins bien payée et très désagréable, malgré tous les efforts de ses amies et même de sa patronne pour l'en empêcher. Tandis qu'à présent, menacée par le régime hitlérien d'être privée de sa place à cause de ses sympathies pour le mouvement socialiste, elle cache ses vrais sentiments, n'en souffle pas mot, se fait même inscrire dans une cellule nationale-socialiste et parvient à garder sa place. Elle n'envie plus son amie beaucoup plus malade qu'elle et soignée davantage par leur maîtresse de logis, c'est-à-dire qu'elle n'envie plus son frère préféré par sa mère. Elle me demande même d'appliquer à son frère le traitement psychanalytique pour le guérir ; elle ne veut plus devenir comme lui, se venger de lui, elle veut le rendre bien portant et heureux comme elle commence à l'être elle-même. Et elle se souvient que, dans leur enfance, elle et son frère, heureux et riants, dansèrent tout nus devant leur mère qui les regardait en souriant.

Actuellement, elle m'écrit que, durant son traitement chez moi (trois mois), elle a été heureuse pour la première fois de sa vie. Auparavant, ajoute-t-elle, elle avait été toute sa vie « enfouie », et elle ne l'est plus à présent. C'est sa mère, son nouveau surmoi qui ne la juge pas, ne la condamne pas, ne la prive pas de la vue, et toute son agressivité contre sa mère se transforme en amour pour elle.

La substitution à un surmoi sévère et inexorable d'un autre qui comprend le malade et par conséquent ne le condamne et ne le punit pas, mais au contraire cherche à lui faire comprendre qu'il n'est pas coupable d'avoir de la haine envers ses parents, parce que l'hostilité, même la plus agressive, n'est que de l'amour transformé en haine, cette substitution, dans les cas de sentiment de culpabilité et de désir d'autopunition intense, non seulement conduit à la guérison du malade, mais lui rend l'instinct social en le délivrant de ses sentiments agressifs.

CAS DE L.

Nous allons nous occuper, en terminant ce travail, d'une fillette de treize ans. Elle est amenée par son père pour une forte constipation d'origine nerveuse. Elle est la plus jeune de trois enfants, dont deux garçons, et extrêmement gâtée de ce fait par ses parents.

Alors qu'elle avait quatre ans, son père quitta brusquement sa femme et ses enfants pour suivre une maîtresse. Il revint au bout de quelque temps auprès des siens et vécut de nouveau dans sa famille, tout en gardant sa maîtresse qu'il introduisit même à son foyer.

Cette trahison fut la cause d'une grande déception pour l'enfant. La mère était aussi désolée : elle se plaignait à l'enfant de n'être plus aimée de son mari.

L'enfant s'identifie à sa mère et se sent comme elle abandonnée par son père. Elle commence à haïr son père à cause de cette trahison. Elle ressent ensuite la même haine contre sa mère, par identification de sa mère avec la maîtresse de son père. Le père est bon pour l'enfant, mais il est sévère sur un point : il demande, il exige même que l'enfant soit aussi gentille avec sa maîtresse qu'avec lui. Si elle ne l'est pas, il la gronde, et même il la bat quelquefois.

Elle est fort gâtée par ses parents, nous l'avons dit ; elle est excessivement sensible à leur amour, c'est une vraie « Princesse sur un pois vert » sous ce rapport. Quand elle est grondée, elle pense que son père ne l'aime pas, et c'est la plus grande punition pour elle ; elle pleure, elle devient malheureuse et finit par un refoulement de sa haine. Elle cherche même à être aimable avec la maîtresse de son père et avec ce dernier ; son agression est si profondément refoulée qu'elle l'ignore totalement. Il n'en est pas de même de sa haine pour sa mère qui demeure consciente.

Ses sentiments de haine refoulés, elle les transfère inconsciemment, par identification, sur tout le monde : dans sa famille, sa conduite est insupportable ; à l'école, elle ne travaille plus, elle est connue dans sa classe, ainsi que dans toute l'école comme un petit monstre de méchanceté ; elle se querelle avec les professeurs, les interrompt pendant les leçons, leur reproche leur injustice, leur tire la langue. Elle a la même conduite envers ses petites camarades. Elle repousse tout le monde, sans comprendre ce qu'elle fait ; mais, en repoussant tout le monde, elle reste toujours seule, se

sent abandonnée, malheureuse, personne ne l'aime. Elle pleure souvent ; la vie lui paraît insupportable.

Je lui explique que tous les enfants aiment leurs parents, qu'un enfant a besoin de l'amour de ses parents comme les fleurs ont besoin de soleil, que la trahison de son père a été une grande déception pour elle ; c'est cette déception qui l'a rendue malheureuse, et elle a transformé son amour pour ses parents en haine contre eux. Par suite de la défense que son père lui a faite de le haïr ainsi que sa maîtresse, elle a refoulé cette haine et l'a transférée à tous les gens qu'elle fréquente, par suite de l'identification de ses parents à tout le monde. Sans s'en rendre compte, elle repousse tout le monde, et croit ainsi être repoussée par tous.

Elle me raconte également qu'elle est méchante, et, parce qu'elle est méchante et laide, elle évite de rencontrer son prochain, mais elle se croit repoussée elle-même par les autres.

Certain jour qu'elle est arrivée en pleurant, elle se plaint d'être malheureuse, abandonnée par tout le monde, et commence à parler d'un cactus : quand on le touche, il pique. Le cactus, c'est elle : elle pique tous ceux qui s'approchent d'elle et qui la touchent ; elle repousse par son agressivité, comme le cactus par ses pointes. Dès lors, je l'appelle cactus, et je lui fais cadeau, pour l'anniversaire de sa naissance, d'un petit cactus en chocolat. Une autre fois, elle m'apporte le dessin suivant : une petite fille très malheureuse et toute en pleurs est assise à l'intérieur d'un cactus, elle pique sans s'en apercevoir tous ceux qui s'approchent, et elle ne s'en rend pas compte, puisqu'elle est dans le cactus (fig. 1). Personne ne la comprend, tout le monde se détourne d'elle, et elle se sent de plus en plus malheureuse. Un peu plus tard, elle m'apporte encore un autre dessin représentant un homme massif et brutal, et elle m'avoue qu'elle ne sait ni pourquoi elle l'a fait, ni quelle signification il peut avoir (fig. 2). Mais elle commence tout de suite à s'accuser, à dire qu'elle est méchante et laide, que personne ne veut avoir de relations avec elle, et que c'est pourquoi elle évite tout le monde. « Tiens — dit-elle en s'interrompant et en regardant le dessin — il ressemble à mon père : la même tête carrée. » C'est son père alors, son surmoi, qui la juge sévèrement en lui disant qu'elle est méchante, c'est lui qui la punit en l'isolant de tout le monde. Ce n'est pas seulement son inconscient qui l'isole ainsi et la rend malheureuse, c'est aussi son surmoi, un vrai soldat prussien, qui la punit par la solitude et la maladie.

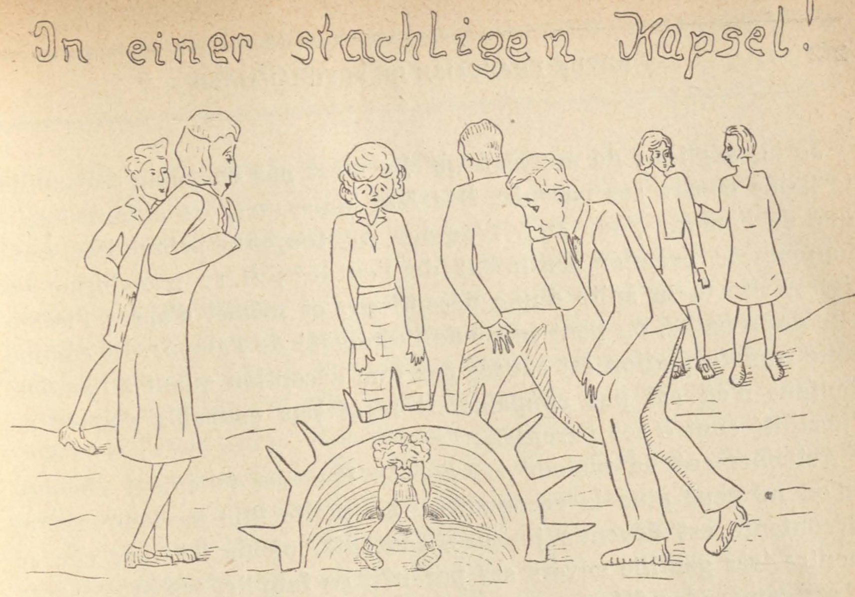


Fig. 1 (Reproduction d'après une aquarelle. Dr J. Leuba del).

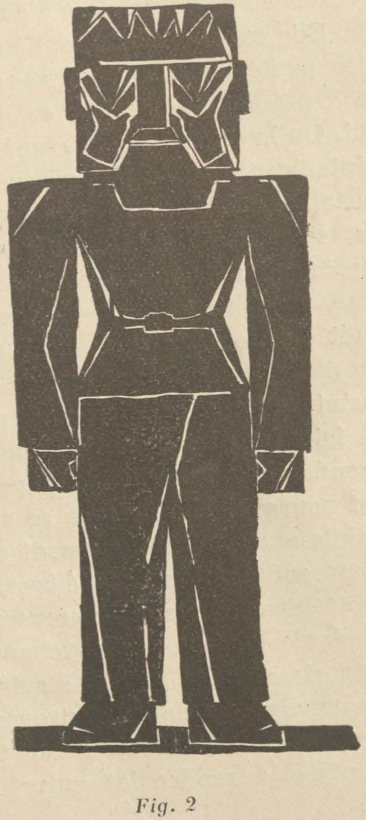


Fig. 2

Je lui explique de nouveau qu'elle n'est pas coupable d'avoir de la haine contre ses parents. Dès leur naissance, les enfants n'ont que de l'amour pour eux. L'amour est toujours primordial, c'est toujours le premier sentiment de l'enfant ; il se transforme en agressivité (à la suite d'une déception), et même, d'après l'intensité de la haine, on peut juger de l'intensité de l'amour. Et comme cette transformation est causée par une déception quant à l'amour, l'enfant n'en est pas coupable, il n'est pas coupable d'avoir de l'hostilité contre ses parents.

Actuellement, la malade est guérie. Elle est tellement changée qu'on ne peut plus la reconnaître. La petite fille malheureuse et mécontente est devenue joyeuse, contente, pleine de vie ; elle se montre très gentille envers ses parents, sa famille, ses professeurs et ses camarades d'école, envers tout le monde. Dans la pension où elle passe ses vacances avec sa mère, par exemple, elle rend par gentillesse toutes sortes de petits services à chacun, et tout le monde est enchanté d'elle. Elle est aimée non seulement de ses camarades de classe, mais les petites filles des autres classes courent aussi après elle. Elle a à présent des amies, ce qui lui manquait tant avant le traitement. On la croyait auparavant privée d'intelligence ; maintenant, son intelligence saute aux yeux, elle manifeste même du talent dans certaines matières de l'enseignement, la physique, les mathématiques, le dessin, et elle travaille très bien à l'école.

Un an environ après sa guérison, elle me téléphone et me demande si elle peut venir me voir. C'était l'anniversaire de ma naissance. En arrivant, elle me dit qu'elle a un important problème à résoudre, celui de trouver un métier. Son professeur lui conseille la peinture, mais faire de la peinture ne la satisfait pas, parce que, dit-elle, si même elle arrive à faire les plus beaux dessins du monde, ces dessins ne peuvent rendre heureux que très peu de gens, à peine quelques-uns ; c'est pourquoi elle préfère se spécialiser dans l'enseignement. En établissant son enseignement sur une base psychanalytique, elle comprendra mieux ses élèves, et en les comprenant, elle les rendra toutes bonnes et heureuses. Ces élèves, à leur tour, en possession des connaissances psychanalytiques, continueront, dans leurs rapports avec les autres, à agir de la même façon. Par l'éducation psychanalytique de leurs propres enfants, elles les rendront aussi heureux, et leurs enfants à leur tour continueront à agir comme leurs mères, à rendre les autres heureux. De cette

façon, elle parviendra à rendre heureux un nombre presque illimité de gens. Elle continua la conversation en me disant que la vie est belle, que tout lui procure de la joie. « Hier, en traversant la rue avec mon amie — dit-elle — j'ai vu le soleil couchant. C'était un spectacle splendide qui m'a causé une immense joie ; j'étais ravie. Ma petite amie, à mon grand étonnement, n'en a rien remarqué. Le soleil se couche, le beau spectacle a disparu. Pensez-vous, continua-t-elle, que j'en aie été affligée ? Nullement. Je suis restée joyeuse comme je l'étais avant, et savez-vous pourquoi ? Parce que je porte le soleil dans mon cœur. Mon père me dit que je suis un rayon de soleil, mais il n'y a rien d'étonnant à ce que je le sois : je porte le soleil dans mon cœur, c'est pourquoi j'ai des rayons. »

Elle m'apportait en cadeau un petit pot de « champignons heureux » (« *Glückspilzen* ») et de trèfles à quatre feuilles, puis une nouvelle qu'elle avait illustrée d'un dessin (fig. 3), et une statuette en porcelaine représentant un petit singe. Ce dernier a le doigt posé sur son front, et, en regardant le petit pot de « champignons heureux » et de trèfles à quatre feuilles, le singe se demande, comme l'indique un billet sur lequel il est gentiment posé : « Comment se peut-il que le cactus se soit transformé en trèfles à quatre feuilles et en « champignons heureux » ?

Vous vous souvenez que le jour de son anniversaire je lui avais fait présent d'un petit cactus en chocolat : le jour de ma naissance, elle m'apporte ce cactus transformé en « champignons heureux » et en trèfles à quatre feuilles : le petit monstre méchant s'est transformé en une petite fille pleine d'amour et de bonté, la malade est devenue une fillette bien portante. La question que le singe se pose est : comment la haine et l'agressivité ont-elles pu se transformer en amour et en bonté ? La réponse à la question posée par le petit singe nous est donnée dans le récit de la jeune fille, dont voici le résumé :

« Il était une fois un pays où il y avait des gens qui se sentaient malheureux et abandonnés par tout le monde. Ils s'étaient enfuis dans une forêt. La forêt était froide et sombre, et le même sentiment de tristesse qui les avait poussés à quitter leur pays, les envahit de nouveau avec une telle force qu'ils décidèrent de retourner chez eux, quand, tout à coup, surgit un homme. Il se nommait Merci. Il arracha son cœur, il le tint dans sa main élevée, et son cœur tout sanglant se transforma en soleil. Le soleil éclaira la



Fig. 3 (Reproduction d'après une aquarelle. Dr J. Leuba del)

forêt, les chemins, et par ces chemins éclairés Merci guida les gens ; il les fit sortir de la forêt, il les conduisit dans une vallée fertile et pleine de magnifiques fruits. Les gens y apaisèrent leur faim et leur soif, ils devinrent heureux. Merci s'assoupit et s'endormit. Poussé

par quelqu'un, il se brisa en morceaux qui se transformèrent en vers luisants. »

Le sens symbolique de ce récit est clair. Les gens malheureux dans leur pays, c'est elle-même dans sa famille. La froide et sombre forêt, c'est l'analyse, où elle se sentait bien malheureuse au début. L'homme qui arracha son cœur et le tint transformé en soleil dans sa main élevée, c'est moi, son nouveau surmoi. Ce nouveau surmoi ne la juge pas, ne la punit pas, il cherche au contraire à éclairer son pauvre moi mutilé par l'ancien surmoi, le juge sévère et inexorable, il cherche à lui faire comprendre qu'elle n'est pas coupable d'avoir de la haine envers ses parents. Des circonstances tout à fait indépendantes de sa volonté l'ont provoquée dans son enfance. Je lui répétais fréquemment, quand elle se reprochait son animosité, que, d'après l'intensité de sa haine, on pouvait juger de l'intensité de son amour pour ses parents. En même temps, Merci est aussi elle-même : comme lui, elle porte le soleil dans son cœur, son nouveau surmoi qui la guide, et en la guidant la guérit, la rend heureuse. C'est aussi lui qui lui fait désirer de rendre heureux « un nombre illimité de gens ». En s'appelant Merci et en m'apportant ce récit, elle me dit merci pour sa guérison, elle me donne sa gratitude en présent, le jour de mon anniversaire. Il est clair que la cause de la transformation du cactus en « champignon heureux » et en trèfles à quatre feuilles qui portent bonheur (instinct social), est la substitution à son ancien surmoi d'un autre qui ne la juge point, ne punit pas, qui cherche au contraire à lui faire comprendre qu'elle n'est pas coupable et, par conséquent, n'a aucune raison de se punir.

Ces cas illustrent et prouvent l'exactitude de ce que dit Freud : Le surmoi, juge sévère, création de la civilisation, est vainqueur dans sa lutte contre le moi, mais il n'est vainqueur qu'en apparence, il n'obtient qu'un refoulement de désirs prohibés. Le juge sévère provoque par sa cruauté la conservation des désirs prohibés dans l'inconscient, il en punit le malade en s'opposant avec une force inouïe à sa guérison : l'analyse de L. a duré trois ans, celle de K. en a duré quatre.

Le sentiment de culpabilité et le désir de punition constituent souvent, d'après Freud, un obstacle insurmontable à la guérison du malade, et posent une limite à l'art thérapeutique (voir S. Freud :

Le moi et le soi) (1). Nous avons vu dans ces trois cas qu'il y a moyen de franchir cette limite (2).

(1) Traduction de « Das Ich und das Es », par le D[r] S. Jankélévitch, in *Essais de Psychanalyse*, Payot, Paris 1927.

(2) Cette conférence donna lieu à une discussion que l'on trouvera dans le compte rendu des séances de la Société Psychanalytique de Paris, page 371 du présent fascicule. (N. D. L. R.)

Introduction à la Théorie des Instincts [1]

par Marie BONAPARTE

1. — Des aberrations sexuelles.
2. — De la sexualité infantile.
3. — Des transformations de la puberté.
4. — Du narcissisme.
5. — Des instincts de mort.
6. — De l'agression.
7. — De la sexualité féminine.
8. — De la destinée des instincts dans la civilisation.

(1) Cours professé à l'Institut de Psychanalyse de Paris en janvier-février-mars 1934.

1re LEÇON. — Des aberrations sexuelles

I. — DÉVIATIONS DE L'INSTINCT QUANT A L'OBJET SEXUEL.
 a) *L'homosexualité.*
 b) *Prépubères et animaux pris comme objets sexuels.*

II. — DÉVIATIONS PAR RAPPORT A L'OBJECTIF SEXUEL.
 a) *Transgressions anatomiques.*
 b) *Fixation à des objectifs sexuels transitoires.*

III. — GÉNÉRALITÉS SUR LES PERVERSIONS.

IV. — L'INSTINCT SEXUEL CHEZ LES PSYCHONÉVROPATHES.

V. — PULSIONS PARTIELLES ET ZONES ÉROGÈNES.

VI. — DE L'APPARENTE PRÉDOMINANCE DES PERVERSIONS CHEZ LES PSYCHONÉVROPATHES.

VII. — DE L'INFANTILISME DE LA SEXUALITÉ.

Je vous exposerai, dans les trois premières de ces leçons, la théorie de la sexualité, telle qu'elle ressort des *Trois Essais* que, dès 1905, Freud lui a consacrés. J'y ajouterai quelques aperçus complémentaires fournis par la biologie depuis lors, certaines données psychanalytiques émanées de travaux accomplis en grande partie par Freud lui-même au cours des trente années déjà qui nous séparent de la publication de ce travail fondamental. Fondamental peut-on dire à juste titre, car, depuis, les bases posées dès lors par Freud n'ont été en rien ébranlées par l'observation et l'expérience.

Le premier de ces essais, qui traite des aberrations de la sexualité, nous occupera aujourd'hui.

Voici longtemps déjà qu'on le disait : les deux grands instincts qui animent les vivants sont *la faim* et *l'amour*. Mais tandis que le terme de faim implique en soi déjà la notion dynamique de pulsion biologique, la pulsion biologique qui est à la source des tendances amoureuses ne possède pas de dénomination équivalente dans le langage populaire. Une semblable pulsion est cependant à postuler, et c'est pourquoi la science psychanalytique, créée par Freud, a donné à la force biologique qui se révèle à la source de tous les phénomènes de la sexualité le nom générique de *Libido*.

Or, l'imagination populaire se fait des œuvres de la libido une

image étroite et trop particulière. Pour elle, la libido ne s'éveillerait qu'à la puberté, avec la maturation des glandes sexuelles : l'enfant serait par définition asexué, innocent. De plus, la libido aurait pour but naturel, unique, l'union des sexes différents, et par là la reproduction de l'espèce.

Cette conception s'avère fort incomplète, et laisse en dehors d'elle quantité de faits sexuels. Pour rendre compte de tous ces faits, une conception plus large de la sexualité s'avère nécessaire ; le *sexuel* déborde réellement de beaucoup le simple *génital.* Car si nous appelons *objet sexuel* celui qui éveille dans un autre le désir sexuel et *objectif sexuel* l'acte auquel ce désir tend, l'expérience quotidienne nous offre un grand nombre et une grande variété de déviations de la norme absolue et étroite que l'imagination populaire s'est fixée.

I. — Déviations de l'instinct quant a l'objet sexuel.

a) *L'homosexualité*

Nous nous occuperons d'abord des déviations de l'instinct sexuel par rapport à son objet, et, en première ligne, de la plus importante d'entre elles : l'*homosexualité* ou *inversion.*

Quelqu'aversion que l'hétérosexuel éprouve en général pour cette attitude, il faut bien en convenir, l'homosexualité n'est pas rare ; des peuples entiers dans l'antiquité l'ont cultivée ; elle se rencontre constamment chez les primitifs, les sauvages, et, parmi nous, on en connaît la relative fréquence, bien qu'elle soit de nos temps bien moins favorablement considérée que dans l'antiquité.

Mais dans l'inversion elle-même, il y a des nuances, des degrés.

Il y a d'abord les *invertis absolus,* pour qui leur propre sexe seul présente de l'attrait, tandis que le sexe opposé ne leur inspire qu'indifférence, voire dégoût.

Ensuite se trouvent, dans l'échelle descendante de l'inversion, les *invertis hermaphrodites,* tel un Paul Verlaine, pour lesquels tantôt l'un, tantôt l'autre des sexes a de l'attrait.

Enfin, il est des *invertis occasionnels* qui, sous l'influence des circonstances, — absence d'objets de l'autre sexe, entraînement ou séduction, — sont capables, bien qu'hétérosexuels en général, d'éprouver un attrait et une satisfaction homosexuels occasionnels.

Par ailleurs, les homosexuels ont, relativement à leur propre

inversion, des attitudes très diverses. Les uns la considèrent comme un phénomène naturel, allant de soi, et s'insurgent violemment contre l'attitude opposée de l'opinion ambiante. Tout leur être est de même sens que leur poussée sexuelle ; chez eux l'inversion est d'accord avec le moi. D'autres, au contraire, souffrent d'être tels qu'ils sont, et le moi de ces malheureux s'insurge, non plus contre le monde extérieur, mais contre l'instinct profond que leur être recèle, sans parvenir cependant à en changer l'orientation.

Enfin, d'autres variations se présentent, dans l'homosexualité, du point de vue temporel. La date à laquelle l'inversion apparaît, dans l'histoire d'un être, semble fort variable suivant les cas. Chez les uns, elle semble s'être manifestée dès l'enfance ; chez d'autres, vers la puberté ; chez d'autres encore apparaître à des dates indéterminées de la vie, et sous l'influence de déceptions hétérosexuelles (chez la femme, ce retournement par déception se produit plus aisément que chez l'homme). Enfin, il est même des gens qui ne deviennent homosexuels qu'aux approches de la vieillesse. Quelque difficile qu'il semble, sans une psychanalyse, de préciser la date des premières manifestations de l'inversion dans un être donné, les homosexuels ayant tendance, afin de bénéficier de l'excuse d'une prédisposition biologique, de reculer dans le passé les premières impulsions de leur inversion, il est certain que de grandes différences existent, suivant les êtres, quant à la date d'apparition de leur homosexualité.

*
* *

Pourquoi les homosexuels recherchent-ils ainsi des satisfactions que l'on a été jusqu'à qualifier, vu l'absence de tout but reproducteur qu'elles impliquent, de contre-nature, en négligeant de constater, à la lumière de ces faits, combien largement la sexualité déborde la fonction propre de reproduction ?

Diverses théories ont été proposées pour rendre compte de l'inversion. Du temps où le concept de *dégénérescence* était à la mode, on l'a bien entendu appliqué aux invertis. Leurrés par ce fait réel que les invertis qu'ils voyaient en consultation étaient par ailleurs des névropathes, des psychopathes, les médecins alors, suivant l'évangile de Magnan, déclaraient que l'homosexualité devait être un stigmate de *dégénérescence congénitale*.

Mais le concept de dégénérescence déclina ; on s'aperçut combien

il était impropre de l'étendre au point d'y faire rentrer jusqu'aux hommes de génie, à titre de dégénérés supérieurs. Mieux vaut, déclare Freud, ne jamais employer ce terme quand, d'une part, *plusieurs* déviations graves de la norme ne se rencontrent pas, et que, d'autre part, les possibilités d'existence et les facultés de travail n'apparaissent point gravement troublées.

Or, que les homosexuels n'appartiennent pas à cette catégorie de malheureux, voilà qui ressort de deux faits indéniables : on rencontre dans leurs rangs quantité d'individus qui ne présentent aucune autre déviation de la norme, et maint inverti s'est signalé, dans l'histoire de la civilisation, par de hautes qualités intellectuelles, voire un haut niveau moral. Il suffit de citer ici Socrate, Platon et aussi César, parmi tant d'autres grands hommes qui ont illustré l'antiquité et qui furent aussi de grands invertis, si l'on ne veut pas, parmi nous, parler de certains modernes.

* * *

L'explication de l'inversion par la dégénérescence ayant été abandonnée, une autre vint bientôt la remplacer. Il y aurait deux sortes d'invertis : les uns seraient nés avec cette tendance, ce seraient les invertis absolus, *constitutionnels* ; les autres auraient acquis cette tendance au cours de la vie, comme leurs souvenirs en témoignent, ce seraient les invertis *occasionnels*. Telle fut, en particulier, la conception de Krafft-Ebing.

Mais le seul fait d'admettre cette dernière sorte d'invertis ébranlait la théorie de la *constitution*. Qui pourrait affirmer, en effet, dit Havelock Ellis, que l'inversion, dans tous les cas, ne découlerait pas aussi d'événements sexuels précoces traumatisants, perdus, pour les invertis dits constitutionnels, dans les brumes de l'amnésie infantile ? Dans de tels cas, la levée de cette amnésie, par une psychanalyse, permettrait de ramener les invertis dits constitutionnels à n'être eux aussi que des invertis ayant *acquis* leur perversion.

Une objection cependant s'élève contre cette théorie trop uniquement psychologique de l'inversion. Freud, qui ne nie « le biologique » que dans les écrits de ses adversaires, ne manque pas de la faire valoir : ce sont les mêmes événements, qu'il s'agisse par exemple de séduction ou de masturbation mutuelle dans l'enfance ou l'adolescence, qui, parfois, conduisent à l'inversion, et qui, cepen-

dant, dans bien d'autres cas, sont traversés sans nuire à l'établissement ultérieur de l'hétérosexualité adulte.

*
* *

Ainsi, ni la théorie de l'inversion constitutionnelle, insuffisante à expliquer les faits d'homosexualité occasionnels, ni celle de l'inversion acquise, qui se heurte au fait de l'identité des traumatismes sexuels infantiles chez les invertis et chez les normaux, ne parvient à rendre compte du phénomène biopsychique qu'est l'homosexualité.

Mais certaines observations biologiques ont permis le recours à une théorie nouvelle de l'homosexualité. C'est Gley (1), paraît-il, le premier, qui, dès 1884, aurait émis l'idée que l'inversion serait sans doute une manifestation de la *bisexualité* incluse en tout être. Les travaux de Frank Lydstone, Kiernan et Chevalier s'inspirèrent également de cette conception. La théorie de la bisexualité en général a d'ailleurs continué à se fortifier : il suffira de citer ici les ouvrages récents d'un Marañon (2).

Voici sur quels faits elle s'appuie : on sait, d'abord, que, dans toute la série des êtres vivants, l'hermaphrodisme est des plus fréquents. De règle, d'abord, à peu près chez les végétaux et dans les degrés inférieurs de l'échelle animale (3), il fait peu à peu place, à mesure que l'on s'élève vers les espèces supérieures, au gonochorisme ou séparation des sexes. Mais, même dans l'espèce humaine, le gonochorisme n'est pas radicalement établi. En témoignent, d'abord, les cas d'hermaphrodisme vrai, certes très rares, mais réels, les porteurs des deux sortes de gonades, ovaire et testicule. Puis tous les cas de pseudo-hermaphrodisme, avec coexistence de caractères sexuels du sexe opposé au sexe des gonades, les malformations des organes génitaux externes, hypospadias de l'homme, exagération du volume du clitoris chez la femme, cryptorchidie, etc. Il y a aussi les femmes à barbe et les hommes d'allure féminoïde.

Mais il y a davantage : ces cas exceptionnels, anormaux, jettent un jour vif sur l'évolution normale. Une fois de plus, le pathologique nous aura appris à comprendre le normal, lui aura pour

(1) E. Gley : *Les Aberrations de l'Instinct sexuel. Revue Philosophique*, 1884.

(2) Maranon : *La evolucion de la sexualidad y los estados intersexualis.* Madrid, Morata, 1930. *L'évolution de la sexualité et les états intersexuels*, trad. franç. par le D[r] Sanjurjo d'Arellano. Paris, Gallimard, 1931.

(3) J. Meisenheimer : *Geschlecht und Geschlechter.* Iéna, G. Fischer Verlag, 1921.

ainsi dire servi de verre grossissant. Tous les humains, en effet, apparaissent plus ou moins bisexués, hermaphrodites : l'homme recèle dans son organisme des reliquats indéveloppés d'organes femelles (il suffit de citer ses mamelons) ; la femme, des esquisses non développées également d'organes de filiation mâle (il suffira de citer son clitoris), et je laisse ici de côté le sort, différent suivant les sexes, des canaux de Wolf ou de Muller, organes cependant communs aux deux sexes. La théorie « bisexuelle » de l'inversion est venue s'appuyer sur ces faits anatomiques. On a voulu voir, dans l'inversion, un fait de bisexualité analogue, au psychique, à ce qu'est l'hermaphrodisme anatomique.

Malheureusement, le degré d'inversion chez un être donné ne semble nullement en rapport avec son hermaphrodisme physique. Il ne l'est souvent même pas avec son hermaphrodisme, si l'on peut dire, de comportement social, surtout en ce qui touche à l'homme. L'inversion, et cela de toute antiquité, se rencontre souvent chez des hommes de corps et d'habitus très virils.

On s'est allé rejeter sur l'hypothèse des centres cérébraux sexuels. Pour Ulrich, l'inverti mâle, par exemple, aurait été un être possédant, dans un corps viril, un cerveau féminin global. Pour Krafft-Ebing, il y aurait eu des centres nerveux sexuels bien définis et électifs, dont l'existence semble peu vraisemblable.

Plus récemment, c'est du côté biochimique que les recherches et les espoirs se sont portés, avec l'hypothèse des hormones virilisantes ou féminisantes. On connaît les expériences de Steinach et ses quelques greffes de testicules *normaux* à des invertis. Les résultats en sont restés des plus problématiques et bien moins nets que ceux des expériences sur des animaux : j'ai pu m'en convaincre moi-même et par ses publications et surtout par des entretiens, à Vienne, avec lui-même. La multiplicité des hormones dites sexuelles, leur caractère de communauté, pour la plupart, aux deux sexes, qui s'avèrent davantage chaque année, montrent à quel point se complique le problème de la sexualité, si on l'aborde du seul point de vue biochimique.

Notre point de vue, ne l'oublions pas, à nous, psychanalystes, est le psychologique. Cependant, de tout ce qui vient d'être dit, deux notions se dégagent, éclairant, du fond du biologique, le comportement psychosexuel humain. D'abord, que l'homme est incontestablement un animal bisexué, chacun de nous comportant, non

seulement un certain — bien que variable — degré d'hermaphrodisme physique, mais aussi psychique, l'investigation biologique et la psychologique se rencontrent sur ce point. Ensuite, que les rapports de cet hermaphrodisme psychique se manifestent par delà le plan anatomique, sans doute au domaine encore si mal connu du biochimique. Et l'inversion, l'homosexualité, doit provenir de troubles frappant l'instinct sexuel dans son évolution.

*
* *

Avant de poursuivre et de passer à d'autres types de variations aberrantes quant à l'objet sexuel, il faut aborder une notion que, depuis les publications des *Trois Essais,* Freud a à plusieurs reprises développée : celle de l'attitude active (mâle) ou passive (femelle) du sujet par rapport à son objet sexuel, comme de l'indépendance relative entre caractères somatiques, attitudes psychiques et choix de l'objet sexuel. L'activité, en effet, qui est une attitude de nature mâle, peut se manifester envers divers objets, envers la femme — et nous avons alors l'hétérosexualité — ou envers l'homme — et nous avons alors l'homosexualité de type viril. Dans ces derniers cas, l'objet sexuel, bien que devant être doué du pénis, doit cependant aussi ressembler à la femme. Par contre, un homme à choix hétérosexuel de l'objet peut, envers une femme, s'avérer passif. Quant à la passivité de la femme, elle peut jouer ou envers l'homme — et c'est le destin féminin normal — ou envers des femmes viriloïdes. Aussi certaines inverties n'annoncent-elles en rien, par leur extérieur et leur comportement, ce qu'elles sont. De même, certaines femmes manifestent une activité extrême envers des objets virils : c'est le cas, dont nous parlerons dans une autre leçon, des femmes à complexe de virilité prédominant et à érotisme exclusivement clitoridien, bien qu'à choix hétérosexuel de l'objet.

Ces faits, ces comportements différents des homosexuels, par rapport à passivité et activité, compliquent encore le tableau biopsychique, car on ne peut qualifier d'homme à cerveau féminin, d'homme manqué, un inverti de type franchement actif, viril, — tels les soldats, autrefois, de la légion thébaine. Et nous sommes autorisés à tracer, d'après Freud (1), le tableau suivant :

(1) « *Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität* », *Int. Z. f. Psa.*, vol. XVII, 1931. *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, trad. en préparation, par le Dr Parcheminey.

Caractères sexuels somatiques (Hermaphrodisme physique)	Caractères sexuels psychiques (attitudes masculine ou féminine)

Genre du choix objectal

De ce tableau, les trois termes apparaissent, dans chaque cas, contrairement à l'opinion vulgaire, relativement indépendants. Il faut encore rappeler ici que les objectifs sexuels des invertis sont forcément différents de ceux des hétérosexuels : le coït anal, la masturbation réciproque chez les hommes, le *cunnilingus* chez les femmes, semblent, suivant les cas, le mode de satisfaction préféré.

Tout ceci nous apprend une leçon fort importante, et c'est pour l'entendre que nous nous sommes si longuement attardés — sans pouvoir d'ailleurs tout entier le résoudre — au problème de l'homosexualité : l'instinct sexuel, en tant que tel, n'apporte pas avec soi son objet, et se développe sans contredit d'abord indépendamment de celui-ci.

b) *Prépubères et animaux pris comme objets sexuels*

Poursuivant notre revue des aberrations de l'instinct sexuel quant au choix de l'objet, nous parlerons à présent de ceux qui, plus rares et plus étranges encore que les homosexuels, recherchent leur satisfaction avec des enfants, voire des animaux. Certes, bien souvent, on a affaire ici à des sujets autrement anormaux dans leur être total que les invertis, à de véritables psychopathes, mais cependant il est des classes sociales entières (maîtres d'écoles, certains pédagogues pour la pédophilie ; agriculteurs, en ce qui touche à la bestialité), où ces perversions extrêmes apparaissent plus fréquentes et sont compatibles avec un comportement social par ailleurs bien adapté.

Dans d'autres cas, ce sont des individus à sexualité débordante qui, lorsqu'ils sont trop privés, par inanition, pourrait-on dire, y recourent.

Le seul fait que de semblables perversions puissent se produire, même sporadiquement, donne à réfléchir. L'instinct sexuel apparaît ainsi moins difficile dans ses choix que la faim elle-même, plus labile ; il va, avec la bestialité, jusqu'à franchir les frontières

de l'espèce. D'autre part, cet autre fait que de semblables perversions puissent se rencontrer, non seulement chez de francs psychopathes, mais sporadiquement parfois jusque chez des êtres par ailleurs tout à fait normaux, nous montre à quel point l'instinct sexuel est, en nous, la force la plus difficile à maîtriser.

Et nous apprenons de plus, à ce jour, à voir que ce qui est l'essentiel dans la sexualité est moins encore l'objet que l'instinct lui-même en soi.

Nos âges modernes ont eu tendance à l'oublier. Ce qui distingue en effet d'abord notre conception de la sexualité de celle des antiques est que, dans l'antiquité, l'instinct sexuel en soi était honoré, telle l'une des plus grandes forces de la nature, mais que, par contre, chez nous, avec le refoulement culturel croissant du sexuel, la sexualité n'est, pour ainsi dire, excusée qu'en vertu de la dignité élective de son objet.

II. — Déviations par rapport a l'objectif sexuel.

L'objectif normal de l'instinct sexuel est considéré comme étant l'union des sexes, pouvant, du point de vue de l'espèce, conduire à la reproduction, et, du point de vue de l'individu, devant amener la détente, l'extinction momentanée de l'appétit sexuel (satiété sexuelle comparable à celle de la faim quand on a mangé). Cependant, des actes préliminaires appartiennent normalement au rapprochement amoureux : regarder et toucher l'objet sexuel convoité est, d'une part, un plaisir en soi ; d'autre part, exaltant l'excitation sexuelle, achemine l'instinct vers son but ultime. L'un de ces préliminaires, en particulier, a acquis, chez les civilisés, une grande valeur érotique et sentimentale : le rapprochement des deux muqueuses orales dans le baiser. Il ne viendrait à l'idée de personne de qualifier deux amoureux qui s'embrassent de pervers, et cependant cet acte en soi n'a pas pour objectif ni résultat la reproduction de l'espèce, — sauf dans les fantasmes de certaines hystériques ! Un tel exemple montre que ce qui caractérise les perversions, qui sont soit des transgressions de l'instinct par rapport aux parties corporelles servant à la reproduction, soit des fixations, des arrêts à des objectifs transitoires menant à l'accouplement, que ce qui constitue, dis-je, les perversions, se trouve déjà en germe dans le comportement normal. La différence entre pervers et normal se

trace, en ce qui concerne le même acte, par le fait qu'il reste ou non subordonné à l'acte génital final.

a) *Transgressions anatomiques*

Avant de parler de celles-ci plus en détail, il convient de rappeler la surestimation de l'objet inhérente, chez le sujet, à l'état amoureux. La mythologie la connaissait qui figurait l'Amour un bandeau sur les yeux. Tout ce qui touche à l'objet aimé est, pour l'amoureux extasié, parfait, et l'on peut ajouter, quand on se souvient de l'importance de l'élément libidinal mêlé à tout attachement affectif, que cette surestimation se retrouve à la source de toute autorité d'une personne sur une autre, de celle des parents et des éducateurs sur les enfants en particulier (1).

Pour en revenir à notre objet d'études spécial, ce qui nous intéresse dans ce fait, c'est que cette surestimation touchant l'objet sexuel s'étend à l'ensemble du corps du sujet, ouvrant ainsi la voie à des manifestations perverses (certes de plus loin et dans l'enfance déterminées), dont tous les degrés se rencontrent à partir du normal jusqu'au pervers absolu.

Il est des gens chez qui les muqueuses orales sont chargées d'un tel accent libidinal que c'est par cette voie surtout qu'ils recherchent les satisfactions sexuelles. Il suffira de rappeler ceux pour qui la *fellatio* remplace l'union des sexes, et les homosexuelles dont le mode de satisfaction préféré est le *cunnilingus*. Certes, aux amoureux normaux, cette attitude extrême et exclusive répugne, et nous voyons, à cette occasion, apparaître cette barrière du dégoût qui s'oppose aux manifestations aberrantes de l'instinct sexuel, et qui doit ne pas se dresser devant l'accomplissement normal de l'acte sexuel. Cependant, à certaines femmes hystériques, l'acte sexuel normal lui-même apparaît tout aussi dégoûtant. Tous les passages, tous les degrés de ce point de vue également peuvent exister.

Plus dégoûtant encore apparaît aux normaux, en général, l'emploi de la zone anale comme objectif sexuel. Cependant, cet objectif n'est pas l'apanage des homosexuels pédérastes (et les homosexuels ne sont pas tous pédérastes et préfèrent souvent à la pédérastie la masturbation mutuelle) ; on le rencontre souvent encore chez des hommes par rapport aux femmes. Et l'on pourrait

(1) Aussi de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé, et du meneur sur la foule.

même ajouter que c'est l'assimilation de son partenaire à une femme qui l'institue chez l'homosexuel, qu'il y a là, pour ainsi dire, une tentative, malgré l'impropriété de l'objet, pour revenir à l'objectif normal.

Toutes les parties du corps de l'objet peuvent être, pour l'amoureux, l'objet d'une surestimation sexuelle. Cependant, les deux extrémités de l'appareil digestif, comme nous venons de l'indiquer, peuvent revendiquer, de ce point de vue, une prééminence. Ce n'est pas un hasard, et nous verrons plus loin, en étudiant la sexualité infantile, que l'évolution de l'instinct sexuel les avait, pour ce rôle, d'avance marquées.

La surestimation sexuelle de l'objet aimé peut s'étendre jusque sur les parties de son corps absolument impropres à la satisfaction sexuelle, voire déborder jusque sur des objets qui n'en font pas partie, mais ne sont reliés à lui qu'en vertu d'une association par contiguité. Nous avons alors les *fétichistes* des diverses sortes ; ceux qui ont élu pour objectif, et même pour objet sexuel, une partie du corps de la femme, par exemple ses cheveux ou son pied, ou bien une partie de ses vêtements, fétichistes par exemple de la chaussure ou du corset.

Mais même le fétichisme, cette perversion si extrême quant à l'objectif et même à l'objet, fournit sa contribution à l'amour normal. L'attrait d'un amoureux pour un objet ayant été en contact avec sa belle, mouchoir ou fleur, en est comme une ébauche jusque dans l'amour normal.

D'autre part, le fétichisme est très intéressant en ce que nous apparaît, à son occasion, l'importance des étiologies psychiques. Binet avait déjà reconnu que le fétichisme s'institue de bonne heure dans la vie du sujet, et se manifeste dès l'enfance. Freud ajoute que cette observation, juste en soi, ne tient pas encore compte d'événements, de traumatismes sexuels assez infantiles : Binet rapporte en effet des manifestations sexuelles précoces où le fétiche apparaît déjà constitué comme tel, ce qui ne nous apprend rien sur sa psychogenèse.

De cette psychogenèse, Freud a depuis pu établir, sur son matériel clinique d'analyses, que le fétiche est toujours, en vertu d'une association par contiguité établie dès la plus petite enfance, un substitut de l'organe génital féminin, maternel, en particulier de ce pénis de la femme auquel tout petit garçon, en son temps, a

cru et n'a renoncé qu'avec douleur, ayant d'abord commencé par juger égomorphiquement des autres à son image.

b) *Fixation à des objectifs sexuels transitoires*

Tout ce qui entrave et gêne l'épanouissement normal de l'instinct sexuel favorise un arrêt éventuel à ses objectifs transitoires. Ici nous voyons apparaître des aberrations sexuelles quant à *l'intention* du sujet.

Il est normal qu'un amoureux éprouve du plaisir à toucher l'objet de sa flamme avant de la couronner. Mais, si le plaisir de toucher, de frôler, en vient à remplacer l'objectif normal de l'accouplement, nous avons une perversion constituée. De même, on l'a dit depuis longtemps, la vue est un toucher à distance, et le sens de la vision est celui qui, dans notre espèce, sert le plus éminemment les fins, si l'on peut dire, de la sélection sexuelle, avec le souci de la *beauté*. Mais le plaisir de *voir* devient-il prédominant au point d'être l'objectif sexuel exclusif du sujet, alors nous avons les *voyeurs,* avec leurs variétés diverses, ceux dont tout l'intérêt se porte sur les organes génitaux, ou bien ceux qui épient les gens en train de se livrer à leurs fonctions excrémentielles, par exemple.

Les voyeurs sont d'ailleurs souvent en même temps *exhibitionnistes,* et à leur sujet se manifeste une loi d'après laquelle, quant à *l'intention sexuelle,* il y a toujours, chez un même sujet, à la fois *activité* et *passivité,* avec simple différence, suivant les cas, de degré.

Cette opposition mais cette alliance entre passivité et activité se retrouve, avec plus d'éclat encore, dans cette plus fréquente et plus importante de toutes les perversions qu'est le *sadisme*. On sait en quoi le sadisme consiste : un plaisir sexuel éprouvé à faire souffrir l'objet aimé. Le sadisme d'ailleurs, comme toutes les perversions, se présente, suivant les cas, à tous les degrés, depuis la simple agression normale du mâle qui cherche à s'emparer de l'objet convoité, jusqu'à l'agression érotisée d'un Vacher, le tueur de bergères, ou d'un Kürten, le vampire de Dusseldorf, lesquels ne pouvaient absolument éprouver de satisfaction sexuelle et d'orgasme qu'en faisant couler le sang.

Le *masochisme,* réplique au passif du sadisme, consiste par contre à jouir sexuellement de douleurs ressenties, physiques ou

morales. Freud lui a consacré tout un essai d'une portée philosophique considérable, sur lequel nous reviendrons plus loin (1). Certes, dans ces cas, la défense vitale, la douleur, signal du danger, trace ses limites au masochisme, tout comme le dégoût à d'autres perversions ou la pudeur à l'exhibitionnisme.

Mais ce qui nous intéresse ici, en conclusion, c'est que le masochisme semble, comme Freud l'a, à maintes reprises, indiqué, et comme d'autres analystes ont pu le vérifier (2), une composante normale très puissante de l'attitude psychosexuelle de la femme. Alors, ce fait que, chez tout sadique érotique, se rencontre une part de masochisme (Kürten, par exemple, jouissait par avance de l'idée de son sang ruisselant et bruissant hors de son corps décapité) (3), comme de cet autre que chez tout masochiste érotique une part de sadisme reste à déceler, nous incitera à le penser : non seulement le sado-masochisme pose le problème, dont nous nous occuperons plus loin, de l'intrication primitive des pulsions d'agression aux pulsions érotiques, mais il manifeste sur son mode archaïque la bisexualité humaine profonde, le mâle, au psychique, se superposant le plus souvent à l'actif, comme la femelle au passif.

III. — Généralités sur les perversions.

Les médecins, les psychiâtres, qui se sont trouvés en contact avec toutes sortes de pervers, ont été bien entendu tentés de les qualifier de dégénérés ou de malades, tout comme ils le font des invertis. Cependant, on peut plus facilement que pour les homosexuels montrer que cette conception ne rend pas un compte exact des faits. D'une part, un normal peut temporairement, sous la pression des circonstances, se livrer à une perversion, et ensuite revenir à la normale ; d'autre part, et ceci est plus important encore parce que plus général, un certain degré de « perversion » se mêle au

(1) « *Das ökonomische Problem des Masochismus* », *Int. Z. f. Psa.*, v. X, 1924. « *Le problème économique du masochisme* », tr. fr. par Ed. Pichon et H. Hoesli, *Revue Fr. de Psychanalyse,* t. II, n° 2, 1928.

(2) Voir Hélène Deutsch : « *Der feminine Masochismus und seine Beziehung zur Frigidität* » (« *Le masochisme féminin et ses rapports avec la féminité* »), *Int. Z. f. Psa.*, v. XVI, 1930, et mon livre à paraître prochainement chez Denoël et Steele : *De la fonction érotique chez la femme.*

(3) Voir Karl Berg : *Der Sadist* (*Le Sadique*), *Deutsche Z. f. die ges. gerichtl. Medizin.*, Berlin, J. Springer, 1931.

comportement amoureux normal, et reste dans la normale tant que ce degré de perversion subordonné ne s'insurge pas contre la primauté génitale et n'aspire pas à s'y substituer. C'est ici qu'apparaît le mieux, comme l'indique Freud, l'impossibilité de tracer une limite nette entre la simple variation de l'instinct, restant physiologique, et le symptôme anormal.

Un autre fait mérite d'être mis en valeur : l'existence d'une perversion sexuelle parfaitement repoussante pour un normal peut coexister chez un sujet avec un comportement social normal. L'inverse semble d'ailleurs n'être pas exact : tous les originaux, les gens à comportement social bizarre, présentent une sexualité plus ou moins troublée. Tant l'instinct sexuel est ce qui, dans l'homme, se dérobe le plus à la maîtrise du moi.

De plus, il ne faut pas l'oublier : ne peut être qualifiée de perversion qu'une attitude perverse exclusive et durable chez un sujet.

Ceci dit, on ne peut s'empêcher de reconnaître, justement dans les perversions les plus horribles ou repoussantes, — sadisme ou nécrophilie, par exemple, — un exemple grandiose de la souveraineté du psychisme, si puissante qu'elle en arrive à détourner de ses fins idéales jusqu'à cette force de la nature qu'est l'instinct. On voit, à la lettre, l'association des idées, le symbolisme régner en maîtres dans le sadisme d'un Kürten, chez lequel le va-et-vient du fer dans la chair de sa victime avait remplacé le va-et-vient du pénis dans le vagin féminin. Mais l'horreur même que de tels exploits, fussent-ils en même temps des « exploits psychiques », inspire, nous amène à une première conclusion.

L'horreur, la douleur, le dégoût, la pudeur, sont des formations réactionnelles que, dans certains cas, l'instinct sexuel vient bien parfois à surmonter, mais qui, lorsqu'ils se manifestent avant la puberté, doivent contribuer à endiguer cet instinct lui-même dans les voies normales, en en refoulant les composantes perverses. *Composantes de l'instinct sexuel,* tel est bien le terme adéquat : la complexité des déterminantes de chaque perversion nous est en effet déjà apparue, et l'on peut supposer que, dans le cas des perversions, nous avons affaire à quelque fusion, quelque synthèse nouvelle de ces composantes, différente de celle qui constitue l'instinct sexuel adulte normal.

IV. — L'INSTINCT SEXUEL CHEZ LES PSYCHONÉVROPATHES.

Si nous quittons à présent l'étude des pervers proprement dits, et que nous abordions celle d'une autre classe d'individus, un jour nouveau tombera sur les problèmes qui nous ont jusqu'ici occupés.

Dès 1893, Joseph Breuer, de Vienne, avec Freud, avait commencé d'élaborer une technique de cure des névrosés, consistant à leur faire retrouver, sous hypnose, leurs souvenirs *oubliés*. C'était la technique dite cathartique ; à mesure du retour à la mémoire des traumatismes psychiques ayant fait apparaître le symptôme, celui-ci s'évanouissait.

L'histoire de la genèse de la psychanalyse (1) n'est pas à refaire ici : qu'il suffise de rappeler que Freud se sépara de Breuer justement sur le fait de l'importance du sexuel chez les névrosés. Les maladies « nerveuses » lui apparurent en effet bientôt, dans leur ensemble, comme *les maladies spécifiques de la fonction sexuelle*. Je dis de la fonction, tout ce qui touche aux troubles organiques ou infectieux de l'appareil sexuel restant en dehors de cette définition. Et il se trouvait que les symptômes des psychonévrosés, qu'il s'agisse d'hystérie, de phobies ou d'obsessions, constituaient à proprement parler l'*activité sexuelle* même des névrosés.

La méthode employée pour lever ces amnésies était des plus simples dans son principe, bien que fort longue et délicate dans son application. Elle consistait et toujours consiste à prier l'analysé (couché sur un divan, l'analyste derrière lui) à livrer sans exception toutes ses associations d'idées. Ainsi, le long de ces chaînes, à travers le barrage des résistances *d'oubli*, on peut remonter aux souvenirs oubliés. La résistance inconsciente, — car elle n'est pas volontaire, — que le malade oppose à ce travail mesure la force même du *refoulement* de ces souvenirs tombés, en leur temps, dans l'état inconscient, d'où ils exercent, sans que le conscient y puisse remédier, leurs ravages.

Mais pourquoi ces souvenirs ont-ils été refoulés ? Justement parce qu'ils étaient sexuels, désagréables au sujet, en vertu même de sa pudeur, du dégoût ou de l'horreur qu'ils inspiraient, bref en raison de sa moralité. Mais *refoulé* ne voulant pas dire *supprimé*, ces pul-

(1) Voir : *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung, Jahrbuch der Psychoanalyse*, v. VI, 1914. *Histoire du mouvement psychanalytique*, dans *Essais de Psychanalyse*, tr. fr. par le Dr S. Jankélévitch. Paris, Payot, 1927.

sions instinctuelles condamnées revenaient au jour, déguisées, méconnaissables, sous forme de symptômes.

Or, l'étude psychanalytique des psychonévrosés permet de le voir : les pulsions sexuelles qui sont à la base des symptômes ne représentent pas en général la sexualité normale, génitale, tout entière, humaine, mais bien plutôt les diverses composantes sexuelles de celle-ci qui forment les perversions. Seulement, à l'inverse des pervers, les névrosés n'agissent pas, ne vivent même pas directement leur sexualité anormale ; ils ne la vivent que sous forme de fantasmes inconscients animant les symptômes méconnaissables.

La psychanalyse permettant de démasquer ceux-ci, on peut voir :

1° Que tout névrosé recèle, dans l'inconscient, quelle que soit par ailleurs son hétérosexualité, des pulsions homosexuelles, des traces de fixation libidinale à des personnes de même sexe que lui.

2° Que tout névrosé présente, dans l'inconscient, la tendance aux transgressions anatomiques étudiées plus haut chez les pervers, et, avec une fréquence particulière, celles touchant les muqueuses buccale et anale.

3° Que les symptômes des névrosés trahissent le jeu des couples opposés de pulsions partielles mises au jour plus haut également : voyeurisme-exhibitionnisme, sadisme-masochisme. Le sado-masochisme joue toujours, en particulier, un rôle prépondérant chez les psychonévrosés, et toujours à l'état de pulsions active-passive associées.

En outre, l'une des composantes de la libido ainsi décelées assume d'ordinaire, par rapport aux autres, un rôle dominant, ce qui achève d'établir un parallélisme absolu entre les symptômes des psychonévrosés et les actes ou fantasmes des pervers. Seulement, tandis que ceux-ci agissent toujours plus ou moins leur perversion, les psychonévrosés ne l'hébergent qu'à l'état de refoulement, et souvent l'ignorent, vu le déguisement des symptômes où elle se fait jour.

C'est ce qui a permis à Freud de dire à juste titre que *la névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion.*

V. — Pulsions partielles et zones érogènes.

Si nous embrassons d'un coup d'œil d'ensemble tout ce qui vient d'être dit de relatif aux perversions positives (pervers) et négatives

(psychonévrosés), nous serons conduits à les rapporter à une série de *pulsions partielles,* lesquelles elles-mêmes ne seraient rien de primitif, mais comporteraient une nouvelle dissociation. Qu'est en effet une pulsion instinctive, si ce n'est le représentant psychique d'une source d'excitations continues, provenant de l'intérieur de l'organisme ? Ainsi les pulsions instinctives qui, dans leur synthèse, constituent les instincts, forment, avec ceux-ci, un concept-limite entre somatique et psychique.

La force animatrice des pulsions nous apparaît comme devant être d'abord purement *quantitative.* Seule la source somatique d'où elle émane, comme l'objectif qu'elle poursuit, lui confèrent sa *qualité.*

Or, la libido nous apparaît comme *la force somatique unique* qui serait à la source de toutes les pulsions sexuelles, sexuel étant toujours ici pris au sens le plus large. Et nous appellerons *zone érogène* la partie du corps qui, dans chaque cas, confère sa qualité à la pulsion partielle.

Dans les perversions manifestes touchant les muqueuses buccale et anale, le rôle des zones érogènes semble évident. Dans l'hystérie, le rôle de ces zones est tout aussi important, bien que déguisé par les symptômes (vomissement hystérique, par exemple, diarrhée ou constipation psychogènes). On dirait que, dans ces cas, des parties de l'appareil digestif se comportent à la façon d'organes génitaux accessoires, où se produiraient des modifications neuro et vaso-motrices analogues à l'érection.

Dans la névrose obsessionnelle le rôle des zones érogènes accessoires apparaît moins clair. Dans cette psychonévrose intellectuelle, où le cerveau pourrait d'ailleurs être considéré comme une zone érogène, la déviation se produit surtout quant aux objectifs transitoires de la libido : en particulier sur le terrain du sado-masochisme. Cependant, de même que dans le voyeurisme-exhibitionnisme, l'œil fonctionne comme zone érogène, dans le sado-masochisme, c'est la surface cutanée tout entière qui assume ce rôle, la peau sensible, par ailleurs différenciée en organes sensoriels et en muqueuses, et qui reste, en somme, dans son ensemble, la zone érogène primitive.

VI. — De l'apparente prédominance des perversions chez les psychonévropathes.

Tout ce qui vient d'être dit pourrait donner à penser que les psychonévropathes ont, de naissance, une prédisposition toute particulière aux attitudes sexuelles perverses et s'écartent par là largement des normaux. Ce serait là une conclusion hâtive et assez inexacte. Certes, certains névrosés, parmi les plus touchés, peuvent avoir présenté une constitution sexuelle perverse, mais l'étude psychanalytique des cas les plus nombreux et les plus légers nous conduit à une conclusion différente et complémentaire. Chez la plupart des psychonévropathes, la névrose n'éclate vraiment de façon évidente que vers la puberté et sous l'influence des exigences de la sexualité normale. C'est contre celle-ci alors que se dresse d'abord le refoulement. Ou bien la maladie ne survient qu'après que divers obstacles extérieurs se sont opposés à ce que la libido se satisfasse sur le mode normal. On voit alors, sur l'exemple de ces deux cas, que la libido se comporte à la façon d'un fleuve qui, lorsqu'il est détourné de son lit, se déverse dans des voies collatérales. Ainsi, la si grande tendance des psychonévropathes aux attitudes perverses (certes négatives) s'expliquerait, en grande partie parfois, par ce renforcement collatéral. De telle sorte que le refoulement sexuel doit, en tant qu'obstacle, être assimilé aux obstacles externes qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, font refluer la sexualité vers ses positions perverses.

Mais ici, comme en tout ce qui touche à la biologie, les facteurs constitutionnels et les facteurs accidentels, loin de s'opposer, comme on le leur fait faire si souvent à tort, coopèrent et s'additionnent. Et tantôt c'est le degré élevé de prédisposition constitutionnelle auquel suffit un degré minime d'événements traumatisants ; tantôt les traumatismes accidentels de la vie sont si puissants que, même avec une prédisposition constitutionnelle faible, la névrose peut éclater. Bien entendu, les cas les plus imposants de névrose se constituent lorsque ces deux ordres de facteurs coopèrent dans le même sens.

VII. — De l'infantilisme de la sexualité.

En faisant voir que les pulsions perverses sont à la base des symptômes des psychonévrosés, nous avons de beaucoup accru le

nombre des « pervers ». Non seulement parce que nous l'avons grossi de tous les nombreux névrosés, mais parce que ceux-ci — l'expérience clinique le montre — constituent une série continue, sans failles, allant du plus névrosé jusqu'au plus normal des humains. Or, cette extension extrême de l'attitude plus ou moins perverse nous oblige à cette conclusion que l'aptitude aux perversions n'est rien de rare et d'exceptionnel, mais fait partie intégrante de la constitution normale.

Alors, les perversions s'édifieraient, non pas exclusivement sur le terrain d'une constitution particulière, ni uniquement à la suite d'événements traumatisants spécifiques, mais on pourrait se représenter les choses ainsi : tous les humains apporteraient en naissant certaines prédispositions perverses que les événements de la vie viendraient ensuite renforcer ou affaiblir. Il s'agirait là de pulsions partielles dont l'ensemble constituerait la sexualité. Mais tantôt l'une se renforcerait manifestement aux dépens des autres (pervers), tantôt ces pulsions mal refoulées resurgiraient en symptômes, déguisées (psychonévrosés) ; tantôt intégrées dans la fonction sexuelle, proprement génitale, elles contribueraient à former la normalité.

S'il en est ainsi, les facteurs constitutionnels communs à tous les hommes ne pourraient se retrouver à l'état primitif que chez l'enfant, bien que les instincts, chez celui-ci, ne puissent encore trouver leur expression la plus intensive.

Ainsi, les psychonévrosés nous apparaissent comme des gens chez qui la sexualité, d'un certain point de vue, est restée infantile, et nous serons amenés à étudier la vie sexuelle instinctive de l'enfant, ainsi que les influences diverses qui, tout au long de l'enfance, prescrivent à cette vie sexuelle ses voies menant tantôt à la perversion, tantôt à la névrose, tantôt à la vie génitale adulte normale.

2me LEÇON. — De la sexualité infantile

I. — L'AMNÉSIE INFANTILE.
II. — LA PÉRIODE DE LATENCE INFANTILE, SON ROLE ET SES INTERRUPTIONS.
III. — LES MANIFESTATIONS SEXUELLES PRÉGÉNITALES.
IV. — LA MASTURBATION PHALLIQUE ET SES TROIS PHASES.
V. — L'INVESTIGATION SEXUELLE INFANTILE.
VI. — LE CHOIX OBJECTAL CHEZ L'ENFANT.
VII. — CONCLUSION SYNTHÉTIQUE.

I

L'AMNÉSIE INFANTILE

J'ai tenté de vous montrer, dans ma dernière leçon, sur l'exemple si instructif et si large des perversions sexuelles, à quel point le sexuel déborde le génital proprement dit et n'a pas à être restreint à celui-ci. Vous aurez de plus vu, sur ce même exemple, la sexualité se dissocier en tout un faisceau de composantes dont le groupement, la synthèse, constitue la sexualité adulte normale et l'isolement, les diverses perversions. Or, ces mêmes composantes, nous allons les retrouver aujourd'hui en étudiant la sexualité de l'enfant, à laquelle Freud a consacré son deuxième essai sur la théorie de la sexualité.

*
* *

On s'imagine volontiers, et cela est l'opinion courante classique, que l'enfant est asexué. Il est de mise de s'extasier sur l'*innocence* de cet âge tendre, et de l'opposer à la perversité trop fréquente de l'âge adulte. Or, cette manière de voir constitue non seulement une grossière erreur, mais une erreur lourde de conséquences : nous lui avons dû, jusqu'à ce jour, la méconnaissance de la nature réelle de la sexualité, de son évolution et de ses origines.

De l'hérédité, de l'atavisme, on s'est beaucoup occupé, au siècle dernier en particulier. Mais si l'attention des humains s'est ainsi portée sur leur préhistoire phylogénique, ils ont continué de négli-

ger, de dédaigner leur préhistoire ontogénique : le temps, pour chacun, de sa première enfance. Cependant, comment définir la part, certes importante, les psychanalystes ne le nient pas, revenant à l'hérédité d'un être, avant d'avoir déterminé celle revenant à sa préhistoire infantile ?

En ce qui touche à la sexualité, les auteurs avaient bien rapporté de ci de là des exemples d'activité sexuelle chez de tout petits enfants : des érections, des masturbations, voire des tentatives de coït. Mais en général ces manifestations étaient rapportées à titre de curiosités, d'exceptions, et les enfants qui s'y livraient qualifiés plus ou moins de petits vicieux précoces. Telle était l'attitude des auteurs préanalytiques en général. D'après eux, l'enfant normal *devait* être asexué.

A quoi attribuer cet aveuglement ? La sexualité de l'enfant, certes une sexualité à la mesure de son organisme inachevé, est cependant un fait patent, général, même facile à observer. Il suffit de citer l'universalité de ce qu'on qualifie les « mauvaises habitudes » chez l'enfant. Or, Freud pense que l'aveuglement plus ou moins profond des adultes à cet égard est à attribuer, en première ligne, à l'*amnésie* qui, chez la plupart d'entre eux, est venue frapper les années de leur première enfance. Cette amnésie semble aux gens aller de soi, et cependant elle est un phénomène remarquable. Nous pouvons voir tous les jours, sur l'exemple de la génération qui nous suit, de quelles prouesses intellectuelles, de quels émois puissants, de quelles passions véritables est capable l'enfant. Et de tout cela l'adulte ne garde rien en mémoire, hors quelques parcelles de souvenirs isolées, caractérisées souvent par leur insignifiance et leur absurdité apparentes ! Je dis *apparentes*, car la psychanalyse parvient chaque fois à découvrir, derrière ces bribes de souvenirs d'allure si innocente qu'elle a qualifiés de *souvenirs-écrans*, la trace des émois, des événements les plus significatifs, les plus troublants de notre enfance.

Par ailleurs, la psychanalyse nous apprend à voir qu'il ne saurait s'agir, en matière de souvenirs infantiles, d'un véritable *oubli*. Car, du fond de l'inconscient d'où il est pour elle possible de les évoquer, ces souvenirs, elle permet de le constater, ont continué à agir sur toute l'évolution de notre psychisme, de notre caractère, de notre névrose, de notre sexualité. On est donc en droit d'avancer que ces souvenirs ont été *refoulés*, se trouvent dans un état analogue à celui où demeurent agissants les souvenirs refoulés des

névrosés, des hystériques par exemple, générateurs de leurs symptômes. Ainsi si, d'une part, la sexualité des névrosés nous est apparue marquée du caractère de l'infantile, d'autre part l'amnésie de l'enfance se montre parente de celle de la névrose. L'amnésie de l'enfance, en fin de compte, ne se ramènerait-elle pas principalement à l'amnésie du sexuel ?

Si l'amnésie hystérique, névrotique, suit si aisément les voies du refoulement, c'est que l'amnésie infantile en général les lui avait déjà tracées.

Et Freud conclut l'introduction à son essai en résumant ainsi ses vues : l'amnésie infantile, qui recouvre d'un voile la *préhistoire* ontogénique d'un chacun, est la cause de la négation générale de la sexualité de l'enfant. Les adultes ne se rappellent pas qu'ils furent des enfants sexuels et projettent ensuite leur amnésie sur les autres enfants. Mais pourquoi l'amnésie frappe-t-elle si durement justement la sexualité de l'enfance ?

II

La période de latence infantile, son rôle et ses interruptions.

Traçons à présent un premier schéma général de l'évolution de la sexualité infantile, telle que l'observation des enfants et la psychanalyse des adultes, névrosés ou non, permet de l'établir.

L'enfant, en venant au monde, porte déjà en lui tous les germes de la sexualité. Ces germes commencent par se développer jusqu'à un certain point, puis régressent progressivement sous des influences diverses, et ceci plus ou moins complètement, suivant les cas.

C'est vers trois, quatre ou cinq ans, que la première floraison de la sexualité atteint à son épanouissement. Ensuite, cette première floraison plus ou moins se fane, et l'enfant entre dans la période de *latence*, que des irruptions soudaines de sa sexualité peuvent d'ailleurs venir interrompre, jusqu'à ce que la puberté amène en lui le second définitif et plein épanouissement sexuel.

Mais c'est pendant la période de latence que les digues à la sexualité, aux instincts en général de l'homme — agression et sexualité — sont élevées. C'est cette période où l'enfant, après avoir été à sa façon très agressif et très sexué, a cessé plus ou moins de

l'être, qui contribue à faire illusion sur la non sexualité de l'enfant. L'enfant, pour la plupart des gens, est tout entier l'enfant en période de latence, cela flatte mieux les illusions de leur propre amnésie infantile. En ce temps, les digues au sexuel qui s'édifient en l'enfant ont nom dégoût, pudeur, pitié, morale ou esthétique. Ce sont celles-là même que nous avons identifiées comme s'opposant à la poussée des diverses pulsions perverses primitives. Ces digues s'élèvent, certes, sous l'influence des éducateurs de l'enfant, délégués auprès de lui des exigences culturelles ambiantes, mais il semble de plus que la *période de latence* de l'enfance s'établisse en vertu d'un automatisme devenu, dans nos civilisations, héréditaire, presque déjà organiquement fixé, et que l'éducation n'a qu'à accentuer.

Dans les sociétés primitives, par ailleurs, les observations des ethnographes (1) ont permis de voir que la période de latence est moins accentuée et semble même souvent manquer tout à fait.

Les *formations réactionnelles,* comme nous les appelons, du dégoût, de la pudeur, de l'esthétique, de la pitié, de la morale, se constituent sans doute aux dépens des pulsions sexuelles elles-mêmes, détournées, retournées, quant à leur but instinctuel originel. C'est par ces mécanismes, et d'autres, d'*identification* à des personnes idéales admirées, — que nous n'étudierons pas ici, — que se forment les *sublimations,* ces processus qui emploient à des fins désormais non sexuelles, mais sociales, morales, esthétiques, scientifiques, culturelles en un mot, les pulsions instinctuelles originelles. Les formations réactionnelles se rencontrent, à un degré plus ou moins grand, dans l'évolution psychosexuelle des civilisés, et sur leur exemple, psychanalytiquement éclairé, on peut voir, ce que les historiens de la civilisation pressentaient depuis longtemps en ce qui touche à l'évolution collective des cultures humaines, que chez les individus aussi les acquisitions culturelles personnelles se font aux dépens des forces instinctuelles primitives détournées de leur but.

*
* *

(1) Voir en particulier MALINOWSKI : *The sexual life of savages.* London, George Routledge et Sons, 1929 : *La vie sexuelle des sauvages,* Paris, Payot 1930 ; et ROHEIM : *Röheim Australasian research number, The Intern. Journal of Psychoanalysis,* vol. XIII, janv.-avril 1932.

Au moment où se constituent les barrières destinées à endiguer la sexualité de l'enfant, celle-ci ne se laisse cependant pas toujours endiguer sans résistance. L'emploi total des pulsions libidinales « perverses » de l'enfance aux sublimations ne se fait jamais ; une partie en reste réservée, — non seulement, hélas, souvent à la névrose, mais normalement à l'intégration dans la fonction sexuelle adulte. C'est ce dernier courant qui vient parfois rompre la période de latence par des manifestations sexuelles. Il est même parmi nous des civilisés qui tendent à revenir à la non-latence primitive qui connaît à peine ou pas de latence, de la naissance à la puberté.

Cependant, les éducateurs se comportent comme s'ils savaient que les œuvres de la civilisation s'édifient avec les forces instinctuelles détournées de leur but originel : ils pourchassaient et pourchassent encore le plus souvent chez l'enfant toute manifestation sexuelle, la qualifiant de « vice ». La psychanalyse, par contre, nous a appris à voir dans les manifestations sexuelles de l'enfance un phénomène régulier, pour ainsi dire légal, à théoriquement les étudier et, pratiquement, à relativement les respecter.

III

Les manifestations sexuelles prégénitales

Etudions à présent de plus près en quoi consistent les manifestations sexuelles de l'enfant les plus précoces de toutes.

Outre les actes masturbatoires génitaux proprement dits, auxquels tend en son temps tout enfant bien portant, l'activité sexuelle de l'enfant comporte une extension bien plus grande. Il ne faut en effet jamais perdre de vue que la sexualité humaine, la sexualité en général, reste incompréhensible tant que l'on ne se résout pas à donner au terme de sexuel un sens bien autrement large que le génital.

Sexuel est tout ce qui, dans l'être, tend à la recherche, en soi, du plaisir nerveux. Le terme de sensuel, auquel on pourrait être tenté de se rallier, aurait pour désavantage de chercher à rompre le lien existant entre ces activités de plaisir diffuses et le plaisir, plus tard, au sens sexuel étroit. C'est en quoi nous sommes autorisés à

prendre, comme exemple de l'activité sexuelle de l'enfant, la plus primitive, le « suçottement ».

Le pédiâtre hongrois Lindner, nous apprend Freud, avait, dès 1879, consacré toute une monographie à ce phénomène. On sait en quoi il consiste : en une succion rythmique, avec les lèvres, d'une autre partie du corps, langue, orteil, pouce de la main le plus souvent, voire à la rigueur sucette.

Le bébé, tandis qu'il s'y livre, semble tout concentré sur l'acte, pour lui si voluptueux, et qui, détaché de son support nourricier primitif, puisqu'il ne sert plus à la nutrition, n'est plus rien qu'érotique. Souvent d'ailleurs, c'est au cours du suçottement que l'enfant découvre et utilise une autre zone érogène de son corps, mamelle ou organes génitaux proprement dits, dans ce dernier cas pratique déjà la masturbation proprement dite.

Que la psychanalyse ait démasqué dans le suçottement une activité sexuelle, voilà qui lui a été reproché et lui a valu nombre de railleries. Cependant, les éducateurs, les parents et les nurses poursuivaient depuis longtemps le suçottement chez les nourrissons à l'égal d'un *vice*. Un vice d'ailleurs qui, lorsqu'il ne disparaît pas de bonne heure dans l'enfance, peut se poursuivre pendant toute celle-ci, voire se conserver dans la vie adulte.

Mais qu'est cette activité de succion dans sa nature ? Elle est, suivant un terme heureux créé par Havelock Ellis, *autoérotique* ; l'enfant y est à la fois sujet et objet. Qu'est-elle ensuite dans son origine ? Elle a commencé à se manifester à l'occasion d'une autre fonction, celle-là vitale pour l'organisme, la fonction de nutrition. L'érotisme ainsi s'assure, si l'on peut dire, la certitude d'être éveillé, puisqu'il commence par s'étayer sur les besoins alimentaires irréductibles. Enfin, quel est le support de cet érotisme ? Une zone érogène le porte, la zone orale, éveillée d'abord au contact du lait chaud émané du sein ou du biberon, et dont, avec l'apparition des dents, il a dû se rendre peu à peu indépendant. Alors, plus tard, le plaisir érotique infantile du suçottement, auquel l'inconscient ne saura pas renoncer, lui qui ne renonce pas, se poursuivra dans le plaisir amoureux du baiser, où les lèvres d'une autre personne viendront remplacer l'objet suçotté autrefois.

Mais tous les enfants ne sont pas au même degré des *suçotteurs*. Il doit y avoir, dans les cas accentués, une prédisposition érotique constitutionnelle de la zone orale. De tels enfants seront plus tard

portés vers les baisers, vers les perversions orales, ou bien, grâce à un déplacement sur d'autres objectifs, deviendront des buveurs ou des fumeurs invétérés. Ou bien encore, si, au lieu de rester accentuée, une tendance orale forte est ensuite refoulée, nous aurons le tableau *négatif* de la névrose à type oral, l'anorexie, les troubles neuro-gastriques, la boule ou les vomissements hystériques.

Nous résumant, nous retiendrons de cet exemple que les manifestations de la sexualité infantile comportent trois caractères principaux : elles prennent naissance *en s'étayant* sur les autres fonctions vitales de l'organisme ; elles sont d'abord *autoérotiques* ; leur objectif est sous l'emprise d'une *zone érogène dominante.*

*
* *

Ce que nous venons de dire touchant l'activité sexuelle de la zone orale peut s'appliquer aux autres zones érogènes, en particulier à la zone anale dont nous allons parler.

Après que le nourrisson a été sevré du sein ou du biberon, la dominance d'une autre zone érogène tend, en effet, à s'établir chez lui : il entre au stade où règne l'érotisme anal, tout comme l'oral autoérotique, dominé par une zone érogène définie et étayé sur un des grands besoins vitaux de l'organisme.

L'érogénéité originelle de la zone anale est certes très puissante, et tous les troubles intestinaux, si fréquents dans l'enfance, doivent concourir à l'éveiller. On sait combien ces troubles rendent « nerveux » les enfants, et le rôle symptômatique qu'ils jouent si souvent dans l'économie des névroses.

Mais il est deux grands modes pour l'intestin de réagir anormament, par la diarrhée ou par la constipation. Or, il semble qu'après une première période de liberté, je dirai plus, de licence intestinale, l'enfant en vienne à faire de la rétention de ses fèces un étrange et voluptueux, bien que parfois douloureux, plaisir. On sait le mal que cette mauvaise habitude donne aux éducateurs qui traitent à juste titre de petits polissons les enfants qui se retiennent.

Le contenu intestinal est ici utilisé sur le mode ano-cloacal, de la façon dont sera employé plus tard, sur le mode vagino-cloacal, un autre organe par les femmes.

Mais le contenu intestinal présente d'autres équivalences encore : n'est-il pas le premier *cadeau* que l'enfant peut consentir à la mère, sur son invitation ? Il peut aussi, suivant une théorie sexuelle infan-

tile très générale, équivaloir à un « bébé », la plupart des enfants ayant commencé par s'imaginer que la conception se fait oralement par les aliments et que le fœtus, après un séjour intestinal, naît par l'anus. Nous reviendrons d'ailleurs plus loin sur cette théorie.

L'importance de l'*érotisme anal,* découverte par Freud, ne saurait être surestimée, tant par les dérivés qu'il fournit au caractère, après avoir succombé en grande partie au refoulement qui frappe si durement tout ce qui est anal, que par l'utilisation de l'érotisme *cloacal,* dont il fait partie, dans l'édification de la fonction érotique adulte de la femme.

*
* *

Un problème sollicite ici notre attention ; il est en premier lieu d'ordre biologique. Quelles sont les sources, et cela dès l'enfance, de l'émoi sexuel ?

Nous le voyons : l'émoi sexuel s'éveille dans l'enfance, soit en s'étayant aux grands besoins organiques vitaux, soit, quand le plaisir a été une fois dévouvert, par une excitation appropriée et autoérotique de zones érogènes. Mais la psychanalyse, et même la simple observation des enfants permet de déceler d'autres sources, et plus généralement somatiques encore, à l'émoi sexuel.

En premier lieu, *la peau.* La peau entière et les muqueuses peuvent être considérées comme une vaste zone érogène dont certaines parties ne font que se spécialiser pour devenir les zones érogènes proprement dites, celles en particulier des orifices muqueux du corps. Cette érogénéité diffuse, la peau la conservera d'ailleurs en partie, surtout chez la femme, chez qui la sensualité, semblable en ceci à celle de l'enfant, reste en général plus diffuse que chez l'homme. Et c'est à la même érogénéité diffuse de la peau qu'il faut sans doute ramener l'influence « nerveuse » des impressions thermiques, en particulier l'effet thérapeutique des bains chauds.

Une autre source de l'émoi sexuel doit se trouver plus profondément dans l'organisme, ainsi qu'en témoigne l'effet excitant des secousses et des mouvements rythmiques subis passivement par le corps. On peut sans doute la localiser très largement dans l'appareil sensoriel des nerfs vestibulaires, dans l'épiderme encore, mais aussi dans ces parties profondes que sont les muscles et les articulations, peut-être même dans des sensations organiques plus profondes encore. Excitation et satisfaction ici se distinguant mal. Mais

que des émois de nature sexuelle puissent être engendrés sur ce mode, voilà ce dont témoigne la prédilection des enfants pour les jeux violents où on les fait sauter en l'air, pour la balançoire, ainsi que, dans les foires, pour les montagnes russes ou les attractions brutales analogues.

C'est aussi pourquoi presque tous les garçons, en leur temps, ont voulu être cochers ou conducteurs de chemin de fer, et le symbolisme sexuel des chemins de fer s'édifie sans doute en partie sur des sensations de cet ordre. Refoulé, le plaisir sensuel d'être secoué en chemin de fer se muera d'ailleurs plus tard en phobie d'aller dans les trains.

Nous venons ainsi de voir que le système musculaire peut être, par des excitations passives, la source d'émois sexuels. Mais il peut l'être aussi sur le mode actif. On sait la source de plaisir généralisé, auquel l'érogénéité ne doit pas être étrangère, qu'est pour l'enfant le mouvement, véritable nécessité de son organisme. La lutte avec un autre enfant est déjà plus précisément érogène ; bien des gens croient se rappeler avoir éprouvé, enfants, leurs premières excitations sexuelles précises au cours d'une lutte avec un camarade. Le contact épidermique étroit avec l'adversaire doit y contribuer, mais la source érogène principale de cet émoi n'en reste pas moins alors l'activité musculaire. Plus tard, même dans la vie adulte, des attraits amoureux commencent souvent à se manifester par de semblables jeux brutaux, et l'une des origines du sadisme serait ainsi à situer dans le plaisir érogène de l'activité musculaire.

Après la peau, après le muscle, il faut rechercher d'autres sources érogènes dans le *système nerveux* proprement dit. C'est ainsi que tout émoi puissant ressenti par celui-ci : effroi, horreur, terreur, peut livrer sa part d'émoi sexuel, à condition de ne pas menacer tout de même trop directement l'organisme. Là-dessus se basera plus tard toute une forme de fiction, de littérature, d'art. De même, la douleur, la douleur physique elle-même, peut comporter, retenue dans certaines limites, une dose d'excitation érotique, et c'est là-dessus que s'élève la possibilité de la perversion masochique, des garçons fustigés à la Jean-Jacques Rousseau.

Le système nerveux, ainsi passivement ébranlé, peut de la sorte livrer du plaisir libidinal, quelle que soit la qualité de l'excitation, à condition que celle-ci reste quantitativement dans certaines limites. Mais son emploi *actif* aussi peut en engendrer, en particulier cet

emploi actif suprême qu'est le travail cérébral. Une grande attention intellectuelle portée à un travail peut, chez l'enfant et plus tard, livrer une part d'émoi érotique. Tout ce qui vient d'être dit nous laisse soupçonner que, dans l'organisme humain, si diffusément érotisé, rien d'important ne peut se produire qui ne soit susceptible de fournir une contribution à l'émoi sexuel.

Et ces apports diffus de tout l'organisme ont d'autant plus de chance d'avoir lieu que l'être est resté plus près des origines, donc qu'il est encore plus enfantin.

Mais si l'érogénéité semble portée par l'ensemble de l'organisme et du système nerveux, elle se localise de préférence à la surface sensible du corps, et, à cette surface, d'abord sur les orifices par lesquels l'intérieur du corps communique avec le monde extérieur. D'où l'électivité érotique infantile de l'entrée et de la sortie du tube digestif, sans parler des organes génitaux proprement dits dont nous traiterons plus loin.

Dans les zones érogènes, la tension libidinale, en s'accumulant, finit par provoquer une sensation pénible de déplaisir. Alors, l'enfant, sous cette tension, cherche à s'en décharger. Il y a là sans doute quelque chose de voisin de la démangeaison qui porte à se gratter. De quelle qualité doivent être les actes procurant le plaisir de la décharge des tensions libidinales ? Il est difficile de le définir essentiellement ; le rythme en paraît être l'un des caractères nécessaires. Peut-on par ailleurs déterminer de quelle nature est le plaisir ainsi fourni par les zones érogènes ? Est-il d'essence tactile et sensitive à part ?

Toujours est-il que l'objectif sexuel, auquel les tensions éprouvées par l'enfant dans ses diverses zones érogènes l'incitent à recourir, commande des actes destinés à la faire tomber. Ainsi naît le désir, le besoin de supprimer par des caresses locales, des frictions rythmées, la tension trop forte péniblement ressentie. Dans certains cas, l'appel émane du système nerveux central, est endogène ; dans d'autres, il provient d'excitations périphériques, est exogène.

C'est ainsi que, chez l'enfant, la zone orale appelle le suçottement, la zone anale le passage des fèces, ou même parfois la masturbation anale avec les doigts, pas si rare dans l'enfance qu'on le croit, enfin la tension érogène phallique, dont il nous reste à présent à parler, la masturbation proprement dite.

IV

La masturbation phallique et ses trois phases

Dans l'organisme enfantin, il est une région qui ne s'éveille puissamment qu'après les zones érogènes digestives prégénitales, mais qui, par contre, est destinée à un grand avenir : je veux parler du phallus, pénis du garçon ou clitoris de la fille.

La nature, là encore, a pris soin que l'éveil en soit assuré par l'étayage aux besoins vitaux, par la fonction urinaire d'abord annexée ou avoisinante, puis par les soins de toilette ou la négligence de ceux-ci permettant aux sécrétions de s'accumuler, irritantes, voire chez la fille par les exodes accidentels de vers intestinaux. Ainsi cette zone ne peut manquer, un jour ou l'autre, de s'éveiller, et ceci, le plus souvent dès la période nourrissonne.

Ainsi, dès le temps où l'enfant suçait encore le sein, alors que sa zone érogène dominante était encore la zone orale, la primauté future de la zone génitale s'annonçait. Le mode de satisfaction alors employé est ou la masturbation manuelle régulière chez le garçon, ou bien le frottement des cuisses l'une contre l'autre qui, chez la fille, peut s'y substituer.

Trois périodes de masturbation phallique de la jeunesse sont d'ailleurs à distinguer. La première est celle de la masturbation du nourrisson. Cette masturbation disparaît le plus souvent d'elle-même, pour ne reparaître bien souvent que vers la quatrième année, avec la grande poussée de la floraison sexuelle infantile. C'est cette seconde période d'activité sexuelle qui fut longtemps négligée, méconnue, au profit de la troisième, la période de la masturbation prépubère ou pubère, et qui cependant dans l'inconscient d'un chacun laisse les plus fortes marques, lesquelles se retrouvent dans le caractère comme dans la névrose individuels. La façon dont cette masturbation se déroula et prit fin, soit par répression, soit par extinction plus ou moins spontanée, n'est en effet jamais indifférente quant à la genèse de la personnalité.

On peut ajouter ici que l'incontinence nocturne des enfants est un accompagnement ou un substitut, sur le mode uréthral, de cette masturbation, et comme un rappel du temps primitif où l'érotisme phallique s'éveilla en s'étayant à la fonction vitale urinaire.

Ce qui distingue alors le stade phallique infantile de l'organisa-

tion génitale adulte, c'est que les deux sexes, alors, ne connaissent qu'une seule zone érogène dominante, pénis ou clitoris. Le vagin, d'après Freud, ne semble pas, par la fille, érogénéiquement découvert, sauf en de rares cas et par de vagues émois ; l'exécuteur central de l'excitation sexuelle de cet âge reste pour les deux sexes le phallus.

Cependant quelque chose différencie profondément l'activité phallique infantile de l'activité sexuelle pubère et adulte. Le petit enfant, en général, ne connaît pas encore, fut-ce par la masturbation phallique la plus prolongée, le *plaisir terminal,* l'orgasme vénérien : il en reste au diffus et long *plaisir préliminaire* (qui demeure d'ailleurs quelquefois celui de certaines femmes semi-frigides, infantilement attardées). Ce n'est d'ordinaire qu'après avoir victorieusement traversé la période de latence que le garçon — je m'en tiens ici au garçon, réservant l'étude de la sexualité féminine pour l'une de mes dernières leçons — atteindra à la puberté, avec ses premières pollutions, au plein orgasme, entrera en possession du plaisir adulte terminal. Alors, la masturbation pubère s'établira souvent chez lui, quand il reste privé d'objet.

Moins centrée, moins phalliquement dominée est par suite la sexualité infantile, même à l'âge où règne le phallus. La psychanalyse nous a appris à voir que le réveil, entre la troisième et la cinquième année, de la masturbation, de la sexualité, n'est pas toujours uniquement prescrite par une poussée biologique interne qui ne manque cependant jamais. Ici interviennent efficacement des événements accidentels externes, dont les diverses « séductions ».

Celles-ci ne sont pas aussi rares qu'à première vue l'on croirait, soit de la part d'un adulte, soit bien plus régulièrement de la part d'autres enfants.

En ce qui touche à la séduction directe par un adulte, il faut souligner ici, entre parenthèses, la facilité avec laquelle l'enfant peut être amené à se plier à toutes les perversions enseignées par un séducteur. A l'enfant est en ceci semblable la femme, la femme non cultivée du moins, si plastique entre les mains d'un séducteur. De cette perversibilité de la femme est sans doute responsable son organisation restée plus proche que celle de l'homme de l'infantile (1), et la passivité qui s'ensuit. La prostituée use de cette plas-

(1) Voir MARANON déjà cité, d'après lequel la femme serait comparable à un homme arrêté dans son évolution, avec en plus des annexes maternelles.

ticité femelle au bénéfice de sa profession. Quant à l'enfant, tout jugement de valeur mis à part, on peut dire de lui justement qu'il est essentiellement un *pervers polymorphe*. L'aptitude aux perversions, propre à l'organisation de l'enfant et si fréquemment conservée dans celle de la femme, apparaît ainsi comme faisant partie intégrante de l'héritage de l'humanité.

V

L'investigation sexuelle infantile

Le fait seul des séductions de l'enfance nous a déjà indiqué que la sexualité de l'enfant n'est pas uniquement auto-érotique, mais est susceptible, et de fort bonne heure, d'un choix objectal. Cependant, avant de passer à l'étude de ces choix, il nous faut nous attarder encore à un phénomène sexuel d'allure purement intellectuelle cette fois, propre à l'enfance : l'investigation sexuelle infantile.

La curiosité de l'enfant, comme on peut le constater, s'éveille très tôt, ainsi qu'en témoignent les interminables questions qu'il pose et avec lesquelles il agace tant les grandes personnes. Or, à cette curiosité en général (1), la curiosité sexuelle contribue dans une très large part ; on peut même se demander jusqu'à quel point elle n'en est pas la source principale, elle l'est en tous cas de la compulsion obsessionnelle aux questions.

Deux questions primordiales tourmentent les enfants ; la première : d'où viennent les enfants ; la seconde : qu'est-ce qui différencie une fille d'un garçon ? La première de ces questions est d'abord dictée par un instinct pratique, économique pourrait-on dire ; l'enfant a peur d'un copartageant à l'amour, aux soins, aux dons de ses parents. La seconde est d'ordre « narcissique » ; au début, le petit garçon croyait tous les êtres, à son image, doués d'un pénis, et ce n'est que peu à peu et à contre-cœur qu'il admet l'absence du pénis chez la femme. « Il poussera », se dit-il d'abord. Puis : « On le lui a coupé ».

Quant à la petite fille, la première vision du pénis d'un garçon

(1) Voir Jean Piaget : *Le langage et la pensée chez l'enfant*. Neufchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1923. — *Le Jugement et le Raisonnement chez l'enfant*. Delachaux et Niestlé, 1924. — *La Causalité physique chez l'enfant*. *La représentation du monde chez l'enfant*. Paris, Alcan, 1927. — *Le Jugement moral chez l'enfant*. Paris, Alcan, 1932.

ou d'un homme engendre l'envie du pénis et le désir d'en avoir un un jour, manière de sentir qui renforcera en elle les manifestations de sa part bisexuelle native de virilité.

En tous cas, pour les deux sexes, l'absence du pénis chez la femme est l'origine du jugement d'infériorité assez général porté sur celle-ci.

Mais cette théorie sexuelle infantile touchant la présence ou l'absence du pénis au corps des êtres humains se rattache, bien entendu, au stade phallique, à celui où la primauté de celui-ci s'est déjà imposée à l'esprit du jeune investigateur. Reliquat des stades précédents, oraux et anaux, en lui subsistent d'autres théories relatives à la fécondation et à la naissance : la fécondation serait amenée par un certain aliment que l'on aurait mangé, et l'enfant, hébergé alors dans les intestins au même titre que le bol alimentaire, naîtrait ensuite par l'anus à la façon du bol fécal. Cette théorie, bien que régulière à un certain moment de l'enfance, vers trois ou quatre ans, succombe généralement à l'amnésie infantile, mais par la psychanalyse on peut la retrouver. Elle a d'ailleurs subsisté dans maint conte ou mythe où la reine est fécondée, par exemple, en mangeant une pomme, et elle rappelle par ailleurs les processus biologiques réels régnant chez certains animaux inférieurs à cloaque.

La théorie de la formation des enfants par mélange des excréments, fèces ou urine, des gens « mariés » ne fait pas défaut non plus dans la petite enfance. Elle s'étaye sur les composantes anale et uréthrale de la sexualité infantile.

Plus tard, d'autres théories sexuelles viennent s'emparer de l'esprit de l'enfant, théories toujours reflétant, projetées au dehors, les propres composantes partielles encore éparses de sa libido. Le sadisme, si fort à cet âge, n'y reste pas étranger : l'enfant a-t-il été, ce qui est si fréquent, témoin des ébats sexuels des adultes qui ne se défient pas de lui, il a d'ailleurs toujours interprété la possession de la femme par l'homme comme un acte d'agression sadique. Ses théories sexuelles s'imprègnent du même sadisme : la femme donne naissance à l'enfant par une ouverture qu'on lui fait dans le ventre, ou par le sein, le nombril qui se fendent. Nous ne passerons pas ici en revue toutes les théories sexuelles infantiles imaginables ; elles sont trop nombreuses et variées, augmentant en nombre et en variété à mesure que grandit l'enfant.

Une obscure intuition de la réalité cependant les anime, mais ce qui empêche l'enfant d'arriver à savoir, c'est d'une part l'opposition des adultes, qui lui refusent la science dont il est avide, d'autre part sa propre organisation sexuelle inachevée. Ce second facteur de l'ignorance infantile est si puissant que, vient-on à instruire dûment l'enfant des réalités sexuelles, il n'y croit le plus souvent pas d'emblée, et en reste un temps encore à ses propres théories infantiles.

Mais à l'organisation du petit enfant manquent encore le sperme fécondateur et le vagin creux réceptif. Alors, vu la loi d'égomorphisme qui anime notre intellectualité primitive, il ne les saurait de lui-même imaginer. C'est pourquoi, si les grandes personnes ne viennent pas au secours du jeune investigateur, sa recherche de la vérité, quelque tenace qu'elle soit, se perdra dans le sable.

Or, cet échec de l'investigation sexuelle ne va pas toujours sans de graves inconvénients. Pour son voyage de recherches, l'enfant était parti seul, sans secours ; premier acte d'indépendance intellectuelle. En revenant vaincu, il peut en acquérir un sentiment de doute de son intelligence qui frappera l'exercice de celle-ci pour toute la vie, endommageant gravement la curiosité intellectuelle. En tous cas, l'attitude des grandes personnes, quand elles repoussent l'investigation sexuelle de l'enfant, et persistent à vouloir lui imposer la fable de la cigogne, du chou ou du marché aux enfants, creusera entre elles et lui un abîme de méfiance, de rancune, et troublera souvent durablement les rapports entre lui et ses éducateurs.

VI

Le choix objectal chez l'enfant

Il nous reste à traiter une question des plus importantes : du choix des objets d'amour dans l'enfance. Si les premières manifestations de la sexualité infantile apparurent d'abord à Freud sous le jour de l'autoérotisme, ainsi que les considérations emplissant son deuxième essai sur la théorie de la sexualité en font foi, à mesure de ses recherches ultérieures, il put voir remonter, de plus en plus haut dans les premières années de la vie, la possibilité d'un choix objectal infantile.

Certes, les *manifestations sexuelles* de l'enfant restent, tout au

long de l'enfance, principalement autoérotiques, mais l'autoérotisme de l'enfant est un pis aller. Le suçottement lui-même, cette première des activités autoérotiques, n'est-il pas dérivé d'abord d'une relation à un objet, le sein de la nourrice ? De même ses divers autoérotismes, l'enfant ne s'y complaît tellement qu'en vertu du caractère inaccessible des objets dont sa fantaisie plus ou moins inconsciente rêve, et en raison surtout des inachèvements de son propre organisme qui lui rendent impossible d'atteindre, auprès d'eux, à des objectifs sexuels précis.

Pour commencer, rappelons-le, certaines pulsions partielles très précocement manifestes de la libido elle-même comportent par essence un objet : le voyeurisme-exhibitionnisme implique une personne à voir ou devant laquelle s'exhiber ; le sado-masochisme, une personne à faire souffrir ou par laquelle éprouver de la douleur.

Mais il y a davantage : si nous embrassons à présent d'un coup d'œil d'ensemble les divers stades de l'évolution de la libido, nous verrons combien tôt les relations biopsychiques objectales de l'enfant peuvent apparaître, sans que pour cela soit le moins du monde d'ailleurs dévalorisé l'autoérotisme masturbatoire infantile par lequel elles sont, pour la plus grande part, réduites à s'exprimer.

Nous avons vu que les pulsions sexuelles partielles, dès la première enfance, sont encore souvent incoordonnées, cherchant chacune sa satisfaction indépendante. Ce n'est qu'après la puberté, comme nous le ferons voir nettement dans notre prochaine leçon, qu'elles viennent se ranger, définitivement subordonnées, sous la primauté proprement dite de la zone génitale, au service de la fonction adulte de reproduction.

Cependant, dans l'enfance déjà, les pulsions éparses connaissent certaines « organisations ». La première de toutes est l'organisation prégénitale orale, au temps où l'enfant est encore nourrisson. Ce premier stade peut lui-même se diviser en deux phases : la primitive, proprement suceuse, puis la seconde, ou « cannibale », séparées par l'apparition des dents (Abraham). De ce stade, pour les deux sexes, la mère est l'objet. Certes, à la phase suceuse, très vaguement perçu son sein est assimilé sans doute à une annexe du corps du nourrisson, mais, dès la phase cannibale, l'objet se différencie déjà du sujet, avec la pulsion à le mordre, dévorer, incorporer.

Le second stade d'organisation de la libido est le sadique-anal. Ici, l'opposition qui gouvernera la vie sexuelle se marque déjà : l'activité envers un objet est le fait surtout de la musculature agressive, sadique ; la passivité par rapport à un objet, celui surtout de la zone anale réceptive. Or, au psychologique, l'actif coïncide le plus souvent avec le mâle, comme le passif avec la femelle. Cependant, tout au long de ces mêmes phases, tout au cours des activités prégénitales, la zone phallique a commencé de s'éveiller. Nous avons parlé plus haut des trois phases de la masturbation phallique. Dès la seconde, celle qui s'affirme entre huit et neuf ans environ, une nouvelle organisation de la libido s'est établie, à laquelle le terme de phallique convient. Les composantes de la libido, ses pulsions partielles, se groupent alors déjà sous la primauté du phallus, et ce qui distingue ce stade de celui de l'organisation génitale pubère, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, c'est outre ce fait que la masturbation ne livre d'ordinaire que le *plaisir préliminaire,* celui que les deux sexes ne connaissent en général qu'une seule zone dominante, le phallus, pénis ou clitoris. Tous deux sont exécuteurs, par la masturbation, de la sexualité, et permettant ainsi la décharge des émois affectifs objectaux de cet âge, qui sont très forts, puisque ce sont ceux inhérents au complexe d'Œdipe.

Le complexe d'Œdipe, dont nous ne ferons ici qu'effleurer l'importance, évolue plus simplement et plus nettement chez le garçon que chez la fille. Le garçon, dès sa naissance, a pour premier objet d'amour sa mère ou sa nourrice, et ses premiers émois libidinaux, oraux, anaux et phalliques, en s'étayant sur ses premiers besoins vitaux organiques, ont la mère pour objet. A mesure que le garçon grandit, il regarde le même objet d'amour, qui est la mère, la femme, et c'est le père que, dans son complexe d'Œdipe normal, il ressentira en rival, vers sa quatrième ou cinquième année, au moment de la pleine floraison de sa sexualité infantile, au stade proprement phallique. Le complexe d'Œdipe du garçon ensuite décline, sous des influences diverses biologiques et culturelles à la fois. C'est-à-dire, d'une part, sous l'effet de l'inachèvement de l'organisme infantile qui ne permet pas au garçon la possession de sa mère ; d'autre part, sous l'effet de l'interdiction de l'inceste qui régit toutes les sociétés humaines. Cependant, lorsqu'à la puberté la sexualité virile se ranimera, le jeune homme la vivra avec la même zone phallique qu'autrefois, bien que parvenue à la possibilité du

plaisir terminal. Et les objets d'amour qu'il recherchera, bien que n'étant plus la mère de son enfance, seront cependant à elle analogues, puisque ce seront les autres femmes qui peuplent le monde. Le destin de la libido féminine est plus complexe et enchevêtré. La libido de la fille a commencé, elle aussi, son évolution en s'étayant d'abord à la mère, les émois oral, sadique-anal, même phalliques clitoridiens, sont d'abord vécus sous le signe de celle-ci. Mais la fille doit changer bientôt et d'objet d'amour et de zone érogène dominante. Elle doit, d'une part, désertant l'amour pour la mère, passer à l'amour pour le père, précurseur de celui pour l'homme, ce qui établit le complexe d'Œdipe féminin, où le père est désiré comme objet d'amour et la mère haïe comme rivale. Elle doit, d'autre part, à un moment précoce de son évolution, renoncer à la masturbation clitoridienne phallique, ce qui préparera la réceptivité érogène pubère du vagin. Ce renoncement et le passage au père doivent s'accomplir et sous l'influence de la déception d'avoir un trop petit phallus et sous celle de facteurs d'ordre biologique. Plus tard seulement, l'amour pour le père devra être remplacé par celui d'un autre homme.

Ainsi, non seulement deux sortes d'organisations génitales (la phallique infantile et la pubère proprement génitale) sont imposées aux enfants des humains, mais encore deux grands choix successifs de l'objet. Le premier, celui de l'enfance, est le choix œdipien, celui qui se porte sur les personnes entourant et soignant l'enfant, sur les parents en première ligne. Mais, avec le déclin de la sexualité infantile, les attachements œdipiens déclinent, et la période de latence s'établit. Alors, les amours incestueuses de l'enfance se subliment en tendresse, affection purifiée. A la puberté, avec le réveil puissant du désir sexuel dû à la maturation des glandes génitales, un nouveau choix sexuel de l'objet est à faire, et si le jeune homme et la jeune fille ont évolué normalement, ils porteront et sexualité et tendresse vers un nouvel objet d'amour exogame, c'est-à-dire hors la famille cette fois.

*
* *

Des choix œdipiens infantiles typiques de l'objet il reste à souligner qu'ils sont déjà *hétérosexuels,* commandés par la nature du sexe du sujet. Mais, vu la bisexualité humaine, tout enfant fait plus ou moins successivement deux choix infantiles de l'objet : un hété-

rosexuel, mais aussi un homosexuel. De la fille nous avons déjà exposé son premier attachement régulier à la mère. Mais le garçon passe, lui aussi, par une phase plus ou moins accentuée de passivité libidinale envers le père, d'ordinaire au moment où, sous l'influence des interdictions de l'inceste maternel, son complexe d'Œdipe positif commence à décliner.

Ainsi, nous avons tous été, même les hétérosexuels, en notre temps, homosexuels, et à cette homosexualité originaire, ensuite inhibée quant au but et sublimée en rapports tendres ou sociaux, un grand rôle reste dévolu dans l'édification de la communauté humaine. Mais ce fait de l'homosexualité primitive en tout être humain porte une fois de plus témoignage de la bisexualité fondamentale de l'homme, notion sans laquelle tout son biopsychisme reste incompris.

VII

Conclusion synthétique

Pour terminer, si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution psychosexuelle de l'enfant, elle nous apparaîtra comme commençant, dès la naissance, avec l'érotisme oral. Puis, du stade d'organisation orale, la libido passe à l'organisation sadique-anale, toutes deux prégénitales, cependant que les diverses sources de l'émoi sexuel, cutanées, musculaires, organiques profondes, nerveuses centrales et périphétiques, reliées aux zones érogènes, alimentent toutes ensemble les émois sexuels infantiles.

Cependant le phallus, dérivé du tubercule génital propre aux deux sexes, s'éveille électivement de bonne heure aussi, dès la période nourrissonne, et, après un arrêt évolutif, vient assumer la primauté lors de la floraison infantile de la sexualité au stade phallique, vers la quatrième ou cinquième année. C'est alors la floraison également de la sexualité psychique, passionnelle, puisque c'est à ce moment qu'atteint à son summum le complexe d'Œdipe de l'enfant .

Mais cette ample floraison de la sexualité de nos enfants est condamnée à se faner. Elle se trouve, en effet, de toutes parts, entravée. Inaccessibles lui demeurent ses objets, en vertu de l'interdiction de l'inceste et de son insuffisance organique ; inaccessible

lui est jusqu'à la simple détente du plaisir terminal, de l'orgasme vénérien, par la masturbation autoérotique à laquelle l'enfant en est réduit. Inaccessible lui reste jusqu'à la connaissance réelle, à moins que les adultes ne viennent l'éclairer, des processus de la sexualité adulte, objet cependant d'une si ardente curiosité. Aussi la période de l'enfance n'est-elle un paradis que dans le souvenir idéalisateur du passé, et la légende ne peut-elle s'en maintenir que grâce à l'amnésie infantile des adultes.

Ainsi, de toutes parts, la sexualité infantile bientôt décline, et la période de latence s'établit. Cependant la sexualité infantile n'aura pas fleuri en vain ; telle le jeu, préparateur aux activités sociales de l'homme, elle aura préparé, par la façon dont elle aura évolué, la façon dont évoluera la sexualité adulte, après que la puberté sera venue la réanimer.

Ce sont les phénomènes biopsychiques de la puberté que, dans notre prochaine leçon, nous étudierons.

3me LEÇON. — Des Transformations de la Puberté.

I. — LA PRIMAUTÉ DE LA ZONE GÉNITALE, LE PLAISIR PRÉLIMINAIRE ET LE PLAISIR TERMINAL.
II. — LE PROBLÈME DE L'EXCITATION SEXUELLE.
III. — LA THÉORIE DE LA LIBIDO.
IV. — DIFFÉRENCIATION DES SEXES.
V. — LA RECHERCHE DE L'OBJET D'AMOUR A LA PUBERTÉ.
VI. — ABOUTISSEMENTS DIVERS DE L'ÉVOLUTION LIBIDINALE.

Nous avons laissé, à la fin de notre précédente leçon, l'enfant au sortir de la période de latence qui avait mis fin à la première floraison de sa sexualité, l'infantile, et au seuil de la puberté. A ce moment, de puissantes transformations s'inaugurent dans son organisme, et tout son psychisme en reçoit les reflets.

Sous l'influence de la maturation de ses glandes sexuelles, de tout son organisme, vaudrait-il sans doute mieux dire plus largement, l'adolescent, l'adolescente acquièrent un psychisme différent. De nouveaux objets d'amour s'imposent à leur choix. Les objets œdipiens infantiles, comme objets d'amour sensuel, doivent être aban-

donnés, la tendresse seule leur demeure. Un attrait sensuel et tendre à la fois doit se porter sur de nouveaux objets. Des objectifs sexuels précis s'imposent à présent à l'adolescent, à l'adolescente : toutes les composantes éparses de la sexualité infantile doivent en effet être venues solidement se grouper sous la primauté de la zone génitale, pénis chez le jeune homme, entrée du vagin chez la jeune fille, avec, pour objectif biologique final, l'union des sexes, avec un objet aimé. D'autoérotique en grande partie dans l'enfance, l'instinct sexuel, à la puberté est ainsi devenu d'orientation « altruiste ».

Sur le long chemin menant de la première enfance à ce terme idéal, bien des accidents peuvent survenir : on peut tous les ramener à des troubles de l'évolution, préparés d'une part par les constitutions, amenés d'autre part par certaines circonstances externes.

Nous nous occuperons d'abord de l'évolution normale idéale, ensuite de ses aboutissements divers possibles.

I

La primauté de la zone génitale, le plaisir préliminaire et le plaisir terminal

Nous avons ainsi comme deux grandes stations : dans l'enfance, les organisations sexuelles prégénitales et phalliques ; à la puberté, l'organisation génitale adulte qui s'instaure.

Comment doit-on se représenter le passage d'une station à l'autre?

Les causes, évidemment, en doivent être d'abord organiques : l'organisme tout entier a grandi, et les gonades dont il est porteur atteignent alors leur plein développement, avec la possibilité de livrer des produits sexuels mûrs susceptibles, après s'être rencontrés, de donner lieu à la division cellulaire qui créera un individu nouveau. De façon concomittante, les organes génitaux externes se sont modifiés, transformés, ont crû : l'appareil entier constitué par les parties génitales externes et internes n'attend plus que sa mise en action.

De trois côtés il peut être incité à entrer en action : par une excitation organique interne chargeant, sur un mode encore inconnu, les zones érogènes de tension libidinale ; par une excitation externe provenant d'un objet agissant sur les zones érogènes périphériques ; enfin par une excitation psychogène provenant du

système nerveux central, dans lequel s'emmagasinent, tel en un accumulateur, excitations externes et excitations internes, pour de là rayonner.

De quelque source qu'elle provienne, l'excitation sexuelle se manifeste sur deux modes : le psychique, lequel consiste en un sentiment de tension particulier ; le physique, en une modification prémonitoire, préparatoire, des organes servant à l'accouplement, telles l'érection du pénis mâle ou l'humidification du vagin femelle.

Un problème très important s'offrira à ce point à nous. La tension libidinale, la tension du désir, dès qu'elle s'est produite à un certain degré, appelle sa décharge, réclame un changement. Or, tout ce qui aspire à un changement dans l'organisme ne le peut qu'en vertu de quelque *déplaisir*. La tension libidinale a donc un caractère de déplaisir, ce que nul ne contestera, dans les cas où trop elle se prolonge. Mais, par ailleurs, il est non moins incontestable que toute tension libidinale est ressentie en même temps comme un plaisir, par exemple celle qui émane de l'aspect, de la voix, du toucher de l'objet aimé. On souffre, on voudrait davantage, mais on est en même temps heureux. Il y a là deux contraires réunis, et c'est là que gît le problème.

Or, la solution du problème nous apparaîtra, si nous nous souvenons de ce que nous avons dit plus haut relativement au plaisir préliminaire propre à la sexualité infantile. Tous les actes d'approche à l'acte sexuel final sont d'ordre préliminaire ; on croirait presque entendre, lorsque je parle ainsi, M. de la Palisse. Quand, par exemple, les lèvres de deux amants sont excitées par des baisers, ces amants en éprouvent un plaisir en soi, un plaisir intense, mais en même temps ce plaisir appelle autre chose, le contact des organes génitaux, ce qu'on appelle la suprême caresse. Or, les deux phénomènes, unis dans la réalité, doivent être, pour l'investigation scientifique, dissociés. Le *plaisir* du baiser est le plaisir infantile attardé, celui qui, depuis l'enfance, s'est fixé et demeure ; dans l'enfance ce plaisir était l'objectif voluptueux en soi, auquel s'arrêtait la tension de la zone érogène orale ; pour l'adulte, il n'est plus qu'un objectif voluptueux provisoire, simple station sur le chemin tracé qui mène, la primauté des organes génitaux une fois établie, à l'union des sexes. Alors, tandis que l'appoint du plaisir infantile préliminaire n'est cependant pas perdu, la nouvelle organisation génitale impose ses lois en ne se satisfaisant pas, par exemple, d'un

baiser, en appelant autre chose, et cet appel, tant qu'il n'est pas satisfait, engendre du déplaisir.

Quelque chose de ce déplaisir, d'ailleurs, doit déjà se faire jour dans les plaisirs à objectif diffus de l'enfance, comme si l'enfant, au sein des voluptés vagues qui sont sa seule part, aspirait déjà à l'orgasme non encore connu mais obscurément pressenti.

Quoi qu'il en soit, l'âge pubère atteint, les plaisirs livrés par les satisfactions partielles, préliminaires, des diverses composantes de la libido, des diverses zones érogènes, ne suffisent plus, et chaque plaisir en appelle — et cela y mêle déplaisir — un autre, plus grand. L'avant dernier est l'excitation du gland pénien par la muqueuse vaginale. Alors, par ce dernier acte, encore préliminaire, le mâle qui, d'excitation en excitation, d'étage en étage, avait acquis l'énergie motrice nécessaire à mener à ses fins l'acte sexuel complet, voit mobiliser en lui l'énergie motrice suprême nécessaire à l'expulsion reflexe des produits génitaux, acte qui s'accompagne du plaisir maximum.

Ce plaisir est, de plus, d'une autre qualité, d'une autre nature que tous les précédents : il est tout entier plaisir de satisfaction ; lui passé, l'appétit sexuel s'éteint temporairement.

C'est pourquoi Freud, réservant le terme de *plaisir préliminaire* à tous les plaisirs qui l'ont précédé, et qui sont le prolongement, l'attardement de ceux de l'enfance, a donné au plaisir de satisfaction, à l'orgasme adulte qui met fin à la tension libidinale, le nom de *plaisir terminal.*

La parenté intime du plaisir préliminaire adulte avec le plaisir sexuel infantile se confirme quand on observe les pervers, pour en revenir à ces personnages si instructifs. Les pervers, au lieu que les divers plaisirs préliminaires leur semblent à eux seuls insatisfaisants, ce qui pousse les normaux jusqu'à l'acte sexuel génital final, sont des gens qui se sont attardés à l'un ou à l'autre de ces plaisirs et l'ont élu comme objectif principal. La primauté de la zone génitale, peut-être en vertu d'une faiblesse constitutionnelle de cette zone, s'est chez eux mal établie : l'orgasme, auquel, pour le normal idéal, l'union sexuelle devrait être nécessaire, survient alors, l'âge adulte atteint, par l'un ou l'autre acte préliminaire, trop tôt, bien que le plus souvent, vu la physiologie, avec participation pour ainsi dire collatérale du phallus. Or, de tels cas laissent d'ordinaire découvrir, par la psychanalyse, une accentuation infantile de

la composante partielle devenue plus tard indûment dominante, un trop de plaisir préliminaire ressenti en un certain point de l'évolution libidinale, fixant, arrêtant l'évolution de tout le courant vers son but normal terminal.

La primauté de la zone génitale propre à chaque sexe semble d'ailleurs, de même que la primauté du pervers, se tracer dès l'enfance des normaux. L'analyse de ceux-ci permet en effet, de constater que, lorsque l'enfant entre dans la période de latence, la primauté future de ces zones génitales est déjà préparée. Le phallus du garçon ne se doit pas laisser détrôner, il lui faut garder sa primauté en puissance, n'avoir pas succombé aux menaces du complexe de castration. La zone érogène principale de la petite fille doit avoir cessé d'être le phallus, l'érogénéité femelle doit être restée ou redevenue principalement cloacale, quelque latente qu'à travers toute la seconde enfance cette érogénéité puisse demeurer.

C'est dire que non seulement la perversion ou la névrose, mais la normalité encore s'ébauchent, voire s'établissent, dans l'enfance déjà.

II

Le problème de l'excitation sexuelle

Demandons-nous-le à présent : d'où provient la tension sexuelle qui, mêlée au plaisir que livre l'excitation des zones érogènes, pousse l'être d'acte préliminaire en acte préliminaire, jusqu'à l'accomplissement total de l'acte sexuel ? Elle ne saurait être considérée comme engendrée par le plaisir lui-même, puisque la plus haute expression du plaisir, l'orgasme vénérien, amène la chute complète de la tension. Ainsi, tension et plaisir ne peuvent que de façon indirecte être en rapport.

Quels processus engendrent donc dans l'être vivant l'excitation sexuelle ? Une première observation s'impose ici à nous : quand un homme, parvenu à maturité, mène une vie de chasteté, de temps en temps, la nuit, son appareil sexuel se décharge plus ou moins régulièrement des sécrétions qui s'y accumulent : c'est le phénomène de la pollution nocturne accompagnée de rêves voluptueux. Par contre, quand les réserves de sperme chez un mâle sont épuisées par suite d'actes sexuels répétés, l'excitation des zones érogènes ne produit plus de réponse voluptueuse. Il y a donc une certaine rela-

tion, dans ces cas, entre replétion de l'appareil génital par les sécrétions génitales et tension sexuelle.

Ainsi est née la conception assez simpliste d'après laquelle c'est l'accumulation des sécrétions sexuelles dans l'appareil génital qui commanderait l'excitation sexuelle. D'après cette conception, ces sécrétions exerceraient une sorte de pression sur les surfaces internes des réservoirs séminaux : l'excitation des zones érogènes, en liaison anatomique préexistante avec ceux-ci, en amènerait la décharge. Telle était par exemple la théorie à laquelle se ralliait Krafft-Ebing.

Elle semble aujourd'hui bien démodée, détrônée par les conceptions hormonales partout à ce jour en honneur et en évolution. Sa faibleses essentielle est de se borner à rendre compte de l'activité sexuelle de l'homme mûr, sans se préoccuper de l'excitation sexuelle chez l'enfant, la femme ou le castrat mâle. Dans ces trois cas, il ne saurait être question de rétention des produits sexuels au même sens précis que chez l'homme complet. Quelque chose chez ceux-ci peut bien s'accumuler, mais qui n'est pas équivalent au sperme. Or, sans parler de la femme qui n'est donc pas dépourvue d'excitation sexuelle, ni de l'enfant sur les manifestations sexuelles duquel la psychanalyse ne saurait laisser planer aucun doute, on connaît des cas de castration tardive chez l'homme ayant laissé intact l'appétit génital. La castration n'atténue, à coup sûr, celui-ci que si elle est prépubère, précoce, et dans ce cas d'autres facteurs d'inhibition peuvent indirectement entrer en jeu.

*
* *

Venons-en enfin à la théorie chimique hormonale. On connaît les expériences, par exemple, de Steinach : la féminisation d'animaux mâles châtrés par implantation des ovaires, et inversement, amenant jusqu'à l'inversion du comportement sexuel psychique de ces animaux. On connaît aussi celles bien plus solidement établies de Pézard, la transformation d'une poule en coq, physiquement et psychiquement, par élimination de l'ovaire unilatéral inhibiteur de la glande embryonnaire mâle restée jusque-là atrophique de l'autre côté. Ici, la chimie sexuelle de l'organisme apparaît au premier plan. Sans entrer dans des discussions relatives au rôle primordial, secondaire ou nul du tissu interstitiel, en son temps aussi à la mode, aujourd'hui déjà démodé, on peut dire, envisageant plus largement

et sans doute plus justement la question que les glandes génitales ne sont pas à elles seules les porteuses du sexe, mais que de plusieurs sources en nous émane notre sexualité. Il suffira à cet égard de rappeler le rôle, mis en valeur au cours de ces dernières années, de l'hypophyse et les impuissances viriles en rapport avec une tumeur de cette région.

Quoi qu'il en soit de la multiplicité et de la spécificité encore inexplorée des hormones, on peut se représenter ainsi, hypothétiquement, la genèse de l'excitation sexuelle. Certains produits seraient engendrés quelque part dans le corps, certaines substances neurotropes, qui viendraient électivement charger certaines parties du système nerveux central, lesquelles aspireraient ensuite à se décharger, par l'intermédiaire et l'excitation des zones érogènes. De semblables charges du système nerveux central par certaines substances chimiques, certains alcaloïdes, générateurs de plaisir nerveux, sont par ailleurs connus (par exemple : intoxications par l'alcool, la morphine ou la cocaïne). Freud en appelle ici à la ressemblance clinique entre certains phénomènes de la névrose — laquelle est toujours dépendante d'un trouble sexuel — et les phénomènes d'intoxication ou d'abstinence chez les toxicomanes, pour étayer sa thèse du chimisme biologique commandant l'excitation sexuelle et tous les processus de la sexualité.

III

La théorie de la libido

Ces conceptions relatives au fondement biochimique de l'excitation sexuelle s'harmonisent bien avec la théorie de la libido de Freud. Nous l'avons posé dès le début de ces leçons : la libido est une force hypothétiquement postulée (la force d'attraction universelle ne l'est-elle pas de même ?), laquelle, quantitativement, déterminerait les processus sexuels. Cette libido serait aussi d'une qualité déterminée, en ce qu'elle serait seule l'énergie sexuelle, d'autres énergies coexistant avec elle au sein de l'organisme et constituant *les instincts du moi* (instinct de nutrition, de conservation). Telle était du moins la première conception de Freud, qu'il a modifiée depuis. Mais commençons par l'exposer et la développer, telle que Freud la conçut d'abord.

La *libido* serait ainsi une force sexuelle au sens le plus large, émanée originairement de tous les organes, de tous les points de l'organisme, et pas seulement des glandes sexuelles et endocrines. Elle investirait tout le corps et sa représentante dans le psychisme serait alors la *libido du moi* ou *libido narcissique*.

Mais les objets du monde extérieur l'attireraient bientôt à eux, — en premier lieu la mère, la nourrice, puis, dans l'enfance, les parents œdipiens ; plus tard, les objets d'amour de la puberté, enfin de l'âge adulte. La libido du moi, ainsi drainée vers le dehors (en partie, car il en reste toujours au dedans), deviendrait la *libido objectale*. Sous cette forme, elle se prêterait le mieux à l'investigation psychanalytique, la libido narcissique s'enveloppant de plus d'obscurité.

Cependant la libido objectale ne reste pas indéfiniment fixée aux mêmes objets, souvent elle les quitte, au moins en partie, pour se porter vers d'autres, après ou même avant toute satisfaction érotique par eux. La libido peut aussi, rechangeant de direction, refluer cette fois de l'extérieur vers l'intérieur, et revenir réinvestir sa première demeure, le moi. Ainsi se réalise le narcissisme secondaire par retour au moi des investissements objectaux de la libido.

On peut comparer ces fluctuations de la libido aux phénomènes observables dans une amibe : de même que celle-ci émet des pseudopodes qui, du monde extérieur, peuvent être rétractés dans la masse protoplasmique primitive, de même la libido envoie, pseudopodes objectaux, des investissements extérieurs qui peuvent toujours être rétractés à l'intérieur du moi, son réservoir initial et essentiel.

La difficulté est de discerner ainsi les forces libidinales fixées sur le moi des autres forces instinctuelles constituant les instincts du moi proprement dit. Aussi Freud a-t-il, ces dernières années, fini par y renoncer et par attribuer le sens de libidinal à toutes les forces psychiques de vie, qu'elles soient fixées sur le moi ou sur les objets. Le dualisme s'est rétabli avec l'admission d'un autre groupe d'instincts, ceux de mort ou d'agression, dont les composés avec les instincts libidinaux ou de vie engendreraient tous les phénomènes biologiques. Mais n'anticipons pas sur les leçons qui suivront et revenons-en à l'évolution de la sexualité humaine, à la puberté.

IV

Différenciation des sexes

C'est à la puberté que la différenciation des sexes s'affirme : alors le garçon devient homme, comme la petite fille femme, avec toutes les différences en comportement biologique, psychique et social que ces termes comportent. Certes, dans l'enfance, les prédispositions à la virilité comme à la féminité se marquaient déjà, avec les goûts, les jeux prévirils, plus ou moins brutaux, du petit garçon, ou préféminins, plus doux, de la petite fille. Mais le mâle et le femelle ne s'étaient pas encore vraiment proclamés.

Mâle, femelle, quel sens au juste ont ces mots ? A première vue, leur sens semble clair, sans équivoque. Mais, à y regarder de plus près, il semble moins net. Mâle et femelle, en effet, voilà des termes qui peuvent, d'après Freud dans ce troisième essai, offrir trois sens : mâle = actif et femelle = passif ; mâle ou femelle au sens biologique : mâle et femelle au sens sociologique. De ces trois sens, le premier, ou psychologique, est le plus important ; le psychisme en effet ne connaît pas les gonades, mais leurs seules psychiques émanations chargées principalement d'activité chez le mâle, de passivité chez la femelle. Au biologique, le sens de mâle ou de femelle chez les humains semble au premier abord de tous le plus net : mâle est le porteur de testicules, de spermatozoïdes ; femelle la porteuse d'ovaires, d'ovules. Cependant, au sens sociologique, c'est-à-dire de fait dans la société humaine, on ne trouve pas d'homme ou de femmes exclusifs : de même que biologiquement des caractères sexuels secondaires, tertiaires, mâles et femelles entremêlés, se rencontrent chez tout individu, homme ou femme ; de même,chez chacune ou chacun, des doses variables mais concomittantes d'activité et de passivité marquent de traits psychologiques mâles et femelles entremêlés la personnalité.

Aussi, sans tenir compte de la bisexualité biologique, psychologique et sociologique, ne peut-on pas comprendre les phénomènes si complexes de la sexualité ; en particulier, comment comprendre la sexualité de la petite fille, qui, régulièrement, en un temps au stade phallique, a été plus ou moins un petit mâle en miniature, avec son petit clitoris et la masturbation de cette période exécutée

surtout par ce dernier ? Comme les analyses en font foi, à cet âge, à ce stade, filles et garçons, quelque différents qu'ils puissent être par ailleurs, se ressemblent, en effet, par le mode d'activité masturbatoire. Les sensations vaginales semblent à cet âge l'exception, fût-ce par la séduction. La sexualité de la petite fille culmine ainsi, au temps du stade phallique, sur le mode mâle. C'est ce qui a induit, en particulier, Freud, en s'appuyant par ailleurs sur l'activité essentielle de l'instinct, à dire que la libido était d'essence mâle (1), même quand elle a échangé, comme plus tard chez la femme, ses objectifs phalliques actifs pour des objectifs passifs.

Mais suivons schématiquement, à partir du stade phallique indifférencié, l'évolution idéale du garçon et de la fille.

Du garçon nous ne reparlerons pas longuement ici : il n'aura qu'à poursuivre, tout le long de la vie, avec la femme, substitut de la mère, son premier objet d'amour, les mêmes objectifs, avec la même zone phallique que dans son enfance.

La fille, par contre, est moins favorisée : comme nous l'avons déjà indiqué, non seulement elle a dû passer de la mère au père, mais il lui faut encore, pour être adaptée à la fonction érotique adulte, changer, d'après Freud, de zone érogène dominante.

Comment s'effectue ce changement chez la fille ? Je crois, pour ma part, que, constitutionnellement, il doit être plus ou moins prescrit, ses voies d'avance plus ou moins tracées dans un érotisme congénital plus ou moins grand de la zone cloacale ano-vaginale. Toujours est-il que, sous l'influence de divers facteurs, la sexualité phallique de la petite fille se fane, le clitoris cesse son activité, et l'enfant entre en période de latence. Mais tandis qu'à la puberté la sexualité phallique du garçon doit se réactiver, chez la petite fille, à la puberté, une nouvelle vague de refoulement doit survenir, éliminant définitivement la primauté phallique et réactivant par régression l'érogénéité réceptive cloaco-vaginale. Le sang des menstrues, alors apparues, trace sa nouvelle voie à Eros.

Une sorte de latence poursuivie, à la Belle au Bois dormant, s'instaure alors ; les inhibitions à l'activité sexuelle propres à la femelle, créent cette fuite devant le mâle, amenant la surestimation sexuelle

(1) Comparer les vues biologiques de Maranon dans *L'évolution de la sexualité et les états intersexuels*, traduit de l'espagnol par le Dr Sanjurjo d'Arellano. Paris, Gallimard, 1931.

de la femme qui se refuse à l'homme qui la poursuit ; quand la femme se donne enfin, son érogénéité aura dû se fixer électivement sur l'entrée du vagin, sans doute sur les bulbes qui l'enserrent, et le clitoris, quand il aura gardé quelque érogénéité, ne plus servir qu'à titre, suivant l'expression de Freud, de « bois d'allumage ». Ce transfert de l'érogénéité du clitoris sur les zones avoisinantes ne s'accomplit le plus souvent pas d'un seul coup ; les jeunes mariées ne sont d'ordinaire pas adaptées en une nuit à leur nouvelle fonction érotique.

Chez certaines femmes, ce transfert ne s'accomplit d'ailleurs pas, le clitoris reste durablement la zone dominante et le tableau clinique est celui d'une frigidité dans le coït par anesthésie vaginale, malgré parfois une grande érogénéité clitoridienne. Chez d'autres femmes et le vagin et le clitoris sont frappés par le refoulement. La femme est en somme plus prédisposée que l'homme au refoulement de sa sexualité moins forte et moins nettement orientée, d'où sa plus grande prédisposition aux névroses, en particulier à l'hystérie.

V

La recherche de l'objet d'amour a la puberté

Il nous faut à présent parler de la recherche de l'objet d'amour, telle qu'elle s'instaure à la puberté. La sexualité de l'enfant, fille ou garçon, a plus ou moins dormi pendant la période de latence : à la puberté elle se réveille, chez le garçon, avec plus de manifestations érotiques franches que chez la fille, vu la vague de passivité femelle pubère, mais chez tous deux la puberté comporte un réveil psychique, une floraison nouvelle de sentiments amoureux, une recherche ardente d'un objet d'amour. Cependant la découverte de l'objet d'amour est toujours plus ou moins une redécouverte, ainsi que la psychanalyse nous a permis de le voir. Les personnes aimées dans notre enfance ne sont jamais, dans l'inconscient, tout à fait abandonnées, et c'est elles que nous recherchons plus ou moins à travers toutes nos ultérieures amours.

La mère avait été pour chacun le premier objet d'amour. C'est elle qui nous avait d'abord appris à aimer, en nous allaitant, nous berçant, nous soignant, nous caressant. Or, cet amour de la mère pour son enfant n'était pas exempt lui-même de composantes

sexuelles personnelles ; le fils d'une femme, en particulier, lui est un substitut régulier d'un objet d'amour au sens complet. Mainte mère crierait au blasphème en nous lisant, mais si elle comprenait mieux la dignité de son rôle prescrit de première éducatrice à l'amour, et combien un instinct sexuel fort et introublé est nécessaire à l'édification de la personnalité virile totale, avec ses appétits, mais aussi ses sublimations, elle n'aurait pas honte de savoir et d'admettre le rôle que la nature lui a dévolu.

Le père, pour sa fille surtout, vient à son tour relever la mère dans cette fonction d'apprendre l'amour : et les deux complexes d'Œdipe des hommes, à des degrés divers, se mêlent dans les jeunes âmes, leur apprenant de bonne heure à aimer, mais aussi à haïr. Et les autres éducateurs ou éducatrices par la main desquels passera l'enfant continueront plus ou moins, selon les cas, cette double mission des parents.

Mais c'est d'amour seulement qu'il est question aujourd'hui. Suivons à présent les destins de l'amour chez le jeune homme ou la jeune fille parvenus au seuil de la puberté. A ce moment, les investissements œdipiens autrefois abandonnés se raniment, et l'adolescente ou l'adolescent entrent d'ordinaire pour un temps dans ce royaume des fantasmes, des rêveries, dont il ne sortira qu'un peu plus tard pour aller vers le réel. Ces fantasmes, ces rêveries sont alimentés par les souvenirs inconscients, œdipiens, par tous les vestiges restés, dans l'inconscient, de l'enfance ; ils sont primordialement « incestueux ».

Cependant, au cours justement de la période de latence, des barrières à la sexualité avaient été élevées, sous l'influence des formations réactionnelles du dégoût, de la pudeur, de l'esthétique, de la morale. Parmi celles-ci une importance spéciale revient aux barrières s'opposant à l'accomplissement, séculairement entravé, des désirs incestueux. Alors, le jeune homme renonce, sous leur influence, à ses fantasmes œdipiens, et du même coup se détache d'ailleurs plus ou moins de sa famille. A ce moment, l'opposition entre deux générations qui se succèdent éclate et se manifeste ce sentiment d'hostilité plus ou moins précis ou vague qui les sépare.

La jeune fille, par contre, réalise d'ordinaire moins franchement le détachement œdipien, sans doute en vertu de la passivité femelle biologique et de ce fait aussi, que nous étudierons plus tard, de

l'instauration plus tardive de son complexe d'Œdipe paternel succédant à son attachement préalable à la mère. Aussi voit-on nombre de femmes à qui le mariage a été impossible, en vertu de cette fixation trop intense de la libido à leur famille. Viennent-elles à se marier quand même, alors souvent elles sont frigides, témoignant par là de l'identité de la source d'où émanent et les attachements familiaux tendrement dévoués et la sexualité en général.

Cependant, même dans une évolution normale, les traces jamais effacées des investissements libidinaux infantiles se retrouvent souvent dans les premiers choix pubères de l'objet, — et même bien plus tard, parfois toute la vie. Ce n'est pas par hasard que tant de jeunes gens, au début, recherchent des femmes plus âgées qu'eux-mêmes, ni que tant de femmes, toute la vie, veulent retrouver dans l'homme un paternel protecteur. En dehors même de ces cas de *transfert* caractérisés de nos attachements œdipiens d'enfance, toutes nos amours infantiles conditionneront plus tard nos choix amoureux, et telle qualité physique ou psychique recherchée par un amant dans ses successives maîtresses se révèle le plus souvent à l'analyse comme un reflet conservé de cette même qualité propre a un amour d'enfance.

Ainsi, les choix amoureux des humains apparaissent déterminés, du plus loin qu'il nous est donné de voir, par leur préhistoire ontogénique. Les choix amoureux dont il a été question dans les pages qui précèdent sont tous en fonction du *chercher appui* à un être plus fort que soi, ainsi que faisait l'enfant auprès des adultes qui l'environnaient. Mais il est un autre mode du choix de l'objet dont nous n'avons pas parlé jusqu'à présent, et que nous ne ferons d'ailleurs ici que mentionner, le choix amoureux sur le mode *narcissique*. De ce choix, nous traiterons, dans notre prochaine leçon, en fonction du narcissisme en général.

Par cette sorte de choix, l'individu se recherche au fond lui-même, ainsi que dans une glace. Tel Narcisse énamouré, penché sur le miroir d'eau qui lui renvoyait son image.

Le choix narcissique de l'objet joue d'ailleurs un grand rôle dans la psychogenèse de l'homosexualité, que nous n'avons pas à traiter dans son ensemble ici. Qu'il nous suffise d'indiquer encore à ce sujet l'importance de l'admission ambiante de l'homosexualité pour la favoriser, et l'influence de certaines personnes du même sexe dans l'enfance dont on n'a pu se détacher. En tous cas, à la

puberté, tout adolescent, toute adolescente, semble avoir plus ou moins passé par une crise passagère d'attrait homosexuel, plus ou moins platonique, ainsi qu'en témoignent les amitiés souvent si ardentes de collège ou de pensionnat. L'hétérosexualité ultérieure, dans la majorité des cas, n'en est cependant pas entravée.

Les courants homosexuels inhibés quant au but vont alimenter par la suite les rapports sociaux entre hommes.

VI

Aboutissements divers de l'évolution libidinale

Si nous embrassons à présent d'un vaste coup d'œil les transformations diverses que la libido humaine subit au cours de sa longue évolution, de la naissance à l'âge adulte, nous verrons qu'elles peuvent se grouper sous cinq grandes rubriques qui ne sont certes que théoriquement séparées ; dans la pratique, ces modes de réagir typiques coexistent à des degrés divers chez le même individu, bien que la prédominance de l'un ou de l'autre imprime plus ou moins sa marque à toute personnalité.

Il y a d'abord la conservation et l'*intégration*, dans la vie sexuelle adulte, des éléments infantiles qui peuvent être utilisés, à condition de se subordonner à la primauté génitale une fois celle-ci atteinte : tel l'érotisme oral dans le baiser.

Il y a ensuite la *formation réactionnelle* contre les pulsions inutilisables pour l'adulte : le goût infantile pour le sale se retourne, par exemple, en dégoût, la tendance au sadisme en pitié ; ainsi se constituent les traits de caractère de la personnalité.

Il y a, par contre, ce que l'on pourrait appeler la *persévération* excessive d'une pulsion partielle primitive, lui conférant une primauté indue : des exemples éclatants nous en sont fournis par les perversions de l'âge adulte, pulsions infantiles conservées et ayant traversé, sans se laisser détrôner, les diverses phases de l'évolution libidinale.

Il y a encore le *refoulement* ; ces mêmes pulsions, un temps conservées puis condamnées, sont chassées de la conscience comme trop blâmables, trop pénibles, mais continuent à vivre et à agir du fond de l'inconscient : tel est le cas chez les psychonévrosés.

Enfin il y a l'utilisation des pulsions partielles primitives, détour-

nées de leur but instinctuel précis, à un objectif non sexuel, elles fournissent alors l'énergie motrice aux *sublimations* sociales, professionnelles, intellectuelles : de la sexualité ainsi dérivée sert à irriguer, si l'on peut dire, les vastes champs de la civilisation.

* * *

Comment la libido en vient-elle à subir tantôt l'un tantôt l'autre de ces destins ? C'est ce qui reste encore obscur.

Y a-t-il une tendance constitutionnelle au refoulement, à la sublimation, à la normalité, à la perversion, à la formation réactionnelle ? On ne peut, du point de vue théorique, s'empêcher de penser que oui. Mais les effets thérapeutiques, souvent surprenants pour l'analyste lui-même, d'une psychanalyse, nous enseignent, du point de vue pratique, à ne pas sous-estimer les causes accidentelles qui peuvent faire dévier, tantôt ici et tantôt là, l'évolution sexuelle que l'analyse justement permet de corriger.

Les points de fixation au cours de l'évolution libidinale sont ceux à partir desquels ces déviations se produisent, si l'on peut parler ainsi. Mais pourquoi la libido se fixe-t-elle ainsi tantôt ici tantôt là au cours de cette évolution si compliquée et si longue, qu'est-ce qui la frappe ainsi soudain d'une sorte d'inertie ?

La réponse à cette question est complexe et multiple. Une maturation trop précoce de certaines composantes de la libido peut y contribuer. Aussi un chevauchement, si l'on peut dire, dans certains cas, des phases l'une sur l'autre, par attardement de l'une ou avènement trop précoce de la suivante. Mais, pour que ces anomalies se produisent, une part d'accentuation congénitale de l'une ou de l'autre phase est à postuler, cependant que d'autre part certaines conditions favorisantes de la petite enfance restent toujours à considérer, telle la tendresse excessive, par exemple, ou au contraire la carence en amour de la part d'un des parents.

Toujours est-il que, parvenus à la fin de cette description générale de l'évolution sexuelle, il convient de le rappeler : pour rendre compte de la diversité, de la bigarrure des personnalités humaines, un seul élément n'est jamais à envisager. La constitution, chargée de nos hérédités, donne à l'individu sa substance physique et psychique à la fois ; les conditions où se déroulent son enfance, ceux qui l'entourent, le soignent et l'élèvent marquent ensuite d'une indélébile empreinte cette substance donnée ; enfin, les événements

ultérieurs de sa vie pubère, puis adulte, viennent réactiver ce que sa constitution plus son enfance lui avaient octroyé en normalité sexuelle, perversion, névrose, traits de caractère ou sublimation. De plus, au cours de cette évolution, des régressions peuvent se produire, faisant perdre à l'individu une part de l'acquis de cette évolution.

Ce qui semble certain, c'est que l'homme et la femme de nos civilisations ont dû payer assez cher l'honneur d'être à la tête du progrès humain. Non seulement le civilisé ne peut *vivre* l'agression puissante dont la nature a doué l'homme, ce dont, dans de prochaines leçons, nous verrons qu'il n'est pas sans profondément souffrir, mais il doit payer en inhibition sexuelle plus ou moins accusée sa dignité de civilisé. Sans parler des diverses frigidités de la femme, dont nous nous occuperons pour finir, il est douteux que beaucoup d'hommes, dans nos civilisations, jouissent de la plénitude naturelle de leur puissance virile (1).

Et ce qui est ainsi perdu en force de l'instinct n'est pas tout employé en sublimations : quelque chose dans l'homme le plus doué cérébralement se refuse à la sublimation intégrale, et beaucoup de la libido du civilisé, détournée de ses buts primitifs, se mue en névrose, en ces névroses qui semblent la rançon régulière et fatale de nos conquêtes culturelles sur nos instincts.

(1) *Uber Onanie,* 1912.

Nouvelle contribution psychanalytique à l'étude des Sentiments dits de Dépersonnalisation

Par le Dr A. HESNARD

Nous désirons apporter ici une nouvelle contribution au problème considérable de psychologie clinique que pose la question du sentiment névropathique de *Dépersonnalisation,* à propos d'une nouvelle observation, suivie du double point de vue clinique et psychanalytique.

Nous rappelons qu'on désigne sous ce terme le principal élément d'un syndrome très répandu, décrit pour la première fois, semble-t-il, en 1874, sous le nom de « névropathie cérébro-cardiaque ». En même temps que les malades de *Krishaber,* auteur de cette description, présentaient des symptômes caractérisés, dans la termologie actuelle, par l'angoisse-névrose, ils se plaignaient constamment d'éprouver des impressions d'étrangeté de la réalité extérieure et de leur propre personne, exprimaient le sentiment d'être irréels, lointains, changés, leur personne physique étant étrangère, leur voix les frappant comme celle d'un autre, leurs pensées et sentiments leur apparaissant comme appartenant à autrui. Quoiqu'on observe, en psychologie clinique, toutes les transitions entre la vague impression, purement subjective, de l'anxieux ou du petit psychasthénique, et le fait, plus objectif que subjectif, de la « perte du contact avec la réalité » chez le schizophrène, on peut dire que les névropathes qui accusent de la manière la plus frappante ce sentiment de Dépersonnalisation, ne manifestent aucun trouble vrai de leur personnalité. Il s'agit d'un « sentiment d'incomplétude » de la série des symptômes psychasthéniques de *P. Janet.* Après *Taine* et *Th. Ribot,* le fin psychologue qu'est *M. Dugas* a fait maintes fois remarquer qu'il ne s'agit, chez le névropathe vulgaire, que d'une altération du « sentiment du moi », que d'une impression illusoire ressentie par le malade qui s'analyse de façon plus ou moins obsédante. Impression qui disparaît dès que son attention parvient à se

détourner de lui-même pour se fixer spontanément, et comme malgré elle, sur la réalité ambiante.

Dans la *Revue Française de Psychanalyse* de juillet 1927, nous donnions une interprétation psychanalytique du sentiment de Dépersonnalisation, à la description clinique duquel nous avions consacré jadis notre thèse inaugurale. Nous avons eu le plaisir de retrouver cette conception psychanalytique, précisée à l'aide de nouvelles observations, dans un excellent mémoire de *Mme Morgenstern*, paru il y a deux ans dans *L'Evolution psychiâtrique*. Aux documents et interprétations fournis, ces dernières années, par des psychanalystes tels que *Nunberg, Abraham* et *Federn*, nous ajouterons aujourd'hui un nouveau cas, suivi au cours d'une analyse de près d'une année.

*
* *

Il s'agit d'un obsédé de 26 ans dont les premiers symptômes effacés remontaient à l'âge de 8 ans, et qui, à 19 ans, entra résolument dans un état névropathique foncièrement caractérisé par une rumination mentale forcée avec analyse obsédante, despotique, de toutes ses pensées. Sorte de furie d'introspection qu'il appelait « l'obsession de l'obsession », ou encore « anti-volonté ». Au cours de cette intériorisation purement subjective, mais intense et très anxieuse, dès qu'il sortait de sa rêverie abstraite pour vivre à l'extérieur de lui-même, pour parler, pour agir, sortir dans la rue, soutenir une conversation, etc., il éprouvait régulièrement l'impression de trouver tout étrange, de se sentir parler, penser, agir, comme s'il s'agissait d'un autre. C'est le symptôme particulièrement pénible qui l'amena, après dix ans de lutte, à consulter.

Traité sans succès dans deux maisons de santé, il nous fut envoyé d'Algérie par un confrère et ami, le professeur *Porot*. Après un mois d'analyse, entrevoyant ce que nous attendions de lui, il fut très déprimé par la perspective de renoncer à certaines aspirations sexuelles secrètes (sur laquelle nous reviendrons) et, par là, même à sa vie imaginative exubérante, qui était comme l'envers séduisant de son angoisse obsédante. A ce moment de la cure, reprenant son idée première de parvenir à la guérison sans effort, sans sacrifice, et cela de façon passive, il manifesta sa première résistance contre le psychothérapeute en nous suppliant de le laisser partir pour être traité par la suggestion. Il pensait pouvoir concilier ce désir passif

avec un reste de confiance dans la psychanalyse en s'adressant à un psychanalyste traitant à la fois par la psychanalyse et par les méthodes de suggestion, — en l'espèce, à *M. Baudoin* (de Genève). Pour détruire cette résistance, nous lui accordâmes satisfaction. Mais, après un nouveau mois de traitement entre les mains de *M. Baudoin,* que j'avais prévenu de son état d'esprit à ce sujet, il me revint. Entre temps, un psychiâtre agrégé des Facultés lui ayant, paraît-il, dit, en manière de consolation, que « les obsédés comme lui devaient se résigner à vivre toute leur existence avec leur obsession », il mettait son dernier espoir en nous. Et c'est alors qu'il commença de s'améliorer.

Cette amélioration fut lente, laborieuse, heureusement orientée par un transfert soutenu. Après nous avoir quitté, après un an, très amélioré, lui qui avait toujours reculé avec terreur, étant fiancé, devant la perspective de la décision matrimoniale définitive, il se maria. Il y a trois ans de cela, et nous savons, par des lettres affectueuses et reconnaissantes, qu'il est aujourd'hui en voie de guérison. Avant de passer à l'exposé extrêmement succinct des résultats de son analyse, au point de vue de l'interprétation des symptômes, nous noterons le détail suivant, défavorable au dogme psychanalytique de l'inefficacité des cures gratuites : Ce jeune malade, incapable de gagner sa vie, était entretenu par une famille aisée, mais incompréhensive et avare. Après quelques mois de traitement payé par elle, le père enjoignit à son fils de cesser un traitement, jugé — bien à tort d'ailleurs — onéreux. Devant la détresse du malade, qui commençait à se sentir amélioré, nous lui offrîmes de le traiter gratuitement ; à partir de ce jour, débordant de reconnaissance, il vint à bout de ses principales résistances ; et la cure accomplit de grands progrès, jusqu'au jour où des circonstances fortuites interrompirent le traitement très heureusement poursuivi jusqu'alors.

*
* *

Nous allons maintenant résumer la vie sexuelle de ce malade. En apparence, il s'agissait d'un individu à la sexualité normale : coureur de femmes et affirmant un assez fort besoin sexuel. A un examen plus approfondu, c'était au contraire un grand auto-érotique, pouvant accomplir les gestes de l'acte sexuel normal grâce à une complaisance sexo-physiologique de son jeune organisme, mais ne

trouvant d'autre excitation dans le sens normal qu'un mince intérêt au contact de chaque nouvelle femme ; intérêt qui, après le premier rapprochement, s'évanouissait. Les plus séduisantes éveillaient en lui une obscure répulsion, surtout pour leurs seins et avant tout pour leur vulve.

C'était par ailleurs un masturbateur et un grand amateur de rêveries solitaires. Rêveries au cours desquelles il se livrait, en pensées, à toutes les mises en scène perverses, particulièrement sadomasochistes, exhibitionnistes et homosexuelles. Il ne précisait pas ses préférences secrètes, faisant simplement allusion à certaine tendance érotique particulièrement honteuse qui, d'ailleurs, ajoutait-il, ne jouait pour ainsi dire aucun rôle dans sa vie... Or, les premières résistances étant tombées, cette tendance apparut peu à peu comme supplantant toutes les autres, et située au centre même de sa vie érotique. C'était une tendance *homosexuelle exclusivement passive.*

Il la faisait remonter à l'âge de trois ans et demi, époque à laquelle une scène caractéristique de contact passif avec un camarade plus âgé, à la fois dégoûtante, ou plutôt coupable et voluptueuse, était évoquée ; suivie durant toute l'enfance de scènes semblables, dont l'une avec flagrant délit, constaté par le père, et terrible correction paternelle. Son enfance avait été celle d'un enfant élevé par sa grand'mère, personne prude et d'une tendresse dominatrice, d'un caractère viril ; enfance en même temps gâtée, sans entrave, sauf dans le domaine sexuel où tout apparaissait au petit individu comme effroyablement interdit. De terribles remords avaient suivi chaque recherche de satisfaction érotique : masturbation, phantasmes, et surtout expériences homosexuelles.

Celles-ci étaient faciles dans le milieu où grandissait le malade, fils de colon, au milieu d'arabes pédérastes. Vers la puberté, des phantasmes homosexuels plus précis apparurent, où des indigènes se livraient sur le malade à des réalisations sexuelles plus précises. Mais tous ces phantasmes se condensèrent, au bout d'un certain temps, en un seul, réduit à sa plus simple expression : un phallus d'arabe menaçant son anus, tentant à peine d'y pénétrer, et cela sans que ni la silhouette entière du complice actif, ni même l'acte complet, soient jamais évoqués, — sans doute parce que trop coupables pour entretenir l'excitation voluptueuse. Dans la pratique, le malade, extrêmement honteux, s'était livré durant des

années à mille tentatives de réalisation de ce phantasme suprêmement attirant. Il s'était fait suivre par des arabes, qu'il choisissait toujours vieux, sales, repoussants, le plus inférieur possible ; mais jamais il n'avait osé se laisser faire. Une fois ou deux pourtant il s'était offert réellement. Mais, chaque fois, après le premier essai de rapprochement, des phénomènes d'inhibition apparaissaient : disparition de l'érection, anxiété, gorge serrée, pâleur, battements de cœur ; et le malheureux, dégoûté, apeuré et surtout profondément humilié, prenait la fuite.

Le malade jugeait cette tendance homosexuelle extrêmement coupable, tout à fait indigne de lui, quoiqu'il y revint toujours dans ses débauches d'érotisme solitaire. Mais, s'il reconnaissait assez franchement que cette tendance — qu'il attribuait à une « sensibilité anale » particulière — était le pôle principal de sa sensualité physique, il se défendait énergiquement contre l'accusation (qu'il était d'ailleurs tout seul à porter contre lui-même) d'avoir le désir d'être aimé psychiquement par un homme. Il avait, disait-il, la plus profonde horreur pour les homosexuels passifs, pour les prostitués mâles, pour ces invertis qui attirent les sarcasmes du public. Rêver d'une caresse physique *a postériori* l'excitait érotiquement, tout en lui apparaissant comme coupable. Mais rêver d'un amour même platonique pour un homme était une pensée qu'il repoussait de toutes ses forces... Et pourtant, toute l'analyse décelait, dans ses moindres détails, une continuelle « protestation virile », un essai permanent et très habile de compensation affective par une éclatante virilité, en particulier par la culture d'un idéal moral (auquel malheureusement il manquait sans cesse dans sa vie sociale) d'énergie, d'initiative, de caractère, pour tout dire : de virilité, et aussi par un comportement érotique que tous les observateurs de la vie sexuelle savent être caractéristique de la déficience des tendances masculines et de l'intersexualité, de *Maranon* jusqu'à *Freud* : le Don-juanisme.

Les résistances ultérieures du transfert l'éclairèrent progressivement sur ce point. Il conçut pour l'analyste une sorte de passion mi-idéalisante, mi-érotique, qui était, à n'en pas douter, une passion homosexuelle. Il mit des mois à la ressentir clairement, à l'admettre, puis à la laisser grandir et à nous l'avouer (avec une pudeur rougissante de jeune fille). C'est alors qu'il commença de s'améliorer très franchement. Nous passons sur les détails psychanalytiques de

cette cure. L'analyste chercha à se montrer aussi compréhensif, aussi indulgent, aussi encourageant que possible. Et lorsque le malade fut convaincu à fond qu'il ne pouvait exister chez l'analyste aucune espèce de réciprocité, et que notre sympathie, quoique profonde, était complètement fermée à tout espoir de ce genre chez lui, cette passion de transfert se mua en confiance heureuse et reconnaissante, et son attitude envers l'analyste perdit tout caractère suspect d'aspiration sexuelle. C'est alors qu'il revint affectivement à sa fiancée et envisagea sincèrement et sans anxiété la perspective du mariage.

Que devenaient, durant ces alternatives, ses sentiments de Dépersonnalisation ? Ils disparaissaient quand son esprit était occupé de son analyste, quand ses rêves montraient celui-ci, non pas lointain ou acerbe ou menaçant (comme au début), mais bienveillant, consolateur. Ils revenaient, avec la furie d'introspection, avec le sadisme auto-analytique, véritable « dissection de soi-même », comme il disait, chaque fois qu'un mouvement hostile s'opposait au transfert positif, accumulait les objections contre le traitement, les rancunes contre telle ou telle de notre attitude envers lui. Ils s'intensifiaient surtout quand, fuyant l'analyste et lui refusant sa confiance, en même temps il sentait son excitation érotique physique se suspendre. Car il avait, après des flambées de besoin sexuel, des périodes d'inapétence érotique absolue, de dégoût de toute préoccupation érotique. Or, il y avait un balancement, d'une netteté vraiment schématique, entre son tonus sexuel, son intérêt sensuel et sa dépersonnalisation. Comme chez certains anxieux hypocondriaques (chez lesquels l'apparition des malaises cœnesthopathiques s'accompagne de dissolution de tout appétit sexuel, avec hyperflaccidité des organes génitaux, et inversement), le sentiment d'étrangeté marquait ces sombres périodes où, solitaire et en même temps privé par sa névrose de son activité auto-érotique consciente, il se réfugiait, semblait-il, dans une effroyable rumination mentale avec recherche angoissée de lui-même.

*
* *

Nous nous excusons d'arrêter ici ce fragment très incomplet d'observation pour passer à l'interprétation de ce cas. Nous le ferons en envisageant rapidement les diverses explications données jusqu'ici du sentiment de Dépersonnalisation.

Ces explications purent, bien entendu, être classées en deux catégories : psychologiques cliniques d'une part, psychanalytiques de l'autre. Après les avoir résumées, nous pourrons sans doute les combiner en vue d'une interprétation du cas.

I. — *Du point de vue de la psychologie clinique,* un fait est à mettre, au préalable, en évidence : c'est qu'il ne saurait y avoir d'interprétation univoque pour les syndromes de Dépersonnalisation que les auteurs ont décrits dans des états cliniques de nature profondément différente : Ou il paraît s'agir de la conscience exacte et froide d'un changement objectif qui est le déficit de la vie affective (schizophrénie). Ou il paraît s'agir du premier degré de l'état crépusculaire (maladies cérébrales organiques, comme l'Encéphalite épidémique). Ou il paraît s'agir de la traduction subjective d'un déficit (psycho-moteur) de la perception extérieure. Nous ne nous occuperons ici que du sentiment banal de Dépersonnalisation des névropathes, des anxieux en particulier.

a) Pour *P. Janet,* il s'agit d'un sentiment d'incomplétude portant sur la perception, donc de la conséquence immédiate d'un déficit de la Fonction du Réel. Mais à cette conception fonctionnelle ou « fonctionniste », nous avons accoutumé d'opposer notre conception de la « Néoproductivité psychique ». Nous ne croyons pas que le dépersonnalisé perçoive moins bien le réel que le normal ; mais nous croyons qu'il est entravé dans cette perception, parfaitement possible chez lui, par des ondes affectives qui, au lieu de se traduire en angoisse pure (par dérivation dans les systèmes psycho-végétatifs, sans doute), se traduisent chez lui par l'impression d'une réalité interne.

Celle-ci, sans abolir la perception proprement dite, la colore d'une nuance subjective spéciale que le malade compare symboliquement et intuitivement à ce qu'il s'imagine que ressentirait un individu dédoublé.

b) Pour *M. Dugas,* qui, avec *Moutier,* a analysé soigneusement ce trouble, il s'agirait d'une apathie affective transitoire, par « inémotivité de défense », contre l'effort pénible que causerait à l'individu le contact personnalisé avec la réalité extérieure. Mais si l'on explique ainsi le désintérêt, d'ailleurs très superficiel, que l'anxieux éprouve à l'égard de cette réalité, l'on n'explique nullement l'intériorisation forcée qui est l'accompagnement frappant et constant de ce symptôme. Il n'y a pas seulement chez le malade la fatigue de

l'intérêt extérieur ; il y a surtout intérêt formidablement excessif à sa pensée intérieure et abstraite.

II. — Du point de vue de l'interprétation psychanalytique, la Dépersonnalisation paraît essentiellement liée, comme l'anxiété qui l'accompagne constamment, à une forte excitation érotique qui, dans l'impossibilité (pour une raison ou une autre) de s'épancher dans une réalisation adéquate, se dérive non pas dans le plan psycho-végétatif en général (comme l'angoisse-névrose banale), mais dans le plan de la connaissance intérieure, de la Conscience que prend habituellement, par visions plus ou moins fréquemment répétées, l'individu, de lui-même, de sa pensée, de son corps, et des rapports de ceux-ci avec la réalité ambiante.

Nunberg insiste sur la consommation, par le dépersonnalisé, de la partie de la libido détachée des objets extérieurs, sous forme d'un abus imposé à sa réflexion, de l'auto-observation.

Federn, rapprochant la Dépersonnalisation du rêve, — à tort, selon nous, car la Dépersonnalisation est un fait purement subjectif qui ne touche pas à l'intégrité objective de la perception, — pense que la localisation défectueuse de la libido détermine, chez le dépersonnalisé, une différence entre la charge affective des impressions extérieures et intérieures ; ce serait cette différence de valeur qu'il chercherait à exprimer.

Madame Morgenstern, dans son excellent travail de *L'Evolution psychiâtrique*, y voit le mécanisme d'une sublimation non réussie. Le dépersonnalisé tenterait de se débarrasser des impressions pénibles suscitées par le renoncement forcé aux satisfactions sexuelles en transposant toute son attention sur l'analyse de soi-même ainsi que sur les problèmes philosophiques que cette analyse développe en lui (sous forme d'obsessions métaphysiques, si fréquentes à l'état ébauché chez les malades de ce genre). Nous retenons surtout de son travail que les trois malades dont elle résume l'observation sont des masturbatrices hantées d'un fort besoin sexuel non satisfait, du fait de divers mécanismes de refoulement et de régression érotique. Les malades que nous avons eu l'occasion d'analyser étaient également tous des solitaires, masturbateurs, fortement empreints de narcissisme à forme érotique précise. Certains accusaient des tendances perverses : sadomanchistes, exhibitionnistes, homosexuelles (comme dans le cas que j'ai rapporté plus haut). Mais si l'on cherche chez tous l'élément sexologique morbide commun,

on le trouve sous la forme d'un puissant auto-érotisme, déjà très élaboré, c'est-à-dire tout prêt à se matérialiser dans la jouissance auto-érotique génitale, mais impossible à assouvir, soit par sentiment de faute, soit par exigence artificielle de culture, — masturbation ou phantasmes.

En résumé, la Dépersonnalisation serait, du point de vue psychanalytique, une forme de l'anxiété par inassouvissement génital ; forme spéciale causée par une dérivation de l'excitation sexuelle fortement élaborée dans le sens de la jouissance spécifique, puis dérivée hors des voies de la réalisation allo-érotique sur les impressions qui, normalement, concourent à donner silencieusement à l'individu, à l'occasion de la perception du réel, la notion de son existence personnelle et de sa personnalité. *Ce serait une érotisation narcissique de l'introspection,* accrue d'autant dans sa capacité de détourner l'individu du réel et de l'action.

*
* *

Interprétation psycho-clinique et interprétation psychanalytique concluent-elles ? Nous ne le pensons pas. Elles s'ajouteraient plutôt, pour se compléter mutuellement. Diminution (à vrai dire, purement objective) du sens du réel, Néoproductivité arrachant l'individu de l'intérêt ambiant sur le seul plan de l'analyse intérieure, Erotisation de l'introspection rendant celle-ci obsédante, comme pour compenser la fatigue émotionnelle de la perception extérieure liée à l'inassouvissement allo-érotique, ces trois mécanismes sont trois points de vue qui éclairent chacun, sans contradiction réciproque, le problème du sentiment du Moi.

Nous ajouterons, pour situer l'interprétation psychanalytique dans le cadre de la psychologie clinique — c'est-à-dire à sa vraie place — qu'il doit y avoir des sentiments de Dépersonnalisation chez les individus sans inassouvissement génital manifeste. De même que l'angoisse, en général, peut être causée par toutes sortes d'inassouvissements affectifs non spécialement génitaux, il doit y avoir des sentiments de Dépersonnalisation liés à des néoproductivités non élaborées franchement dans le sens de la jouissance génitale spécifique. Car les affections psychiques, dont l'origine est profonde et remonte à des perturbations (organiques ou autres) de la vie affective élémentaire, affectent des couches du psychisme où l'activité vitale est indifférenciée, plutôt pré ou parasexuelle que

sexuelle. Cette gelée psychique primordiale, — pour employer un terme à la mode chez les biologistes, — n'a, actuellement, nulle possibilité de se laisser analyser dans les termes de la psychologie, car elle n'a, selon l'expression célèbre, « de nom dans aucune langue ».

*
* *

Addendum

Depuis que nous avons écrit cet article, nous avons eu l'occasion d'observer, par la méthode psychanalytique, deux nouveaux cas de sentiment de Dépersonnalisation. Le premier est celui d'une jeune fille qui, grande anxieuse, mais non spécialement masturbatrice, présente des périodes anxieuses durant lesquelles elle est constamment sous le coup d'une crise de sentiment de dépersonnalisation, remplacées — quand elle est loin de tout appui psychothérapique — par d'autres périodes beaucoup moins anxieuses, mais au cours desquelles apparaissent des crises psycholeptiques revêtant parfois le caractère épileptiforme (pâleur, urination, chute brusque avec contusion) ; et ce cas pose le problème de cette fausse épilepsie des anxieux, parfois appelée « épilepsie psychasthénique ».

Le deuxième est un cas de sentiment de Dépersonnalisation chez un vieillard. Symptôme apparu, ou plutôt renforcé, à 68 ans, par une angoisse sénile (parfaitement consciente) chez une prédisposée.

Le mécanisme du sentiment de Dépersonnalisation est certainement très complexe et loin d'être élucidé. Ces deux cas, comme ceux qu'on observe chez les enfants, indique que sa pathogénie ne saurait être incluse dans les seules conditions de l'inassouvissement génital auto-érotique, mais qu'elle doit faire intervenir toutes sortes de facteurs, comme les conditions cérébrales et psychiques générales de l'assouvissement sexuel, c'est-à-dire, comme nous venons de le dire plus haut, des facteurs de la nature de ceux qui régissent la production de l'angoisse par déficit de certaines satisfactions de la vie affective élémentaire.

Technique de la psychanalyse de la résistance et du caractère [1]

Par H. STAUB

Avant de commencer cette conférence, je tiens, Mesdames et Messieurs, à exprimer ma reconnaissance au pays qui m'a si généreusement accueilli, et à vous remercier tous de l'aimable hospitalité qui m'est offerte.

J'ai choisi un sujet déjà traité, dans un récent travail, par un autre analyste, *W. Reich*. Deux motifs ont dicté mon choix. D'abord, je tiens à prouver que, pour moi comme pour les autres analystes, l'intérêt de notre science, le désir de la propager, passe avant la satisfaction de nos ambitions et de nos désirs personnels. Ensuite, si j'ai été séduit par ce sujet : « l'analyse de la résistance et du caractère », c'est parce que je suis persuadé que le problème de la technique psychanalytique est pour nous d'une importance capitale.

Vous n'ignorez pas que *seule* la technique psychanalytique a permis d'étudier le psychisme, et ceci de telle façon que là, plus qu'ailleurs, le traitement et la recherche scientifiques se trouvent en harmonie.

D'autre part, la thérapeutique psychanalytique diffère essentiellement de toutes les autres techniques médicales et de toutes les autres méthodes de recherches. Les particularités de la situation analytique font que nous ne *pouvons pas* mettre sous les yeux de nos élèves, ni leur démontrer directement la technique utilisée. Il faut nous contenter de décrire notre procédé. Il nous est impossible aussi de contrôler et de diriger le travail de nos jeunes analystes, et nous en sommes réduits à ne leur donner qu'un simple exposé de la marche à suivre dans les différents cas. En outre, la psychanalyse est, aujourd'hui encore, une science relativement jeune, qui a permis cependant de pénétrer dans un domaine psychique jusque-là

(1) Communication faite à la Société Psychanalytique de Paris le 21 novembre 1933.

inexploré, fermé. Voilà pourquoi nous ne possédons pas — pas encore — en somme, de technique psychanalytique bien précise, indiscutable dans ses détails ; voilà pourquoi il y a actuellement presqu'autant de procédés que de psychanalystes ; chacun de nous se voit jusqu'à un certain point, contraint, en face de situations nouvelles, d'inventer, de fabriquer lui-même, une technique appropriée.

Certes, ce n'est pas que le dynamisme du processus de guérison, ses causes, les moyens techniques pour l'obtenir, nous soient inconnus. Après presque quarante ans de recherches analytiques, nous avons du psychisme de l'homme une connaissance fort précise, et nous avons acquis certaines notions sur le processus psychique qui aboutit à la liquidation des symptômes névrotiques. Nous savons que le symptôme névrotique est un compromis entre les exigences instinctuelles inconscientes ou bien refoulées dans l'inconscient et qui cherchent à se satisfaire, et les exigences du surmoi. Nous savons que, grâce au compromis, ce sont à la fois une satisfaction instinctuelle et l'auto-punition par le surmoi qui se traduisent par le symptôme névrotique. Nous savons encore qu'on retrouve en germe les conflits aboutissant à la formation des symptômes dans les conflits de la première enfance, non résolus par le moi. Et nous savons enfin que les dits conflits, générateurs de la maladie, peuvent être résolus quand les situations infantiles rappelées au souvenir se trouvent de nouveau confrontées, une fois le moi fortifié, avec la réalité. Nous connaissons assez bien le langage de l'inconscient, et sommes capables d'interpréter les allégories, les symboles, les allusions, les actes manqués, les attitudes caractéristiques, et surtout les rêveries et les rêves, expressions du refoulé. Nous traduisons ces signes et ces symboles et les soumettons à l'épreuve de la réalité par le moi. Enfin, le dynamisme du processus de guérison nous est également connu. Nous n'ignorons plus que les conflits infantiles ont provoqué la névrose et reparaissent sans cesse suivant une loi, l'automatisme de répétition, dont les manifestations nous sont connues, mais dont les causes les plus profondes nous restent encore assez mystérieuses. Nous avons appris qu'au cours de l'analyse, ces conflits peuvent être réactivés dans les relations entre analyste et analysé, si tant est qu'on puisse négliger l'activité de la censure consciente. Toutes ces notions nous ont permis de créer des règles absolues de technique : la loi fondamentale de l'association libre

et la technique d'interprétation des signes et des symboles dont se sert l'inconscient.

Le symptôme névrotique nous apparaît comme un compromis entre deux tendances adverses : d'une part, besoin de satisfaction érotique ; d'autre part, interdiction qui s'y oppose. Mais le malade, lui, résiste à la fois au traitement et à la disparition de ces deux mécanismes contraires. Les pulsions ont une tendance marquée à demeurer dans leur position libidinale. Ce comportement inconscient que nous qualifions de « gain secondaire de la maladie » provoque une vague de résistance, qui s'oppose à la disparition du symptôme. La contre-pression exercée par le surmoi sur les pulsions refoulées a un rôle économique de préservation de l'angoisse à cause de l'interdit dont la satisfaction instinctuelle fait l'objet. La résistance que provoque ainsi cette fonction du surmoi permet d'éviter l'angoisse et s'oppose, avec beaucoup de force, au traitement psychanalytique au moment où les refoulements sont prêts à disparaître.

Une troisième règle fondamentale découle de ces processus bien connus de nous tous : la guérison d'une névrose, la disparition du refoulement, celle des symptômes névrotiques, ne peuvent se produire qu'une fois surmontée la résistance qui s'oppose à la reviviscence des conflits.

C'est sur ces trois règles fondamentales que s'appuie le traitement analytique, et c'est ainsi que le comportement thérapeutique est déterminé. Le patient négligeant toute censure doit pouvoir faire de libres associations ; l'analyste doit savoir interpréter le langage de l'inconscient ; les résistances qui s'opposent à ce que l'inconscient devienne conscient doivent disparaître. Ces conditions se trouvent-elles parfaitement réalisées, l'amnésie infantile disparaît, les conflits générateurs de la névrose sont réactivés dans les rapports avec l'analyste et se trouvent, à nouveau, confrontés avec la réalité. Grâce à la fonction synthétique du moi, il se produit dans l'organisation libidinale une modification qui lui permet d'être mieux adaptée au moi et à la réalité. Les exigences instinctuelles du ça, la fonction inhibitrice du surmoi et les aspirations conscientes du moi s'harmonisent davantage, la paix est conclue entre les diverses instances du moi et il y a, de ce fait, une meilleure utilisation des pulsions conformes au moi et à la réalité, tandis que

les tendances non conformes au moi ou à la réalité sont soit abandonnées par le moi affermi, soit utilisées dans le processus de la sublimation.

Toutefois, nos succès thérapeutiques ne correspondent ni aux notions que nous avons de la formation et de la guérison des névroses, ni à nos connaissances du tableau topique des processus dynamique et économique. Tout en n'ignorant plus rien de la structure des pulsions et de la situation psychique du malade, nous voyons échouer certaines analyses. Des traitements commencés sous de favorables auspices se heurtent tout à coup à des résistances telles qu'il convient d'interrompre le traitement. Ou bien l'attitude négative du malade, quelle que soit, par ailleurs, la compréhension de sa situation instinctuelle, et malgré un diagnostic net, ne peut être modifiée. Il est souvent fort difficile déjà d'observer la première des règles thérapeutiques. Le psychanalyste constatant que le patient n'exprime pas librement ses associations, qu'il se soumet à une censure, l'adjure de laisser libre cours à sa fantaisie, de dire tout ce qui lui passe par la tête, mais le patient continue à trier, à ordonner ses idées. D'autres fois, les refoulements infantiles ont bien disparu, et le patient se souvient de toutes les émotions interdites, il en arrive même à se rappeler la scène primordiale, mais les symptômes névrotiques persistent. Citons un cas, parmi tant d'autres, parce qu'il me semble particulièrement typique, celui d'une hystérique qui voulait subir le traitement analytique pour se débarrasser de plusieurs symptômes névrotiques ; elle souffrait d'ulcères stomacaux, de troubles digestifs, d'agoraphobie, etc., et ne présentait pour ainsi dire pas d'amnésie infantile, tout au moins en ce qui concernait les pulsions instinctuelles interdites ayant eu le père pour objet. Les souvenirs réapparurent très facilement, mais, chose surprenante, les émotions interdites semblèrent dénuées d'affects, et cette paralysie affective permit de voir que les affects n'étaient plus liés aux faits en question, mais avaient été reportés ailleurs. Je considère que c'est là un phénomène typique, et d'ailleurs assez fréquent, de refoulement. Dans ces cas de souvenirs dénués d'affect ou chargés d'affects paralysés, l'analyste pourra, pendant des années entières, s'efforcer de rendre conscients ce qui a été refoulé et d'interpréter les symboles et les signes. S'il ne réussit pas à retrouver la résistance dissimulée derrière cette

paralysie affective, s'il ne parvient pas à provoquer la remise en place des affects en les rendant conscients, son effort aura été stérile et les symptômes persisteront.

Le problème s'éclaire tout à fait pour nous si nous considérons maintenant un autre cas que je vais vous exposer. Un malade demande à la psychanalyse de le guérir d'un onanisme obsédant accompagné de fantasmes sadiques également obsédants, d'une impuissance psychique totale et d'une inadaptation au monde extérieur. Au début de l'analyse, attitude nettement négative et fortes résistances qui se manifestent dans le comportement du malade et dans son langage. La situation me semblait claire, il fallait me borner à analyser les résistances. Au bout d'environ deux mois de traitement, la première résistance de transfert me parut suffisamment surmontée pour tenter une interprétation des rêves diurnes et des fantasmes masturbatoires. Chacun sait que les *rêveries* dissimulent bien moins que le rêve, leur contenu manifeste. Tout au contraire, le noyau latent, le but économique apparaissent plus clairement, plus simplement, sous moins de déguisement. Et il me fut permis de pénétrer directement au cœur de la situation œdipienne. Une quantité de matériel oublié ressurgit alors, au cours du troisième mois d'analyse, grâce à ces interprétations, et je pensai alors n'avoir commis jusque-là aucune faute de technique.

Le patient se chargea bientôt de me faire revenir de mon erreur. Dans les premiers mois du traitement, il ne m'avait apporté aucun rêve, mais surtout des rêveries et des fantasmes masturbatoires. Au cours du quatrième mois, il me raconta le rêve suivant : « Je sors de mon magasin en compagnie de mon père et d'un ami. Nous avons l'intention de regagner notre logis. Mes deux compagnons hèlent une auto, je ne m'en aperçois pas et continue à marcher. Soudain, je m'aperçois que je suis seul dans la rue. Cependant, ils font arrêter l'auto, m'attendent et m'invitent à monter dans la voiture. Durant le trajet, nous décidons subitement de ne pas rentrer, mais d'aller rejoindre un autre ami, une relation d'affaires, pour traiter avec lui de la fusion de nos maisons. Mais nous entrons dans un restaurant que je connais, nous y trouvons le propriétaire et un autre homme dont le visage est couvert d'acné, de dégoûtants boutons. Je pense, dans mon rêve, que c'est un érysipèle. »

Le temps dont je dispose ne me permet pas de vous donner l'analyse détaillée de ce rêve. Je vous dirai seulement que les pensées

latentes qui s'y trouvaient pouvaient à peu près se traduire ainsi : le patient voudrait posséder les femmes de ces deux hommes et, par cette possession, il désirerait « fusionner » avec eux. Le restaurant où il se rend évoque pour lui le souvenir d'un désir semblable ressenti lors d'un dîner avec des amis. L'homme aux boutons est certainement un syphilitique. Ainsi, sous la forme d'une crainte de la contagion, transparaît la peur des rapports sexuels. Visiblement, il est hanté par l'idée obsessionnelle de désirer la femme d'autrui. Et, dans le rêve également, le patient exprime aussi la répugnance presque insurmontable qu'il éprouve à faire de nouvelles connaissances ou à se trouver dans des endroits où sont réunies des personnes qu'il ne connaît pas (concerts, spectacles). Cette répugnance disparaît quand quelqu'un le présente. Mais tandis que, sans manifester d'affect, il se souvient consciemment de ses relations œdipiennes avec ses parents, il se montre singulièrement réticent quand il lui faut avouer un comportement analogue vis-à-vis d'autres personnes : amis ou connaissances. Pour expliquer cette résistance, il me dit : « Les sentiments qu'on a éprouvés pour ses parents ne semblent pas trop épouvantables à avouer, c'est le passé ! Mais, ce qui me paraît bien plus terrible, c'est de constater que je désire les femmes de mes amis. Or, depuis toujours, mon principe est de ne pas penser à ces femmes-là. » Le rêve, tout en étant évidemment une justification de son onanisme, de son refus des rapports sexuels, trahit aussi une nouvelle résistance : en effet, alors même que ses compagnons l'invitent à les accompagner pour aller traiter d'une « fusion », le danger de la contagion subsiste toujours. En outre, nous constatons que, depuis le début, il se méfie de son psychanalyste qui n'est même pas médecin, qui a certainement pour but unique de gagner de l'argent, d'en prendre le plus possible à ses malades : trois heures d'analyse auraient été bien suffisantes, et l'analyste en exige cinq, et pourquoi ? pour gagner davantage ! C'est un escroc qu'il faut duper aussi. C'est au moment du paiement mensuel des honoraires que le malade avait de pareils fantasmes.

Je lui fus reconnaissant de l'enseignement qu'il me fournit ainsi. Il attira mon attention sur le fait que j'avais tenté d'interpréter les conflits infantiles avant l'élucidation suffisante des conflits actuels et des résistances qu'ils provoquaient. Le patient contribua ainsi lui-même à sauver sa propre analyse. Une chose m'avait

échappé : les rêveries qui révélaient de façon à peine voilée les conflits infantiles n'étaient que des résistances déguisées. Je m'étais laissé aller à entreprendre l'interprétation du contenu des situations infantiles, au lieu d'expliquer *d'abord* les résistances qui se manifestaient par l'attitude actuelle embarrassée du patient, et par l'oubli des rêves nocturnes.

Dans d'autres cas, on peut se trouver en face d'une attitude très typique également, surtout quand le patient a quelque notion de la psychanalyse. Il apporte du matériel infantile et essaye de retracer ses conflits infantiles dès qu'il se trouve en proie à des difficultés et à des conflits actuels. L'analyste commettrait alors une première erreur s'il venait à se figurer que le débat sur les résistances a provoqué leur disparition, disparition qui aurait pour effet de permettre le rappel du matériel infantile. Il aurait tort de chercher, comme l'y incite le malade, à interpréter ce passé. Dans des cas comme celui-là, j'attire souvent l'attention de mon malade sur le fait qu'il jette vers moi, son père, sa mère, et tout son complexe d'Œdipe, comme on lance sa pâture à quelque animal sauvage, et cela afin de ne pas compromettre sa résistance.

Une autre résistance typique peut aussi passer inaperçue. Le patient s'identifie à l'analyste, il veut *avec lui* interpréter les rêves, étudier les conflits infantiles, rechercher les sources de la névrose, semblable à quelque collaborateur qui prêterait son concours dans l'analyse d'une tierce personne. On fera souvent bien, dans ce cas, de rendre consciente cette résistance déguisée en rappelant au malade l'histoire bien connue de ce voleur qui, en s'enfuyant échappe à ceux qui le poursuivent en criant plus fort que tous : « Arrêtez le voleur ! »

Si l'on cherche à interpréter les idées du patient à mesure qu'il les émet, on risque fort de ne pas atteindre le but thérapeutique poursuivi. Le patient admet les interprétations qu'on lui donne, mais nous constatons trop tard qu'il ne les accepte *qu'en apparence*, qu'elles ne lui servent de rien et que les résistances tardivement apparues enlèvent toute valeur aux découvertes faites. C'est de cette façon que le malade arrive parfois à acquérir d'excellentes notions théoriques de psychanalyse, mais sans être pour cela débarrassé de ses symptômes.

W. Reich, dans son livre, s'appuie sur toute une série de cas typiques pour chercher les causes de pareils échecs. Il parvient à

une conclusion que ma propre expérience et notre connaissance du dynamisme psychique me permettent d'adopter entièrement. Cette conclusion, la voici : Dans la plupart des cas, et surtout au début quand les premières résistances n'ont pas encore été surmontées, il ne convient pas que l'analyste reste passif, ni qu'il abandonne au patient la conduite de l'analyse, en interprétant les idées à mesure qu'elles se présentent. Tant que le malade s'entête dans sa résistance, tant que le transfert positif ne s'est pas réalisé nettement et fortement, toute interprétation du sens ou du contenu n'aboutit à rien et n'est donc qu'une erreur. Les interprétations, même quand elles sont acceptées, perdent toute valeur, toute force convaincante, lors de la seconde poussée de résistances.

Lorsque le malade, ce qui arrive parfois, se montre sceptique, méfiant, lorsque son transfert est négatif, la situation est claire. Tout analyste s'efforce d'aborder de front ces résistances, de les traiter comme des symptômes névrotiques basés sur des émotions inconscientes et de les supprimer par l'interprétation.

Mais il advient souvent qu'au début du traitement ce transfert négatif ne se manifeste pas. D'aucuns viennent, pleins d'espoir, de confiance dans le médecin et dans son art de guérir. Ils promettent de se conformer fidèlement aux règles fondamentales, et nous font aussitôt pénétrer au cœur de leurs conflits infantiles... Ne tentez pas alors d'interpréter toutes leurs associations, car cela constituerait une grave erreur de technique. Très rares sont les patients qui n'offrent, au début de leur analyse, aucune résistance, aucun transfert négatif. Tant mieux s'ils les manifestent nettement, car nous savons, en ce cas, à quoi nous en tenir. Quand, au contraire, les malades se montrent dociles, affectueux, attention ! Rendons-leur conscients leurs transferts négatifs latents, leurs résistances cachées et analysons ceux-ci avant que de tenter aucune interprétation du contenu et du sens.

Nous saisirons vite le pourquoi de cette attitude plus ou moins méfiante, critique, négative, adoptée par chacun des malades, sans exception, au début du traitement, attitude qui reste souvent secrète, nous n'avons qu'à nous rappeler la structure de la névrose de transfert : en invitant le malade à obéir aux règles, nous avons troublé le repos du refoulé. On doit donc voir se produire chez le malade, à un certain moment, une réaction de défense contre le trouble apporté à l'équilibre névrotique. Même quand cette résis-

tance s'exerce d'abord contre la suppression du refoulement, le patient continue à ignorer *et* qu'il porte en lui quelque chose de refoulé *et* qu'il se défend.

Car, Freud nous l'a montré, les résistances sont elles-mêmes inconscientes et le refoulement tient à la partie inconsciente du surmoi. Le travail de défense est une émotion qui exige une dépense plus grande en énergie et ne peut dès lors passer inaperçu. Comme toutes les pulsions instinctuelles, celle-ci tend à trouver un fondement rationnel, à se mettre en rapport avec quelque situation réelle. Quoi de plus facile, alors, que de mettre en branle le mécanisme de projection ? Ce mécanisme qui, en tant que mode d'expression humain général, sert à ramener vers le monde extérieur certaines tensions intérieures trop fortes. Quoi de plus aisé que de tout projeter sur l'analyste responsable de la tension qu'ont provoquée ces désagréables règles fondamentales ? En déplaçant la défense de l'inconscient, en la reportant sur le psychanalyste, c'est tout le contenu de l'inconscient, y compris la résistance, qui est rejeté sur celui-ci. L'attitude négative se trouve ainsi, comme on voit, fort bien motivée. L'analyste est considéré comme responsable de la rupture d'équilibre névrotique, il devient forcément un ennemi, quel que soit le sentiment projeté : haine du père ou amour pour la mère. Dans les deux cas, c'est une défense qu'il convient d'assurer ; il s'agit aussi de lutter contre ces sentiments, de s'en débarrasser. Toujours, et *sans exception,* le transfert positif se mue en transfert de réaction, en transfert négatif. Le patient projette d'abord sur l'analyste l'amour qu'il avait eu pour sa mère. A cet amour du début succède une réaction de déception, et cette dernière se change toujours en transfert négatif dès qu'elle tend à devenir consciente, dès qu'il faut s'en défendre. Car toute défense suscite une attitude négative. Si nous ne voulons pas dévaloriser nos interprétations, les rendre inutiles, les employer prématurément, nous ajouterons aux règles de technique déjà connues la règle suivante : *Tant qu'une interprétation des résistances sera encore nécessaire ou seulement possible, il faudra éviter toute interprétation du sens et du contenu.* La situation est nette dans les cas où il y a, dès le début, un transfert négatif. Par contre, dans les cas où la résistance et le transfert négatif ne sont pas observables, c'est-à-dire quand ils sont masqués par les courants positifs, nous nous bornerons à pourchasser dans tous les recoins ces résistances cachées,

nous les rendrons conscientes en les changeant en transfert négatif net et nous les analyserons avant d'entreprendre l'interprétation du sens.

Reich, en tenant compte de la considérable fréquence de ces résistances masquées par l'attitude positive, en considérant aussi le danger que fait courir au traitement leur méconnaissance, a été amené à distinguer les cas typiques suivants de résistances dissimulées :

1° Les « bons » malades, très confiants, trop dociles, trop bien disposés, qui persévèrent dans leur attitude positive, et ne réagissent pas par déception (caractères en général passif-féminins, femmes hystériques avec teinte de nymphomanie).

2° Les patients toujours corrects, cérémonieux (caractères en général obsessionnels, toute leur hostilité s'est muée en « politesse à tout prix »).

3° Les patients à affectivité paralysée. Ils se distinguent, comme les précédents, par une agressivité très marquée, mais renfermée. Ce sont aussi, pour la plupart, des gens à caractère obsessionnel, toutefois, certaines hystériques témoignent aussi parfois d'une paralysie affective superficielle.

4° Les malades qui se plaignent d'éprouver et de manifester des sentiments inexistants, ceux qui souffrent de dépersonnalisation. Certains parmi eux jouent, consciemment et obsessionnellement à la fois, la comédie, tout en sachant fort bien, au fond de leur conscient, qu'ils dupent le médecin. Ces malades, qui appartiennent surtout au groupe des névrosés narcissiques du type hypocondriaque, ont régulièrement, ainsi qu'on peut le découvrir, un « sourire intérieur ». Ils se moquent de tout et de tous, ce qui finit par leur devenir à eux-mêmes très pénible. L'analyse se heurte là aux plus grandes difficultés.

La forme et la structure du premier transfert étant conditionnées par les événements infantiles qu'a vécus le patient, nous obtiendrons les résultats les plus favorables en tenant compte, dans la série de nos interprétations, des diverses couches de ses conflits infantiles. Le cas idéal est celui où l'étude analytique de la névrose se fait dans l'ordre inverse du développement de celle-ci. Si nous analysons le transfert d'une façon erronée, par exemple en cherchant à rendre conscients d'abord les conflits les plus enfouis au lieu d'interpréter d'abord les plus récents, nous courons le danger

de dérégler la situation de transfert, de voir l'analyse devenir « chaotique » et de ne plus avoir de vue d'ensemble. (L'analyse « nage », s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, elle devient extrêmement pénible, et le succès thérapeutique se trouve compromis.) Il ne faut donc pas se borner à étudier les résistances, avant d'aborder l'interprétation du sens et du contenu, il convient *aussi* de tenir compte, autant que faire se peut, dans la série des interprétations, des diverses assises de la névrose. Dans le cas idéal, le déroulement des associations névrotiques se produit à la manière du déroulement d'une bobine, en sens inverse de leur apparition chronologique. Le rôle de l'analyste est infime lorsqu'il laisse prendre ce cours à la névrose de transfert. Il se borne à ne pas troubler l'ordre naturel des choses et évite d'interpréter les idées surgies du plus profond de l'être avant d'avoir expliqué les idées superficielles.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, d'illustrer ces données à l'aide d'un exemple, que je vous décrirai à grands traits.

Un malade vient me demander de le guérir de tendances passives homosexuelles, sources de nombreux conflits. Il lui est arrivé de céder à ces tendances, sans toutefois cesser d'entretenir des rapports avec une femme. La situation se trouble et se complique du fait qu'il est obsessionnellement contraint d'amener des hommes à cette femme. Artiste, il ne peut presque plus travailler, ce qui l'afflige beaucoup. Le patient commence par adopter dans l'analyse une attitude positive. Il est exagérément poli, se montre passivement féminin vis-à-vis de l'analyste ; prêt à se conformer aux règles analytiques, il apporte ses rêves et ses souvenirs infantiles et témoigne d'une certaine connaissance de l'explication analytique qu'on en peut donner. J'apprends de suite assez de choses pour pouvoir établir la formation de sa névrose. Il a deux frères plus âgés que lui. La vie conjugale de son père est assez compliquée. Le père a, en effet, une maîtresse, et le début de cette liaison est antérieur à la naissance du patient. Celui-ci, en tant que cadet, est très choyé par sa mère qui le traite comme s'il était une fille, tout en s'accrochant à lui, comme à un substitut de ce mari qui ne lui appartient plus. Père et frères, associés dans une même affaire, favorisent cet état de choses. L'attitude aimable, volontiers humble, du malade, son comportement passivement féminin n'est, comme il est facile de le voir, qu'une réaction de refoulement à la haine qu'il porte à son père et à ses frères aînés. Il s'y dissimule une fuite devant la mère,

fuite qu'ont motivée la déception et l'angoisse. Et le père a contribué à augmenter notablement cette angoisse — due à de forts désirs œdipiens — en le poussant vers la mère. Le fait qu'il est obsessionnellement contraint d'amener des hommes à sa femme résulte d'événements spéciaux survenus pendant son enfance. Ceci nous permet de postuler que, derrière cette angoissante déception de réaction, se dissimule une très forte fixation à la mère et au stade passif oral. Enfin, ne négligeons pas non plus les facteurs constitutionnels qui ont contribué à la formation du caractère passif-féminin et qui ont donné à la névrose sa forme spéciale. Nous devons tenir compte de ces facteurs constitutionnels dans le processus de guérison, surtout en ce qui concerne la sublimation.

Au début de l'analyse, je me bornai à répéter sans cesse au patient que son attitude passive-féminine, sa politesse, sa docilité vis-à-vis de l'analyse n'étaient que des feintes et qu'il se servait de sa courtoisie comme d'un bouclier destiné à protéger son agressivité. Le patient réagit par une attitude encore plus passivement féminine, il exigea de son analyste des preuves d'amour, exprima l'espoir que les soins seraient gratuits et imagina des situations où il contraindrait l'analyste à renoncer aux honoraires et même à lui venir en aide financièrement. Je me contentai de mettre en lumière le sens agressif caché de cette attitude, en négligeant volontairement d'interpréter sa fixation maternelle de jour en jour plus évidente. Je me bornai simplement à faire ressortir la réaction positive de l'assise superficielle, c'est-à-dire à montrer que cette attitude servait surtout à masquer une haine cachée. Moins de six semaines plus tard, l'attitude passivement féminine s'était muée en une très forte résistance avec haine, aversion, critiques acerbes adressées au psychanalyste. Il devint dès lors relativement facile d'aborder la résistance ainsi détruite, de l'expliquer et de la ramener à ses sources infantiles.

Le réveil de l'agressivité provoqua alors un abandon temporaire des pratiques homosexuelles et du comportement névrotique vis-à-vis de sa femme. Les relations avec celle-ci semblèrent devenir normales. La puissance sexuelle réapparut, le patient n'eut plus besoin de recourir, après le coït, à la masturbation. Toutefois, je ne me laissai pas éblouir par cet apparent succès et me bornai à analyser la haine pour le père, en commençant l'interprétation du comportement réactionnel de mon malade vis-à-vis des femmes en

général et de sa mère en particulier. Le patient changea alors d'attitude. La seconde poussée des résistances se manifesta sous une forme passive avec agressivité manifeste. Il ne pratiqua plus qu'à contre-cœur l'acte sexuel, sans y trouver grand agrément. Bientôt, il y renonça tout à fait tant avec les femmes qu'avec les hommes, en accusant l'analyse de ce nouveau comportement. Cette attitude de résistance s'explique aisément : l'analyste — le père — allié de la femme — la mère — cherche, dans l'analyse, à le pousser vers la femme. Il résiste opiniâtrement, comme dans son enfance il avait résisté à son père qui voulait le donner comme remplaçant à sa mère. Pour expliquer, interpréter analytiquement cette seconde poussée de résistances, je pris sciemment comme point de départ cette amabilité passive féminine qui servait à masquer la haine. Car, toujours, les poussées tardives de résistance provoquent l'adoption de nouvelles attitudes, qui ne tardent pas, conformément à l'automatisme de répétition, à refaire place à la première. Pour pratiquer une bonne analyse des résistances, il faudra donc tenir compte de ce fait et interpréter les résistances en partant de la première qui est si marquée.

Le temps dont nous disposons ne me permet pas, Mesdames et Messieurs, de m'attarder sur ce cas. Disons seulement qu'au bout d'un temps normal, l'analyse semble être en bonne voie. Je ne vous cacherai pas que l'analyse d'un cas comme celui-ci offre beaucoup d'écueils et peut souvent échouer, ou bien se prolonger indéfiniment, si l'on n'emploie pas la technique appropriée, c'est-à-dire si l'on n'interprète pas les résistances et qu'on se borne à suivre le patient partout où il lui plaît de vous mener. Il faut donc éviter d'interpréter les associations venues des assises les plus profondes, tant que celles des assises superficielles n'ont pas encore été suffisamment élucidées.

Pour mener l'analyse à bien, suivant la méthode technique ci-dessus qui a donné ses preuves, voici la marche à suivre : 1° Au début de l'analyse, trouver les premières résistances de transfert, les interpréter analytiquement, c'est-à-dire les ramener à leurs sources infantiles, après les avoir pleinement développées. 2° Quand se produit une seconde vague de résistance, revenir à la première, à la plus importante, et ensuite tenter d'expliquer, d'élucider les résistances ultérieures modifiées. Si l'on réussit, en partant des assises les plus superficielles, à parvenir jusqu'au centre de la

névrose, si l'on arrive à repasser par tous les stades de l'évolution qu'elle a subis, le pronostic est des plus favorables. Il conviendra d'attendre que les résistances soient élucidées pour interpréter les tendances libidinales quand toute résistance aura été supprimée.

Ai-je besoin d'ajouter qu'il ne saurait être question ici de règles inflexibles, mathématiques, mais de règles fondamentales qui peuvent et doivent être modifiées pour s'adapter aux cas particuliers ?

Un comportement passif est-il préférable à une attitude active ? Telle est la vieille question à laquelle nous allons maintenant pouvoir répondre. Les résistances doivent être abordées et détruites une fois qu'elles ont été amenées à leur plein épanouissement ; par contre, il faut être très prudent en ce qui concerne l'interprétation du contenu des tendances libidinales.

Cette technique de l'analyse des résistances, qui fait ce soir l'objet de ma conférence (je pourrais presque dire de ma plaidoirie), s'appuie sur les données de Reich et sur notre connaissance générale de la structure des névroses. J'ajouterai qu'elle nous conduit à d'autres intéressants problèmes de technique. Souvenons-nous que, dans bien des cas, la névrose n'est pas qu'un symptôme circonscrit, tout à fait étranger au reste de la personnalité. Au contraire, le moi du malade, toute son organisation psychique, ont, au cours de l'évolution de la maladie, pris parti vis-à-vis de celle-ci. La maladie a été incorporée, remaniée et influence toute l'attitude psychique du patient. Vous savez tous, Mesdames et Messieurs, que la névrose est un essai, plus ou moins raté il est vrai, de guérison, une tentative pour maintenir l'équilibre psychique, malgré les exigences pulsionnelles et les refoulements trop poussés. Vous savez aussi que, durant la formation du caractère, il y a production d'automatismes et que ceux-ci ont pour but de s'opposer, avec la moindre dépense possible en investissement libidinal, à certains périls déterminés venus de la réalité interne ou externe. Ainsi, le caractère particulier du malade, en dehors naturellement des facteurs constitutionnels, nous semble déterminé par sa vie infantile, par les circonstances extérieures et par la structure spécifique des diverses instances de son moi.

Je ne tenterai pas dans ce court exposé de pénétrer plus avant dans l'étude du caractère. La seconde partie du livre de Reich est consacrée à ce sujet. Je me bornerai ici à constater que nous ne sommes pas toujours d'accord avec Reich, loin de là !!

Mais un fait plus que tout autre intéresse la technique psychanalytique, c'est de savoir que la névrose se traduit indiscutablement dans l'attitude, le comportement du malade, dans son langage, sa mimique, les particularités de son caractère. Et tout cela remplace souvent quelque symptôme circonscrit et constitue les indices les plus importants, les plus essentiels du trouble névrotique. C'est pourquoi il arrivera, dans bien des cas, que nous ne puissions parvenir à trouver et à détruire les résistances quand nous ne prêtons pas à ces manières d'être du malade toute l'attention qu'elles méritent. En effet, les mêmes associations névrotiques peuvent conditionner diverses manières d'être. Le comportement particulier du malade vis-à-vis du monde extérieur, sa façon de se défendre, caractérisent typiquement son genre de résistance. C'est cette attitude spécifique qui nous permet d'entrevoir les réactions qu'oppose le moi du malade, et nous savons que la structure du moi est l'œuvre des événements infantiles.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous indiquer par un exemple, qui me semble être frappant, quelle devrait être l'attitude technique de l'analyste dans des cas pareils :

Un jeune médecin de 33 ans vint se faire analyser. Je savais de lui que rien ne lui avait bien réussi dans la vie. Il avait beaucoup commencé, beaucoup appris, mais ne persévérait jamais et abandonnait bientôt chaque métier qu'il avait entrepris. Sa vie sexuelle était troublée. Bien qu'il eût des rapports avec des femmes, ces rapports étaient dénués d'impressions affectives profondes. En outre, les conditions extrêmement rigoureuses, qu'il attachait à l'objet de son amour, lui rendaient le choix très difficile. La femme devait être jeune, ses jambes devaient avoir une certaine forme, son corps un certain genre d'élasticité et son visage devait correspondre à un idéal de beauté bien déterminé. D'autre part, elle ne devait pas être juive ; et enfin c'était la femme qui devait lui faire des avances, et non pas le contraire. Il est évident que, dans de telles conditions, il ne réussissait qu'assez rarement.

Dans l'analyse, il était incapable de parler. De mon côté, je ne demeurai pas silencieux, comme on avait peut-être l'habitude de le faire autrefois, et je ne permis pas au malade de rester couché tranquillement pendant des heures sur le divan. En outre, je ne lui demandai pas de parler en lui expliquant que, dans le cas contraire, il me serait impossible de procéder à une analyse. Simple-

ment, je lui demandai s'il ne voulait pas parler, ou s'il ne le pouvait pas. Il me répondit qu'aucune idée ne lui venait, sauf des choses qu'il ne voulait pas me dire. Je lui expliquai alors qu'il était libre de se comporter comme il le voulait, mais je lui proposai d'examiner et de définir avec moi le fait étrange qu'un jeune médecin instruit, qui en savait suffisamment sur l'analyse, vienne à celle-ci, sachant qu'on est obligé d'y parler, et qui malgré cela n'était pas capable de le faire. Je lui suggérai alors de considérer cette barrière affective comme un symptôme isolé et de l'étudier avec moi. Au début, je n'obtins pas grand'chose, mais je réussis à lui faire dire qu'il éprouvait un empêchement analogue dans les circonstances les plus diverses, vis-à-vis de son entourage. Par exemple, il lui était impossible d'entrer dans un magasin sans avoir bien réfléchi à l'avance à ce qu'il voulait y acheter. Il était incapable de déranger un commerçant pour obtenir l'échange de l'un de ses achats. De même, il éprouvait une grande difficulté à rechercher une place ou un moyen d'existence. Il lui était presque impossible de se rendre quelque part pour se présenter, s'il n'était pas persuadé d'avance qu'il serait bien reçu. Il prévoyait qu'il n'aurait pas de succès, et que son analyse serait vouée à l'échec. Il prétendait n'essayer le traitement que sur les instances de sa famille, et ma fonction et mon devoir d'analyste étaient de lui prouver la possibilité de réussir. Néanmoins, pendant le début du premier mois de l'analyse, il ne put se décider à parler et attendait toujours que je lui dise quelque chose, tandis que, de mon côté, j'attirais son attention sur ce phénomène et que je l'invitais à étudier avec moi. Alors il me raconta quelques rêves d'un symbolisme bien défini, que je dus lui expliquer. Ainsi, il avait rêvé d'une femme dont une jambe était amputée au-dessus du genou, laissant voir la plaie ouverte ; ce n'était pas une plaie véritable, car elle ne saignait pas. Je lui expliquai que c'était une représentation symbolique de l'organe génital de la femme, ce qui sembla l'intéresser et le satisfaire. Les jours suivants, il me raconta d'autres rêves, dont je lui expliquai quelques symboles, mais sans les analyser. Puis vint un rêve à sens caché. Je l'invitai à y associer d'autres éléments, mais il me répondit invariablement que rien ne lui passait par la tête. Je dus lui expliquer que, dans ces conditions, on ne pouvait pas interpréter de rêves, cette interprétation n'étant pas la simple traduction d'une écriture secrète ou d'un chiffre, mais au contraire l'explication d'un

sens caché, que l'analyste ne pouvait fournir que si le malade lui faisait connaître, par des associations libres, ses pensées les plus profondes. Ceci le déçut visiblement, et, au cours de la séance suivante, il se retrancha derrière un silence absolu. Comme l'analyste se taisait aussi, il m'invita assez brusquement à parler. Alors, je lui fis remarquer que son attitude ressemblait à celle d'un bébé, auquel de grandes personnes doivent raconter des histoires ; qu'il se comportait comme un enfant gâté, qui reste là à attendre que les adultes lui disent des contes de fées. Sur cela il m'avoua qu'effectivement pendant toute son enfance il tracassait ses sœurs plus âgées, pour qu'elles lui racontent des histoires.

Par la suite, il changea un peu d'attitude. Il parlait déjà un peu mieux, mais son thème préféré restait toujours son scepticisme à l'égard de l'analyse. Il prétendait que les analystes étaient eux-mêmes des névrosés et qu'il ne connaissait que des cas où l'analyse avait échoué. Quant à lui-même, il ne venait qu'à contre-cœur au traitement, car il était convaincu que cela ne lui servirait à rien. Le ton de ces reproches laissait toujours sous-entendre qu'il voulait être persuadé et prié. Je permis à cette manifestation de se développer, puis, saisissant une bonne occasion, je lui fis remarquer que cette attitude donnait l'impression d'être la répétition d'une attitude de son enfance ; qu'il se comportait comme un enfant qui doit prendre un médicament, qui se fait prier longuement par ses parents, et qui se laisse enfin persuader par eux de le prendre pour leur faire plaisir. Je lui reprochai de se comporter de la même façon envers l'analyste, de faire semblant de suivre le traitement non pas pour se guérir, mais pour faire plaisir à sa famille et à l'analyste. Il se souvint alors qu'il s'était comporté de la même façon pendant son enfance, qu'il s'était fait beaucoup prier par sa mère et par ses sœurs pour faire certaines choses utiles à sa santé. Pendant les trois premiers mois du traitement, je dus me borner à lui rendre conscient le fait que ces attitudes caractéristiques de son enfance influaient encore actuellement sur tout son comportement vis-à-vis de son entourage. Je ne me suis pas occupé, pendant tout ce début, des manifestations inconscientes. Je me suis contenté de confronter ses attitudes actuelles, qu'il me révélait pendant l'analyse, avec les réactions automatisées de son enfance et de lui démontrer leur analogie. Je parvins au moins à lui donner conscience de sa maladie et à supprimer la barrière affective qui l'empêchait de

parler ; ce qui me permit de poursuivre l'analyse avec un bon pronostic, lorsqu'il eut compris que son attitude et ses réactions spontanées vis-à-vis du monde extérieur étaient typiques et maladives.

Vous voyez où j'en veux venir : il appartient à l'analyse de la résistance de comprendre analytiquement pourquoi tel malade, par exemple, est en retard, pourquoi tel autre doute, pourquoi un troisième parle indistinctement, pourquoi un quatrième s'exprime par métaphores ronflantes, pourquoi celui-ci, mû par un évident sentiment d'infériorité, se sert de termes techniques pour parler à l'analyste, pourquoi celui-là éprouve une telle difficulté à tout dire qu'il n'avoue qu'*une* idée sur trois ou quatre. Nous chercherons analytiquement pourquoi certaine malade garde toujours auprès d'elle sur le divan, son sac à mains, pourquoi certain patient joue avec son canif. Tout a son importance : la manière dont le patient dit bonjour, donne une poignée de main au psychanalyste, etc. Ce ne sont pas là des réactions à contenu, mais une attitude figurative, l'expression figée de certaines réactions qui se trouvent au service de l'équilibre névrotique, et dont le but est de protéger les résistances contre les attaques venues de l'extérieur. Ces diverses façons de se comporter sont autant de barrières narcissiques opposées à l'extérieur. Et, dans bien des cas, nous améliorerons les résultats thérapeutiques, si même nous ne les *créons* pas de toutes pièces, en reconnaissant que ces comportements typiques sont bien l'expression de la résistance, en les ramenant à leurs origines infantiles et en les supprimant par les moyens analytiques.

Mais voilà que nous nous heurtons à une nouvelle difficulté : fréquemment, en effet, le malade ne soupçonne pas que ces traits de son caractère sont pathologiques, ces attitudes ne provoquant pas de conflits. C'est pourquoi il manque au malade « la connaissance de sa maladie », les attitudes en question se prêtent parfaitement à la rationalisation et apparaissent le plus souvent comme bien fondées, propres à se faire valoir dans le monde extérieur.

Tout cela, certes, n'est pas nouveau pour vous. Nous savons bien qu'il faut tenir compte du comportement des patients, le rendre conscient et le comprendre. Mais, au point de vue thérapeutique, l'important est de savoir que, dans nombre de cas, nous devons *avant tout* aborder et étudier ces comportements extérieurs, afin de voir de quelles résistances ils découlent. Et ces résistances devront ensuite être mises en lumière. Pensons à tous ces malades qui, bien

sagement, bien poliment, commencent leur analyse, ou encore à ceux qui témoignent dès le début d'un apparent transfert positif, et qui voudraient bien conserver cette attitude affectueuse et souvent passionnée. Songeons aux patients qui viennent à nous couverts d'une armure de narcissisme et qui se montrent disposés à obéir à toutes nos exigences, tandis que cette attitude ne sert qu'à masquer, pour les conserver, les résistances cachées. Dans ces cas, et dans bien d'autres encore, nous serons forcés, au début, de nous préoccuper seulement des traits apparents de caractère, afin de faire ressortir les résistances dissimulées. C'est ainsi que se présente, comme nous l'avons dit, la plus grande difficulté : l'ignorance où est le malade de son état pathologique.

Le moi conscient n'a joué qu'un rôle infime dans la formation du symptôme névrotique circonscrit, et il considère naturellement ce dernier comme un corps étranger. Mais les comportements sont, au premier chef, des formations réactionnelles *du moi*, et, de ce fait, ne peuvent être ressentis comme étrangers et pathologiques. C'est pourquoi l'analyse de la défense du caractère offre tant de difficultés, le malade n'ayant pas le désir de guérir. Vous savez tous, Mesdames et Messieurs, qu'autrefois (et cela se produit encore assez souvent aujourd'hui), qu'autrefois, dis-je, nous tentions de faire directement appel au moi conscient du patient par des exhortations et des encouragements, tout comme l'éducateur et le psychothérapeute. C'est surtout quand le malade n'arrive pas à se conformer aux règles fondamentales, quand il est réticent, peu sincère, qu'on est le plus tenté, afin d'obtenir un premier transfert positif, d'agir directement sur lui, de faire son « éducation psychanalytique ».

Dans la méthode que nous prônons ici, le psychanalyste renonce à tout essai éducatif et ne tente pas de capter, par de paternelles admonestations ou par de bons conseils, la confiance du malade. Il est plutôt enclin à considérer ces réactions de défense du moi comme des symptômes névrotiques, c'est-à-dire à chercher ce qui les a, dans l'enfance, motivées. Une fois leur origine trouvée, il les détruit. Ne prions pas le patient d'obéir strictement aux règles, de mettre de l'ordre dans ses dires, de ne pas se montrer agressif, d'éviter de mentir et de tromper. Demandons-nous plutôt quelles raisons dictent le comportement du malade. Essayons sans cesse de ramener son intérêt sur ce point, afin qu'il puisse nous aider à en comprendre analytiquement la signification et l'origine. Par cette

répétition, cette mise en valeur du trait de caractère considéré, le malade est enfin amené, par suite de la distance et de l'objectivation, à ressentir le comportement en question comme quelque chose d'extérieur, d'étranger à lui, comme une sorte de pénible symptôme obsessionnel. Il commence par là à se rendre compte de son état pathologique et, par la suite, le traitement de la susdite manifestation de caractère ne se distingue en rien de l'élucidation analytique de quelque symptôme névrotique.

Si, par l'emploi de cette méthode, nous abordons systématiquement le trait de caractère qui s'oppose à nous comme une attitude automatisée de résistance, nous voyons émerger sans voiles, à mesure que ce trait de caractère est expliqué analytiquement, les composantes pulsionnelles qui justement ont donné naissance à la résistance dans le transfert. Le malade, jusque-là hyperaimable, hypercomplaisant, hyperamical, et passivement féminin, laisse toujours davantage transparaître, par exemple, les agressivités que cette attitude dissimulait. Plus il objective, dans l'analyse, son attitude passive féminine, plus il reconnaît et sent qu'il s'agit d'un symptôme obsessionnel, et plus il devient agressif. En effet, ce comportement passif féminin sert à masquer ses tendances agressives de castration.

En nous souvenant des leçons de Freud, sur l'intrication des pulsions, il nous deviendra facile de saisir métapsychologiquement ce processus. Toutes les manifestations affectives sont, on le sait, des mélanges de tendances agressives et libidinales. Quand nous parvenons à comprendre analytiquement, à faire ressortir l'une de ces composantes, il se produit, comme de juste, une désintrication passagère qui permet d'apercevoir la composante dissimulée. L'analyse d'une attitude passive-féminine permet de mettre l'agressivité en lumière. L'analyse d'attitudes agressives renforcera le lien libidinal qui unit l'analysé à l'analyste.

Sous une forme plus ou moins déguisée, on a souvent objecté à l'analyse des résistances, qu'elle risquait, en mettant trop en valeur l'agressivité, de faire interrompre le traitement. Qu'il me soit permis de faire observer que l'expérience, aussi bien que les considérations métapsychiques, réfutent cette objection. Bien au contraire, l'étude approfondie des résistances et des agressivités, leur analyse totale, ont pour effet de mettre en valeur et de renforcer les tendances libidinales du véritable transfert positif.

En rendant objectif un trait de caractère, une attitude passive-féminine, par exemple, on fait toujours plus clairement, plus nettement, apparaître l'agressivité. Et cette apparition des tendances agressives provoque mécaniquement aussi celle de la peur infantile de la castration qui, en son temps, causa la transformation de l'agressivité en attitude passive-féminine.

C'est dans le cas de l'homosexuel névrosé passivement féminin que j'ai pu, avec la plus grande netteté, constater la valeur de la méthode que je décris ici. A mesure que j'étudiai monotonement, sans cesse, la signification de son comportement passif féminin, le malade témoignait vis-à-vis de moi d'une hostilité croissante. L'analyse de cette hostilité fit mécaniquement ressurgir des rêves et des représentations infantiles. Ces rêves, ces représentations traduisaient le désir de ravir à l'analyste, puis au père et aux deux frères aînés, leur grand pénis. Puis apparurent les souvenirs de la première crainte de castration, cette crainte provoquée par le père si fort, puis par la mère à laquelle le père l'avait abandonné. La pitié pour la mère, la crainte du père, de la mère et des frères se trahit par une imitation du comportement maternel : il s'identifiait à sa mère à cause de la similitude de leurs destins. Il fut ainsi amené à adopter une attitude passive féminine propre à dissimuler la peur et l'agressivité. Après avoir liquidé les réactions du moi, il devient ensuite assez facile d'expliquer comment le ça régresse vers une position passive orale. L'analyse, en montrant, en étudiant, une seule manifestation du caractère : la résistance dissimulée par un comportement passif féminin, a pu parvenir, avec une rigueur mathématique, au cœur même de la névrose. Le rejet du transfert déguisé avait eu pour effet de réveiller l'agressivité, l'analyse de l'attitude hostile put provoquer un transfert vraiment positif qui permit d'aborder le facteur infantile essentiel, responsable de la névrose. Au bout de quatre mois de traitement, je parvins à lever les amnésies infantiles les plus précoces.

Cette méthode n'apporte aucune innovation, ce qui la distingue des autres, c'est le choix du matériel, l'observance la plus stricte de la marche arrière dans l'étude de la formation des symptômes, le débobinage des associations névrotiques. A partir du moi, de la personnalité consciente, de l'assise supérieure, le comportement névrotique est étudié jusqu'à son facteur infantile. Ainsi, cette méthode rigoureuse permet de conserver sans cesse une vue d'en-

semble, d'éviter, jusqu'à un certain point, la dangereuse et si fréquente « situation chaotique », enfin de ne pas laisser passer inaperçues des attitudes fortement négatives. Nous abordons, en effet, celles-ci de front, et c'est pourquoi l'on ne risque pas, au cours de l'analyse, de se trouver inopinément en face de fortes résistances, ce qui est toujours dangereux pour le traitement. D'ailleurs, c'est au début de ce dernier que le malade est le mieux disposé à comprendre les interprétations qu'on lui donne touchant la défense du moi (parce qu'elles concernent *plus* son conscient) que les interprétations prématurées des tendances inconscientes du ça. Si, une fois ces résistances essentielles détruites, nous expliquons le sens et le contenu, les interprétations que nous donnerons s'adresseront à un moi plus fort, mieux armé, et seront ainsi plus facilement et mieux acceptées.

Certes, il faut l'avouer, l'analyse du caractère offre bien aussi certains dangers, certaines embûches. Ainsi, la mise en lumière stéréotypique des hostilités cachées derrière un comportement positif, affectueux, provoque souvent l'éruption de courants d'agressivité. Les agressions surgissent parfois avec une telle violence qu'elles font alors penser au processus physique de la désagrégation atomique et à l'énergie mise en liberté au cours de ce phénomène. L'analyste averti, expérimenté, ne sera ni déconcerté, ni découragé par de pareilles explosions. Les débutants, par contre, devront s'abstenir d'utiliser cette technique. L'abolition des automatismes transformés en traits de caractère a pour résultat la mise en liberté de grandes quantités d'énergies libidinales et destructives attachées à ces automatismes.

Le procédé de technique que nous proposons ici a souvent un autre résultat désagréable. L'analyse du moi, de son comportement, est bien plus pénible pour le patient que celle de la structure du ça. C'est pourquoi le patient oppose à ces objectivations, à cette destruction des automatismes du caractère, une très forte résistance. Nous ne percevons l'intensité de celle-ci qu'en nous souvenant que de semblables automatismes servent en général à économiser les énergies d'investissements et surtout à éviter l'angoisse. Et justement, chez les névrosés, une énorme somme d'angoisse brute se dissimule derrière ces attitudes mécanisées de défense. Souvent, il faut s'armer de beaucoup de patience et de persévérance avant d'arriver à percer cette cuirasse de narcissisme. Mais si l'on y

réussit, il peut se faire que *soudain* tout l'édifice, dont l'équilibre était assuré par la conformation du caractère et le narcissisme, s'écroule, et qu'un état analogue à un effondrement de la structure du moi s'installe provisoirement. L'analyste doit déjà savoir doser l'élucidation psychanalytique et dominer la situation.

Tout ceci contribuera encore à nous fournir des indications sur la technique de l'analyse du caractère et de la résistance. Cette méthode est applicable à peu près à tous les cas, mais surtout, je crois, aux névroses obsessionnelles quand ce sont non des symptômes circonscrits, mais des faiblesses fonctionnelles générales qui prédominent, quand les attitudes caractéristiques du malade traduisent le symptôme pathologique, tout en constituant elles-mêmes le plus grand obstacle à la guérison. Ce procédé convient encore aux narcissiques qui ont accoutumé de pousser jusqu'à l'absurde toute tentative analytique, puis à toutes les névroses qui ne constituent pas de symptômes bien circonscrits, aux caractères dits névrotiques. Quant aux schizoïdes, aux schizophrènes à la période de début, ils tireront aussi profit de cette technique, si l'on a soin de libérer et de fortifier le moi, avant d'entreprendre l'analyse de la structure du ça. Par contre, dans les hystéries aiguës d'angoisse, dans les mélancolies, dans les dépressions graves avec forte angoisse et tendances au suicide, le procédé semble contre-indiqué. N'oublions pas, en effet, que l'analyse du caractère libère d'énormes quantités d'angoisse et d'agressivité, et que le moi doit être assez fort pour résister à leur assaut. Quelle que soit l'habileté de l'analyste, l'art avec lequel il sait s'adapter aux circonstances, fournir des explications moins rigoureuses, se montrer plus actif, il lui faut, malgré tout, s'attendre à de vives réactions thérapeutiques. En ce qui concerne les analyses didactiques, l'analyse des automatismes et des fixations du caractère me paraît indispensable à qui veut devenir un bon analyste, prêt à affronter toutes les difficultés de la pratique. N'oublions pas que les connaissances théoriques, si poussées soient-elles, ne suffisent pas, à elles seules, à faire un bon analyste. Comme l'a dit Freud, l'analyste doit pouvoir faire de son propre inconscient une sorte de récepteur pour l'inconscient du patient, sans que ses propres résistances ou son propre caractère vienne alors l'en empêcher. Au cours des séances, l'analyste doit pouvoir se laisser aller sans contrainte, oublier ses connaissances intellectuelles, saisir le comportement du patient, non par le détour

d'une compréhension intellectuelle, mais directement, grâce à son inconscient. Pour cela, l'analyste ne doit plus avoir, dans son caractère, de barrages capables de compromettre son action thérapeutique. Celui qui n'a pu parvenir à défouler entièrement ses tendances agressives ne sera pas capable de mettre en lumière le transfert négatif et chargé d'affect du malade. Celui qui ressent narcissiquement le transfert du patient sera enclin à rapporter à sa propre personne toute nouvelle inclination de celui-ci ; par contre, il ne laissera pas à la critique et à la défiance du malade la latitude de se développer entièrement. Bref, pour savoir pratiquer une bonne analyse, l'analyste devra avoir un caractère suffisamment flexible. Il sera d'autant moins apte à pratiquer avec succès que son caractère sera plus rigide et plus inflexible. Or, presque tous les individus ont des automatismes de caractère différents qui ont le même but économique que ceux décrits chez les malades. C'est pourquoi tous ceux qui se destinent à l'analyse doivent subir une bonne analyse de ces automatismes.

Certes, c'est là beaucoup exiger de nos jeunes analystes, mais ces exigences sont à la mesure de celles auxquelles nous soumettent bien souvent nos clients.

C'est par ces considérations que j'achèverais ma conférence s'il ne me restait encore quelques remarques à faire touchant le mécanisme psychique dont nous avons tant parlé aujourd'hui. Nous en connaissons très bien les formes, mais en ignorons la cause profonde, c'est-à-dire celle de ce surprenant phénomène psychique que nous nommons l'automatisme de répétition, et qui reste pour nous énigmatique. Vous savez tous, Mesdames et Messieurs, que c'est sur cet automatisme que repose essentiellement notre thérapeutique. Le malade, au cours du traitement, vit obsessionnellement ses conflits réactivés et nous permet ainsi de les étudier, de lui révéler leur structure et de les supprimer par l'analyse. Nous nous fions à l'automatisme de répétition comme à une loi naturelle toujours agissante. Nous ne négligeons jamais cet automatisme, sans toutefois en connaître à fond la nature ni la structure. Nous savons qu'il cesse une fois que les associations névrotiques ont été rendues conscientes. Nous en connaissons le mécanisme qui nous a été révélé surtout par les névroses traumatiques. Vous avez lu les travaux de Freud, d'Abraham, d'Eitingon, de Simmel, et d'autres encore, sur la répétition obsessionnelle des événements traumatiques dans les

rêves, faits que les névroses de guerre, en particulier, nous ont fréquemment permis d'observer. Vous savez comment Freud étudie ce phénomène si étrange, comment il nous montre que cette répétition obsessionnelle sert évidemment à surmonter le traumatisme. Tout cela explique l'importance économique de l'automatisme de répétition, mais non pas le phénomène lui-même. Nous avons sans doute tous l'impression que ce phénomène est une réaction d'ordre tout à fait général, et je voudrais ajouter qu'il n'y a peut-être pas là quelque chose de purement psychique. Pour vous faire comprendre mon idée, je vais vous raconter une petite autoobservation. Je fus obligé, cet été, de me faire arracher une dent. Courageux comme d'habitude, je voulus qu'on pratiquât une insensibilisation. Mais, après l'opération, j'observai un fait surprenant, étrange : durant un certain temps, je revécus à maintes reprises et plusieurs fois par jour, comme dans une sorte de rêve diurne, cette désagréable scène. La réaction s'atténua peu à peu, pour, au bout de quelque temps, cesser tout à fait. Je méditai là-dessus, et en vins à conclure qu'on n'en pouvait rendre responsables *exclusivement* ni le trouble apporté dans l'inconscient, ni la réactivation d'idées de castration ; un fait encore m'apparut : au moment où la plaie fut cicatrisée, l'incident disparut des rêves diurnes. Aussi longtemps que la plaie m'avait fait souffrir, l'idée s'était trouvée souvent réactivée, mais cette réactivation ne tarda pas à cesser. J'en conclus que le réveil de l'événement traumatique est certainement lié au processus somatique de la guérison et que, peut-être même, cette réactivation imaginaire du traumatisme favorise la guérison. Mes réflexions métapsychologiques m'amenèrent à penser que cette conclusion était juste. La doctrine des instincts vous a appris à tous, Mesdames et Messieurs, que nous nous figurons la libido comme une sorte de grand réservoir : de notables parties de la libido sont liées narcissiquement, ce qui contribue au maintien de la structure cellulaire et à l'affirmation de l'individu. Les quantités disponibles de libido servent à l'extérieur à établir les associations érotiques. Vous n'ignorez pas non plus que les relations entretenues avec la libido de l'extérieur par la libido liée au moi ne sont pas chez l'individu dans un rapport constant. Certains événements psychiques, et surtout les maladies organiques, font que de grandes quantités de libido sont retirées du monde extérieur et utilisées narcissiquement. Un poète humoriste allemand bien connu : Wilhelm Busch,

s'est servi, pour exprimer ce fait, d'une jolie image : « C'est dans la cavité d'une dent malade, a-t-il écrit, que vient se loger l'âme tout entière. » Nous savons que les maladies psychiques ont pour conséquence secondaire d'affaiblir les rapports libidinaux avec le monde extérieur. Pour les malades, il en va de même. Leur intérêt, leur libido entière se tourne vers la maladie. Ces observations, et bien d'autres encore que vous avez pu faire vous-mêmes, m'ont amené à supposer que l'automatisme de répétition, la reviviscence obsessionnelle de tous les événements propres à troubler, à menacer l'état somatique ou psychique, que cet automatisme, dis-je, est un processus utile à la guérison. Les choses se passent, à mon avis, de la façon suivante : la libido tournée vers le monde extérieur, et qui s'y trouve utilisée, en est retirée du fait de la reproduction obsessionnelle de l'incident traumatique ou de la maladie, puis *liée narcissiquement afin d'aider à surmonter le mal.* Ce processus rappelle le rôle des globules blancs dans les cas de blessures, ils se rassemblent en grand nombre autour de la plaie pour contribuer à sa guérison.

Pensons ensuite aux mouvements involontaires, à ceux du cœur par exemple, ou à ceux de la paupière, qui sont aussi une sorte de répétition obsessionnelle assurant la conservation et la protection du corps. Pensons enfin aux nombreux reflexes plus ou moins inconscients, — automatismes dans les réactions suscitées par des attaques venues du dehors. Tout cela me donne l'impression que le phénomène de répétition obsessionnelle pourrait bien, peut-être nous amener à une meilleure compréhension du rapport de l'énergie avec le corps.

Certaines conclusions analogues s'imposent aussi à nous quand nous considérons les particularités du caractère. N'oublions jamais que ces particularités constituent elles-mêmes les répétitions automatiques d'un comportement servant lui aussi à établir l'équilibre entre les troubles d'origine extérieure ou pulsionnelle. Analyser ces attitudes, c'est entreprendre une désintrication artificielle en libérant les énergies d'investissement, ce qui rappelle le phénomène physique de la désagrégation des atomes. Cette analyse nous montre quelle quantité considérable est narcissiquement liée. L'automatisme de répétition nous apparaît alors comme un facteur biologique, presque comme le régulateur de la répartition quantitative de l'énergie entre le moi et le monde extérieur. Ce phénomène nous semble jouer son rôle dans les transformations d'énergies en ma-

tière. La biologie nous a enseigné que les formes et les diverses parties du corps s'adaptent aux besoins de l'individu, c'est-à-dire à ses relations avec l'extérieur, qu'elles se sont développées biologiquement. Peut-être avons-nous maintenant quelque soupçon de la façon dont se produit ce développement : *par automatisme de répétition.* Nous nous rendons compte aussi de l'énorme quantité de libido qui se trouve liée narcissiquement pour former le corps. Peut-être cette manière d'envisager les choses nous permettra-t-elle de comprendre des phénomènes tels que la fièvre, de trouver aussi son rôle économique dans le corps, le processus pathologique et la guérison. La fièvre nous apparaîtra alors presque comme une « fusion » de la libido figée et liée narcissiquement. Cette libido, ainsi débarrassée de ses liens narcissiques, pourra alors être utilisée pour la guérison. Peut-être doit-on voir là la raison des sensations douloureuses qui accompagnent la fièvre. Mais je tiens, Mesdames et Messieurs, à vous rappeler qu'il ne saurait s'agir ici que de simples hypothèses. C'est aux médecins qu'il appartiendra de les étudier davantage, cependant elles se fondent sur une multitude de petits faits, de petites observations isolées. Le manque de temps m'interdit malheureusement de pousser plus avant l'étude de ce sujet intéressant entre tous.

A propos de la communication de M. Staub [1]

M. R. LŒWENSTEIN : « Lorsque nous fûmes chargés, mes amis Laforgue et Odier, et moi, d'amorcer la discussion de la remarquable communication de M. Staub, celui-ci a bien voulu assister à une réunion privée à laquelle malheureusement M. Laforgue n'a pu être présent. Au cours de cette réunion, notre conversation avec M. Staub m'a permis d'élucider certains points de son exposé qui m'avaient d'abord paru obscurs.

Il peut paraître superflu d'insister sur l'énorme intérêt que présentent pour la psychanalyse et pour chaque psychanalyste en particulier, des travaux tels que celui de M. Staub. Ceux qui par leur pratique journalière se trouvent en présence de difficultés techniques dans le traitement de bon nombre de cas de névroses savent combien peuvent être précieuses les solutions trouvées par d'autres.

Et cependant, il se trouve que d'aucuns semblent marquer une certaine opposition à des travaux qui ont pour objet la technique même de la cure psychanalytique.

C'est ainsi que lors de la discussion de mon travail sur le « tact » dans la psychanalyse, certains s'opposèrent à ce qu'ils considéraient comme une réglementation du tact, alors que d'autres étaient hostiles à l'énoncé de toute règle technique, craignant par là d'entraver toute initiative du psychanalyste, donnant pour raison que l'exercice de la psychanalyse devait rester un art. Ces derniers semblent oublier que la pratique d'un art nécessite un long apprentissage et l'acquisition d'une technique sûre. Cet apprentissage n'a jamais empêché personne de manifester son originalité.

Si Freud avait pensé comme ces critiques, la psychanalyse aujourd'hui, n'existerait pas. On saurait qu'il y a à Vienne un médecin réussissant à guérir des névroses passant pour inguérissables, et cela par une méthode mystérieuse et bizarre.

(1) A la suite de la communication de M. H. Staub sur la « Technique de la psychanalyse de la résistance et du caractère » (voir pages précédentes), MM. Lœwenstein, Laforgue et Odier furent priés de bien vouloir développer, à une séance suivante de la Société Psychanalytique de Paris, les remarques que leur suggérait cette conférence. — (*N. D. L. R.*)

La connaissance et l'observance des règles de la technique psychanalytique permettent à tous ceux qui appliquent cette sorte de traitement d'éviter de graves mécomptes et des échec inutiles.

Dans son travail, M. Staub étudie des cas dans lesquels les résistances qui opposent le malade à la cure, résistances très difficiles à vaincre, sont l'expression même de certains de leurs traits de caractère. Et il s'agit là de cas présentant des tableaux cliniques les plus divers, souvent même de cas présentant les symptômes d'une névrose bien caractérisée et sans aucun trouble du caractère apparent.

En disant : l'analyse des résistances dues au carctère du patient, nous entendons l'analyse même de ce trait de caractère. Or, que voulons-nous dire par là ? Sans prétendre donner ici une définition du caractère, rappelons seulement quand, dans quels cas de comportement humain on emploie généralement le terme de caractère.

Lorsque un homme a pour particularité de ne jamais s'attacher à une femme, mais d'en changer fréquemment, il ne viendra à l'idée de personne d'en faire une particularité de son caractère. On parlera au contraire des particularités de sa vie amoureuse et sexuelle.

Mais si un homme se mettait à changer de collaborateurs ou d'amis aussi souvent que l'autre de maîtresses, ce serait mis sur le compte de son caractère.

De façon générale, on rangera sous l'étiquette caractère, des comportements habituels de l'individu dans la vie sociale à l'exclusion de ceux de la vie sexuelle.

Dans le caractère on inscrira sa plus ou moins grande agressivité dans des circonstances données, qu'il s'agisse, par exemple, de questions d'argent, de vie commune, de travail, que ce soit avec des égaux, des supérieurs ou des subalternes, son comportement dans le bonheur ou dans l'adversité.

Freud dit en effet dans ses « Nouvelles leçons » qu'il ne peut être question de caractère que dans le moi et non pas au niveau du soi.

Or la psychanalyse a découvert qu'une bonne partie de ce qu'on appelle habituellement caractère, est l'aboutissant d'une longue évolution s'effectuant primitivement au dépens de pulsions libidinales et agressives, le moi ayant la charge d'accorder les pulsions du soi et les exigences du monde extérieur. Les conséquences en sont les modifications du moi, dues, par exemple, aux formations

réactionnelles mises en œuvre contre les pulsions, ou aux identifications effectuées au cours de son évolution ; l'exemple classique de traits de caractère édifiés sur une base pulsionnelle primitive, c'est le caractère anal.

Ainsi, si nous parlons d'analyse du caractère, nous voulons dire par là le travail qui consiste à refaire en sens inverse le processus qui a abouti à un trait de caractère donné, jusqu'à la mise à jour des pulsions libidinales et agressives au dépens desquelles il a été édifié.

Ainsi les procédés recommandés par M. Staub, d'accord en cela avec les conceptions de M. Reich, nous paraissent découler logiquement des principes mêmes de l'analyse du caractère. Puisqu'au retour du refoulé s'opposent des mécanismes de résistance sous forme de traits de caractère, il est évident que ces traits de caractère doivent être analysés et surmontés à l'instar de toute résistance rencontrée au cours du traitement analytique.

Un exemple de notre propre expérience illustrera l'utilité des procédés techniques préconisés par M. Staub.

Une grande obsédée que j'ai analysée, atteinte de nombreuses compulsions de lavage et de doutes obsessionnels, réalisant le tableau classique de la *folie du toucher*, présentait au début du traitement un comportement très particulier. Toutes les fois que je lui donnais une explication ou une interprétation, elle me la faisait répéter à plusieurs reprises, comme pour apprendre par cœur, comme pour s'imprégner entièrement, comme pour ne rien laisser échapper des « précieuses » paroles que je lui adressais. Cette attitude en apparence pleine de soumission et d'obéissance, décelait et recelait des tendances ironiques et agressives. L'importance de l'analyse de cette forme de résistance est évidente, si l'on songe que sa névrose a été presque entièrement édifiée sur le refoulement et la lutte contre ses pulsions agressives et sadiques. Elle répétait plus particulièrement sa soumission apparente et compulsionnelle vis-à-vis de son père, auquel elle avait, dans son inconscient, voué une rancune profonde pour des motifs de déception amoureuse et de jalousie.

On voit à cet exemple, combien l'analyse d'une pareille résistance mène droit au cœur de la névrose, et on voit aussi combien cette résistance non analysée eût été capable de paralyser la bonne marche du traitement.

Cet exemple se rattache par un autre côté encore aux conseils

techniques émis par M. Staub. Ce dernier à voulu conseiller l'application de cette technique à des cas de certaines entités nosographiques bien déterminées.

Je crois en effet, qu'un grand nombre de cas de névroses obsessionnelles présentent des résistances analogues à celles du cas précité ; elles découlent en effet de la structure même de cette névrose, édifiée comme nous le savons, essentiellement sur des pulsions du stade sadique-anal.

Mais deux points de divergence, points secondaires il est vrai, me séparent de M. Staub. C'est d'abord lorsque M. Staub pense que cette technique est systématiquement applicable dans tous les cas de névroses appartenant à certaines entités nosographiques. Je crois au contraire que l'utilité de cette technique est une question de cas individuels et non pas d'entités nosographiques données. Le second point de divergence est le suivant : M. Staub préconise l'emploi de sa technique d'une façon absolument systématique. L'analyse des résistances dues au caractère devrait selon lui s'effectuer pendant quelque temps au moins à l'exclusion de toute autre forme d'intervention de l'analyste. Si il est possible que dans certains cas cette méthode soit la bonne, cas qui peuvent être assez nombreux, la systématisation de ce procédé peut avoir à mon avis des conséquences assez fâcheuses. Dans le cas que je viens de citer, par exemple, les résistances dues au caractère même étaient au premier plan du tableau du traitement. Or, il m'a été infiniment utile d'alterner ces interventions avec des interprétations classiques, par exemple, visant des pulsions, des sentiments et des pensées inconscients se traduisant dans ses symptômes.

Ainsi, pour me résumer, j'attache une réelle valeur au procédé préconisé par M. Staub. Son originalité consiste à mettre en relief des mécanismes de résistances et des mécanismes thérapeutiques que les analystes n'employaient jusqu'ici que sporadiquement. Mais, pour excellent qu'il soit, comme tout procédé, il gagnerait à ne pas être employé de façon par trop systématique ou schématique. »

M. R. Laforgue : « J'avoue que j'ai quelque hésitation à traiter le sujet dont il est question. Je me rends parfaitement compte de l'intérêt qu'il y a à préciser les difficultés que nous pouvons rencontrer au cours d'une analyse et de rechercher la manière la plus simple

de les surmonter. Mais je crains que la question ne soit mal posée — du moins telle que Reich semble l'envisager.

Son livre sur *L'Analyse du Caractère* est certes très intelligent. L'auteur y révèle une connaissance étendue des problèmes que nous pose l'analyse des névrosés. On lira son livre sans doute avec beaucoup de profit, à condition, toutefois, de savoir faire les réserves qui s'imposent, à notre avis.

Je voudrais vous expliquer ces réserves, — réserves qu'il convient de faire, également, quand on veut utilement discuter le problème dont il est question ce soir.

Mais, tout d'abord, je tiens à vous signaler que j'aurais préféré attendre encore un peu avant d'aborder le sujet. Je n'ai pas encore complètement assimilé les idées de Reich. Je viens de commencer seulement la lecture de son récent ouvrage sur la *Massenpsychologie des Faschismus*. Je n'ai pas encore pu me former une opinion suffisamment précise en ce qui concerne Reich lui-même et je me trouve encore au stade où l'on cherche à faire la synthèse de ses impressions. Ce sont donc des impressions, plutôt que des opinions, dont je voudrais vous faire part en attendant de pouvoir conclure.

La lecture du livre de Reich m'a tout d'abord donné le sentiment que j'avais à faire à un homme aux idées préconçues en ce qui concerne la guérison du malade. Idées préconçues encore, au sujet du problème de la norme, de la santé psychique, du bonheur, de l'individu ou de la société. Guérir, pour Reich, ne serait pas seulement soulager, mais surtout adapter un individu à une société ; non pas à n'importe quelle société, mais à une forme de société très précise : je veux dire la société communiste dont Reich semble croire qu'elle représente exactement le stade normal, sinon adulte, voire le parachèvement suprême de l'évolution sociale. En d'autres termes : Reich me paraît croire à la perfection, ou plutôt à la perfectibilité de l'homme et de la société. Loin de moi l'idée de lui disputer le droit d'avoir cette croyance, — mais, comme pour tous les croyants, sa croyance semble être pour lui une vérité à laquelle, à l'instar des croyants, il paraît vouloir tout sacrifier.

Aussi, aux yeux de Reich, l'analyste est-il presque toujours responsable de l'échec d'un traitement : s'il eût appliqué la technique idéale, il eût pu réussir envers et contre tout.

Mesdames et Messieurs, j'ai un peu connu moi-même — comme vous tous probablemenut — cet état d'esprit. Et c'est à la psycha-

nalyse que je dois d'avoir découvert combien il faut se méfier de principes et savoir en user avec circonspection, car, très souvent, ils ne sont que de pures rationalisations. Aujourd'hui, je suis presque convaincu que rien n'est plus funeste à l'action thérapeutique d'un psychanalyste que cette « belle passion de prophétiser et de maudire » qui, selon Daudet, caractérise les moralistes. Et, ici, se pose une question fondamentale : Quel est, en somme, le but de notre intervention chez le malade ? Le guérir à tout prix, d'après des formules toutes faites, ou le soulager d'abord et le guérir peut-être quand cela est possible ?

Mesdames et Messieurs, guérir — qu'est-ce exactement ? Excusez-moi de poser cette question à laquelle il est évidemment facile de répondre quand elle se pose pour un malade ayant des symptômes — mais qui nous met dans le plus grand embarras dès que nous avons à faire à un caractère névrotique qui peut parfaitement permettre à un sujet anormal dans le sens psychanalytique, de remplir normalement une fonction dans le sens social. Je m'explique : Combien d'homosexuels, d'ascètes, de femmes frigides, etc., n'y a-t-il point qui arrivent à remplir un rôle considérable dans la société ? De quel droit les obligerions-nous à subir un traitement sous prétexte qu'ils sont anormaux ? N'ont-ils pas le droit d'être tels qu'ils sont et ne devons-nous pas subordonner notre intervention à leur désir, tout en nous rendant compte de la valeur relative de ce que nous pouvons leur offrir ?

Le problème du bonheur est extrêmement complexe. Il y a des états pathologiques qui procurent à l'individu un bonheur peut-être supérieur au bonheur dit normal. Je me souviens, à ce sujet, du cas d'un aristocrate dont le bonheur suprême était de manger les excréments d'un valet de chambre, etc. Cet homme était pédéraste et m'avait expliqué qu'il y avait une société dans laquelle, à son avis, il se sentait parfaitement heureux. C'était la société arabe, où il avait eu l'occasion de vivre un peu en « Arabe ». Aussi se sentait-il malheureux dans la société européenne, et fortement tenté de devenir « Arabe » pour de bon. Après quelque temps d'analyse, le malade qui, pour des raisons spéciales, n'avait pu remplir que difficilement ses fonctions sociales (séquelles d'encéphalite léthargique), m'a déclaré qu'il était un peu réconcilié avec la société européenne où il avait enfin trouvé le moyen de vivre, à condition de chercher son bonheur d'être humilié comme... « valet de chambre ».

Mesdames et Messieurs, vous comprendrez certainement pourquoi j'ai cité cet exemple. Toutes les questions que je viens de poser, Reich, lui, n'a pas l'air de se les poser. Pour lui, guérir, c'est créer un état X par rapport auquel tous les autres états sont à supprimer. Il semble professer la même opinion dans le domaine de la sociologie. Une société doit réaliser un état X par rapport auquel toutes les autres organisations sociales sont périmées, particulièrement les sociétés où il y a des exploiteurs et des exploités — ces derniers étant considérés par Reich comme forcément malheureux. C'est cet état d'esprit qui, sans doute, lui a fait croire avec beaucoup de ferveur qu'il n'existe qu'un chemin pour guérir le malade, et qu'une méthode de traitement X, par rapport à laquelle toutes les autres méthodes ne vaudraient pas grand'chose.

Et me voici arrivé au second point de mes réserves.

Mesdames et Messieurs, comme je vous l'ai confessé, il fut un temps où j'avais également la tendance d'avoir les mêmes opinions que Reich. Mais j'ai eu soin de voir des malades, je veux dire non seulement mes propres malades, mais également ceux traités par d'autres analystes. J'ai trouvé des malades qui me paraissaient bien guéris, et chose surprenante, guéris parfois par des débutants très imparfaitement au courant de nos méthodes — alors que parfois certains malades traités par des sommités de la psychanalyse ne me donnaient aucune satisfaction. Il n'y a là d'ailleurs rien qui puisse nous surprendre, mais le cas mérite qu'on y réfléchisse. Loin de nous l'idée de conclure pour cela que la méthode de notre traitement est une question secondaire. Mais elle est beaucoup plus complexe qu'elle ne le paraît, et cela d'autant plus qu'il est difficile de discuter la question de méthode du traitement d'une façon objective dans une société scientifique où chacun a plus ou moins tendance à croire secrètement surtout à sa propre méthode. Et pour cause. Prenons un cas de névrose X, ayant besoin d'un traitement. Le cas, au début, se présentera de la même façon, ou à peu près, à n'importe quel analyste. Mais je crois que cela change rapidement et suivant le caractère de l'analyste. Tous les analystes ne se ressemblent pas. Nous n'avons qu'à nous regarder mutuellement pour en être aussitôt convaincu. Un cas réagira d'une façon différente suivant qu'il sera entre les mains d'Allendy, de la Princesse Marie Bonaparte, de Pichon, de Parcheminey, de Borel, de Lœwenstein, d'Odier ou de moi — pour ne citer que ceux-

là. Non seulement nous ne nous ressemblons pas de caractère, non seulement le malade réagira de façon différente suivant qu'il aura affaire à l'un ou l'autre d'entre nous, — mais encore nous différons également par nos expériences. En effet, personne d'entre nous n'a la même expérience — et l'expérience de l'un n'est jamais absolument identique à celle de l'autre. Dans le cas hypothétique d'une expérience parfaite, je ne crois pas qu'un analyste puisse l'acquérir dans tous les domaines de son activité. Comment l'analyste échapperait-il à la tendance générale à se spécialiser ? Dans ce cas, différents analystes pourraient souvent se compenser mutuellement là où l'un s'est plus que l'autre spécialisé dans les cas déterminés. Bref, pour revenir à notre question, je crois que le malade réagira différemment non seulement suivant le tempérament de l'analyste, mais également suivant l'expérience de ce dernier, laquelle déterminera généralement la marche du traitement.

Cette expérience est-elle, dès lors, transmissible à un autre analyste ? Je crois jusqu'à un certain degré seulement, et cela suivant le tempérament de l'analyste. J'entrevois très bien la possibilité que l'expérience d'un analyste au tempérament X ne puisse avoir qu'une valeur très relative pour un analyste au tempérament Y. Et il n'est nullement besoin d'avoir la même expérience — car nous pouvons nous demander s'il n'y a pas différents chemins pour faire aboutir un traitement et cela suivant le tempérament et l'expérience de chaque analyste. C'est probable, je crois même certain. Non seulement l'expérience de l'un ne saurait toujours avoir la même valeur pour l'autre, mais encore elle pourrait l'empêcher de suivre la méthode que lui dicterait son propre tempérament au cours d'un traitement.

Mesdames et Messieurs, toutes ces réserves, je crois, méritent d'être faites si l'on ne veut pas se perdre dans la discussion d'un sujet comme celui de ce soir. Cela ne doit nullement nous empêcher de nous communiquer nos expériences respectives et d'essayer d'en profiter dans la mesure du possible. Il y a un point que nous pouvons discuter, selon moi, avec profit. C'est celui de la technique psychanalytique de l'interprétation des matériaux que nous apporte le malade. Cette technique, on peut l'apprendre — mais seulement jusqu'à un certain point. Au delà, c'est, je crois, surtout l'expérience et, ne l'oublions pas, le résultat obtenu par sa propre analyse didactique qui décidera de l'usage qu'on fera de sa technique en face du malade. Aucun raisonnement, me semble-t-il, n'empêchera les choses d'aller

dans un mauvais sens, quand on n'est pas suffisamment équilibré soi-même. Aucune discussion scientifique ne nous renseignera sur la manière dont on aboutit au succès d'un traitement quand, pour des motifs inconscients, on a besoin de rater. Tout cela, Mesdames et Messieurs, nous le savons — mais nous l'oublions parfois : nous l'oublions surtout quand nous avons des difficultés à accepter le fait que le succès de nos interventions dépend encore d'autres éléments que de la seule technique psychanalytique.

Pour toutes ces raisons, j'hésite à prendre trop au sérieux les affirmations de Reich qui, néanmoins, ont leur valeur, surtout pour des analystes qui ont le même tempérament que lui. Je crois deviner la raison pour laquelle Reich, au début du traitement, se borne surtout à l'analyse des résistances du malade — et pourquoi il ne voudrait pas, comme il l'a dit lui-même à plusieurs reprises, que l'analysé fût averti trop tôt de tout ce qui concerne le contenu de ses réactions ou les motifs de ses résistances. Peut-être Reich a-t-il besoin de malades qui ignorent la psychanalyse et peut-être n'aime-t-il pas travailler en collaboration trop étroite avec le malade.

En ce qui me concerne, j'ai — autant que possible — toujours soin de montrer au malade quel est le matériel inconscient ou le désir refoulé qui détermine ses résistances. Je m'attaque donc à ces dernières, mais également au contenu — tout en donnant au malade le temps nécessaire de s'habituer aux choses et de devenir pour moi un collaborateur éclairé. Personne d'entre nous n'aurait l'idée de révéler brutalement à quelque patient insuffisamment averti le contenu de ses fantasmes d'inceste. Nous savons que le JE du malade ne peut que lentement et progressivement faire face à une réalité intérieure dont il a peur. C'est l'A B C du doigté le plus élémentaire tel que Lœwenstein nous l'a exposé. Seul le débutant, dans ses moments d'enthousiasme, peut méconnaître cette rrègle — seuls ses propres échecs le renseigneront sur la véritable marche du traitement, échecs que personne, je crois, ne pourra lui épargner, mais qu'il évitera peut-être le plus facilement par une bonne analyse didactique.

Certaines affirmations de Reich me paraissent franchement discutables. Je m'expliquerai sur cette question une autre fois, si vous le voulez bien. Pour aujourd'hui, j'ai surtout tenu à formuler les réserves qu'il convient de faire quand on ne veut pas se perdre dans la discussion d'un sujet aussi complexe que celui que nous venons

d'examiner. Sujet qui se prête à merveille à des joutes oratoires sans doute très intéressantes, mais d'une utilité pratique souvent fort relative. »

M. Ch. ODIER : « Je m'associe à la manière de voir de M. Staub. J'ai appliqué moi-même ce procédé dans certains cas, et j'aimerais vous en citer un exemple. Il s'agit du début de l'analyse d'un homosexuel vrai, qui bien que marié et père de famille, était attiré uniquement par des jeunes gens pour pratiquer sur eux la fellatio. Pendant les trois premiers mois, laissant systématiquement de côté toute interprétation de rêves ou de fantasmes, c'est-à-dire de matériel régressif, je me bornai à analyser le comportement actuel, et à replacer constamment sous les yeux du malade ses réactions compensatrices d'un sentiment latent d'infériorité. Cette technique eut pour heureux résultat de *rendre manifeste* le symptôme nodal de ce malade en moins de onze semaines : *une impuissance génitale complète.* Corrélativement, je relevai à chaque séance la résistance cachée à l'analyse, et notamment à toute aide de l'analyste, ainsi que la volonté *a priori* de ne rien admettre de tout ce que celui-ci lui dirait (parce que réactivant trop son sentiment d'infériorité). »

MÉMOIRES ORIGINAUX

PARTIE APPLIQUÉE

L'Interprétation Psychanalytique du Mythe d'Orphée et son application au symbolisme musical

Par le Dr Pierre BUGARD

SOMMAIRE

I

AVANT-PROPOS

Orphée fut dans la légende le chantre de Thrace et l'initiateur, pour le monde hellénique, des mystères et des théogonies. Avant de devenir poète, ce héros fut considéré d'abord comme un théologien et même comme un magicien. En réalité, sa mission sacrée est inséparable de son génie poétique : Orphée passait pour être l'introducteur en Grèce du culte de Dyonisos. Or, chacun sait que la tragédie et la comédie antiques mettent en scène, à la manière d'un Mystère (analogue aux Mystères du Moyen Age), la passion et la résurrection de Dionysos. L'on sait aussi combien la musique, sous la forme du dithyrambe, doit au culte du jeune dieu. Etudier Orphée comme théologien, c'est aussi analyser les raisons qui en font dans la légende, un aëde.

Toute légende doit, en effet, être considérée comme un agrégat de traditions diverses, condensées et élaborées en une sorte de synthèse. Elle est un drame qui marque un effort de rationalisation tenté par la mentalité collective. Elle met en scène des faits épars sous le patronage d'un seul héros, acteur principal d'un spectacle concret. Ce héros est créé de toutes pièces et doué d'une surhumanité omnipotente.

La légende d'Orphée ne constitue pas un groupe de poèmes cohérents, comme l'*Odyssée,* dont les travaux de Victor Bérard nous ont restitué la composition unitaire en épisodes dialogués. Il est impossible d'attribuer un patronyme à la mosaïque complexe des traditions orphiques.

A ce titre, la noblesse, la force et la simplicité de l'épopée homérique s'opposent à la complexité touffue du mythe d'Orphée. Il n'est nullement question de ce personnage dans Homère. Orphée n'était d'ailleurs pas un Hellène, mais un Thrace ; sa légende est en outre encombrée de croyances venues d'Asie Mineure.

Le mysticisme d'Orphée n'a vraiment rien de commun avec l'attitude des héros achéens et l'épopée homérique. La paternité du mythe d'Orphée revient à une tradition populaire certainement

très ancienne ; la légende fut ensuite recomposée par Hérode, puis par des poètes du VI[e] siècle avant J.-C. La psychanalyse peut revendiquer le droit d'intervenir dans ces données populaires émanant de ce que l'on a appelé l'inconscient collectif. Notre analyse ne s'attachera qu'à l'esprit du mythe. Elle donnera une interprétation des raisons psychologiques qui ont pu l'engendrer, le modifier et le transmettre aux poètes et aux historiens helléniques. Nous verrons que la légende a été élaborée comme un Rêve, par condensation, déplacement et dramatisation. La mentalité primitive a fixé sur le personnage imaginaire d'Orphée des conflits affectifs qui lui appartiennent en propre. Ainsi, le héros est le fils surhumain d'une imagination collective actionnée par de puissantes tendances affectives inconscientes. Ce terme d'inconscient collectif implique nécessairement l'association complexe d'inconscients individuels. L'Ecole freudienne a rapproché justement l'inconscient collectif des sociétés primitives et l'inconscient individuel dans ce qu'il a de plus profond (1).

Bien entendu, le mythe correspond toujours à certains points de vue à une réalité historique qu'il est intéressant, mais difficile de reconstituer. Nous n'ajouterons rien aux données historiques du mythe d'Orphée après les savantes études qu'en a faites M. Salomon Reinach (2). Cet auteur a étudié avec sa grande érudition la mort d'Orphée dans son ouvrage : *Cultes, Mythes et Religions,* et dans un travail particulier (3). Il cite les deux références fondamentales auxquelles l'on doit se rapporter dans toute étude sur Orphée : celle de Gruppe (4) et celle de Lobeck (5). Enfin, il a pris Orpheus comme

(1) Consulter à ce sujet le livre de JUNG traduit de l'allemand par L. DE VOS : *Métamorphoses et symboles de la Libido* (Paris, Edition Montaigne, 1928). L'introduction de Yves LE LAY pose le problème de l'inconscient collectif d'une manière très claire. — Consulter aussi : *L'Inconscient dans la Vie Psychique normale et anormale,* de JUNG, qui s'est un peu écarté de l'orthodoxie freudienne (traduction française Payot, Paris, 1928). La question avait été lumineusement envisagée par FREUD : *Totem et Tabou,* Payot, Paris, 1924. — Cf. aussi RIKLIN : *la réalisation des désirs et la symbolique dans les contes* (Deuticke, Vienne 1908). ABRAHAM : *Rêve et Mythe* (Deuticke, Vienne, 1909). — RANK : *Le mythe de la naissance du héros, essai d'interprétation psychologique des mythes* (Deuticke, Vienne, 1909). — MAEDER : « La symbolique dans les légendes, contes, coutumes et rêves » (*Wochenschrift de psychiatrie et neurologie,* 10[e] année). — SILBERER : *La fantaisie et le mythe* (Jahrbuch 1910, tome 2).

(2) *Cultes, Mythes et Religions,* tome 2, p. 100 et suiv.

(3) *Rev. Arch.*, 1902 : La mort d'Orphée.

(4) Article « Orpheus » publié dans le *Lexikon der Mythologie* de ROSCHER. Il contient l'indication de tous les textes relatifs à Orphée.

(5) LOBECK : *Aglaophamus,* 2 vol., 1829.

patron dans une œuvre de vulgarisation qui contient toutes les idées de son grand livre ; le choix de ce titre montre dans son esprit combien toutes les religions évoluées tiennent de l'Orphisme. Le professeur Freud avait eu connaissance des études de Reinach lorsqu'il composa son livre sur la vie sociale des peuples primitifs (1). Il en tire de lumineuses conséquences au sujet de la « faute tragique » dont souffre le héros dans la tragédie antique : c'est aussi cette faute qui s'appesantira sur Dionysos et sur Orphée lui-même. Si donc nous gardons une attitude conservatrice vis-à-vis des données du drame qu'isole avec sa maîtrise et sa science M. S. Reinach, nous nous écarterons un peu de sa conception symbolique du personnage d'Orphée dans notre interprétation psychanalytique (2).

II

Aperçu historique du mythe d'Orphée. Sa naissance et son développement.

Il serait particulièrement intéressant de posséder une version primitive du mythe. Or, les seuls témoignages que nous possédions sur Orphée sont évidemment des témoignages écrits : le mythe existait déjà dans la tradition populaire avant d'avoir été collationné au siècle de Pisistrate (VIe siècle avant J.-C.). Onomacrite présidait un groupe de poètes qui réunit les premiers poèmes dits orphiques. Antérieurement à lui, les premiers témoignages sur Orphée sont obscurs et souvent contradictoires. Mais même après lui les auteurs ne s'accordent pas encore sur la vie et sur la mort du héros. Pausanias (3) en fait la victime du courroux de Zeus. Orphée meurt foudroyé pour avoir « révélé les mystères aux hommes » ; son supplice aurait donc un peu les mêmes causes que celui de Prométhée, le titan qui a communiqué aaux hommes le feu sacré symbolique dérobé au ciel. Ch. Baudoin (4) a étudié les raisons psychologiques de la mort

(1) FREUD, *loc. cit.*

(2) Ainsi adopterons-nous la méthode du Maître de Vienne qui a montré avec beaucoup de finesse l'insuffisance de la conception du Totem chez S. Reinach. Freud a lumineusement mis en valeur, en se basant sur les travaux de Sir James Frazer, les rapports du totémisme et de l'exogamie.

(3) *Pausanias,* IX, 30, 5.

(4) Ch. BAUDOIN : *Psychanalyse de l'Art.* Alcan, Paris, 1929, p. 31.

de Prométhée ; il a même décrit un complexe qui a une valeur humaine générale et auquel il a donné le nom du malheureux titan. Un peu plus loin (1), Pausanias nous montre Orphée se donnant la mort pour ne pas survivre à Eurydice. Entre ces deux raisons données pour expliquer la mort d'Orphée prennent place une foule d'autres raisons que nous analyserons plus loin. D'emblée, nous pouvons dire que ces deux raisons extrêmes laissent entre elles un intervalle qui correspond à toute l'évolution du mythe. La conception « Orphée se tuant pour ne pas survivre à sa femme » peut être considérée comme un affaiblissement très net des raisons primitives qui expliquaient sa mort : ces raisons furent en réalité la violation d'un tabou. Les causes de la mort d'Eurydice ne sont pas précisées davantage dans les premières versions de la légende. Virgile (2), en l'attribuant au serpent, a dû suivre une tradition très ancienne qui ne nous est point parvenue en dehors de son témoignage.

Si nous remontons aux premières sources, Hésiode (qu'imiteront plus tard Philammon et Apollonius de Rhodes) parle déjà d'Orphée. Mais il n'en fait pas, à l'inverse de Pindare et de Valerius Flaccus, le compagnon des Argonautes. C'est donc assez tard que fut surajouté à la vie du chantre de Thrace l'épisode du voyage en Colchide.

L'on fait de l'épopée des Argonautes le souvenir d'une expédition tentée vers 1225 (soit une trentaine d'années avant la guerre de Troie) par les Eoliens vers la Mer de Marmara (Propontide) et la Mer Noire (Pont-Euxin) : ce fut le prélude à la colonisation éolienne sur les rives du Pont-Euxin (3). Il est donc très vraisemblable d'admettre que, dans la version primitive du mythe, Orphée ne prit pas part à l'expédition des Argonautes. Hésiode, qui vivait vers le VIIIe siècle, réunit (un peu à la manière d'Onomacrite, sous Pisistrate) de vieilles traditions grecques. Les concours poétiques, qui venaient d'être transportés à cette époque au pied de l'Hélikon, en Béotie, furent l'occasion de la naissance de ses poèmes. Hésiode possédait vraisemblablement les éléments du mythe primitif ; s'il ne fait pas

(1) *Paus.*, IX, 30, 6.
(2) VIRGILE : *Géorgiques*, IV.
(3) SARTIAUX : *Troie, la guerre de Troie, et les origines préhistoriques de la question d'Orient* (Paris 1915, in-12). — R. WEILL : « Phéniciens, Egéens, Hellènes dans la Méditerranée » (*Revue Syria*, t. 11, 1921).

voyager son héros sur le vaisseau Argo, l'on est autorisé à croire que cette variante de la légende ne lui était pas pervenue ou n'était pas encore élaborée ; et pourtant Hésiode vivait bien après l'époque homérique, et par conséquent bien après celle à laquelle l'on convient de fixer l'expédition des Argonautes. L'on conteste dès le VI[e] siècle l'existence d'Orphée en tant que poète ; Hérodote dira à propos d'Hésiode : « Je crois qu'Homère et Hésiode sont venus au monde quatre cents ans avant moi, ou guère davantage. Ce sont eux qui firent aux Hellènes une théogonie et à chacun des dieux donnèrent un surnom, établirent leurs rites et tracèrent leurs images. Quant à ceux que l'on dit antérieurs à ces poètes, ils sont venus, à mon avis, après eux. »

La mentalité populaire, qui a tendance à introduire une fantaisie merveilleuse dans les faits et gestes des personnages de la tradition, et à expliquer par des phénomènes supra-normaux (dieux et esprits) les faits qui dépassent son entendement, attribua au héros une naissance extraordinaire. Elle en fit tantôt le fils d'Olagros, roi légendaire de Thrace, tantôt le fruit des amours d'Apollon et de Calliope, muse de la poésie épique. Cette dernière version fut adoptée par Apollonius et Apollodore. Si l'on veut bien se rappeler le fait que les Muses sont les filles de Mnémosyne et d'Apollon lui-même, l'on doit voir dans cet amour du père Apollon et de sa fille Calliope la manifestation d'une tendance incestueuse qui existe à l'origine dans presque tous les mythes et dans presque toutes les théogonies, ainsi que l'a déjà fait remarquer Rank. Tous les mythes se trouvent posséder dans leur version primitive une attitude œdipienne qui se masque au fur et à mesure que le mythe se transmet à une humanité plus civilisée. Nous aurons l'occasion de revenir tout à l'heure sur l'affaiblissement du complexe d'Œdipe au cours de l'évolution du mythe, ainsi que sur la dissimulation de l'attitude hostile envers le père, origine de l'ambivalence du sentiment dans le complexe paternel.

Apollon confia à son fils Orphée la lyre qu'il avait lui-même reçue d'Hermès, fils de Zeus et de Maïa. Calliope, la mère d'Orphée, enseigna à son fils à jouer de cette lyre. Ici encore apparaît, sous une forme voilée, la présence du complexe d'Œdipe : en effet, ainsi que nous l'indiquerons plus loin, la mère joue un rôle de premier plan dans l'inspiration du poète, et c'est vers elle qu'il se retourne dans son inconscient. Orphée charmait avec sa lyre les animaux

féroces et les rochers, ce qui témoigne de la toute-puissance de ses mélodies et surtout de leur rythme. Cette toute-puissance manifeste du rythme n'est pas sans analogie avec ce que Freud a désigné sous le nom de « toute-puissance de la pensée », croyance qui appartient à la mentalité primitive et au névrosé. La toute-puissance de la musique éclate dans une autre légende de l'antiquité hellénique : c'est l'histoire d'Amphion, fils de Jupiter et d'Antiope, et frère jumeau de Zéthus. Il avait reçu d'Hermès une lyre dont il jouait avec tant d'art et de charme, que les pierres se mouvaient d'elles-mêmes pour le suivre et pour s'assembler. C'est ainsi qu'il édifia l'enceinte de Thèbes, après s'en être rendu maître avec l'aide de son frère : le rempart eut sept portes, autant que la lyre avait de cordes. Signalons aussi cette même idée de la toute-puissance de la musique dans le mythe d'Argus, le bouvier aux cent yeux, qu'Hermès endormit aux sons de sa lyre pour permettre à son maître Zeus d'aborder la génisse Io dont il était amoureux.

C'est vraisemblablement à cause de ses qualités de magicien et de musicien, qui en faisaient un maître des éléments, que Pindare et Valérius Flaccus (1) avaient fait d'Orphée le chantre des Argonautes. Grâce à sa connaissance des mystères, Orphée sauva ses compagnons de la tempête provoquée, au large de Samothrace, par les Cabires. Il faut bien dire que le prolongement nord-est de la Mer Egée avait, dans l'antiquité, la réputation d'être brumeux et venté, et périlleux pour la navigation. Les îles de cette région (Thasos, Samothrace, Imbros) servaient de refuges à d'anciens Pélasges et Tyrsènes chassés de la Grèce péninsulaire par les invasions d'Indo-européens qui constituent du XVe au XIVe siècle les apports proto-hellène et dorien. En outre, ces îles avaient des côtes très inhospitalières. L'on ne doit pas s'étonner de trouver la présence des Cabires, divinités pélasgiques (2), dans cette région de la Mer Egée : c'est en effet à Hérodote que l'on doit le souvenir de cette émigration des Pélasges à Lemnos, à Samothrace, en Chalcidique et sur la côte de Propontide (Mer de Marmara), autour de Cyzique (3). Il semble tout naturel qu'une tradition adoptée par Pindare ait imaginé le

(1) PINDARE : « Chez Hippolyte », *Ref. Hoer.* V, 7, p. 136.

(2) Le nom de Cabires dérive du sémitique « Cabirim » qui signifie « les Puissants ».

(3) *Les premières civilisations*, t. I de l'*Histoire des Peuples et Civilisations* sous la direction de Halphen. Alcan, Paris 1929.

Thrace Orphée prenant part à une expédition éolienne qui côtoya pendant de longues semaines les côtes de Thrace et pénétra, par la Mer de Marmara, jusqu'à la côte est de la Mer Noire, en Colchide (au sud du Caucase).

La légende nous raconte ensuite que les Argonautes conquirent la Toison d'or. Jason, en possession de son butin, quitta la Colchide en enlevant Médée, fille du roi Aetès. Médée, pour préserver son amant de la colère de son père, n'hésita pas à tuer son propre frère, à le dépecer, et à jeter ses membres épars à la mer. Ainsi Aetès, s'attardant à recueillir les restes de son fils, ne put rattraper ni Jason, ni Médée. Nous retrouverons, au cours de l'analyse du mythe d'Orphée, plusieurs scènes de meurtres suivis de dépeçages. Ces sortes de sacrifices doivent être considérés comme l'expression symbolique de rites très primitifs : Orphée lui-même et Dionysos Zagreus ont été victimes, dans la légende, d'une mort semblable.

Ayant quitté la Colchide, les Argonautes traversèrent le Pont-Euxin, remontèrent le Danube et parvinrent en Méditerranée par l'Eridan et le Rhône. Ils rencontrèrent, comme Ulysse, les Sirènes : Orphée, dominant leurs voix perfides, chanta en s'accompagnant sur sa lyre. Les Sirènes furent tellement émues qu'elles se turent et laissèrent passer le vaisseau. Ainsi le charme des accents d'Orphée protégeait de nouveau les Argonautes. Les Sirènes dépitées se précipitèrent dans la mer où elles furent changées en rochers. De retour à Iolcos, le vieux roi Pélias, qui était la cause du départ des Argonautes, ne voulut pas, malgré sa promesse, abandonner son trône à Jason. Pour le punir, Médée persuada les filles du roi de tuer leur vieux père, de le dépecer et de le faire cuire dans une chaudière sous prétexte de le rajeunir. Ici se manifeste encore ce barbare et tragique festin rituel auquel nous faisions allusion ; les convives tuent et dévorent leur victime dans le but de s'incorporer sa puissance jalousée. L'excuse du « rajeunissement » est évidemment un euphémisme : elle trouve sa raison d'être dans la crainte obscure qui s'empare des complices une fois leur forfait accompli : Freud a justement insisté sur l'attitude ambivalente du primitif vis-à-vis du sacrifice ; la victime représente en réalité le père ; son meurtre rituel est une survivance, ou tout au moins l'expression d'un désir inconscient de sacrifice du père. Les Grecs étaient obligés d'admettre, dans le récit de ces rites barbares, qui encombrent à chaque instant leurs légendes, l'intervention de la magie, tant ces

coutumes leur étaient étrangères, à eux civilisés, et leur répugnaient. Ces rites étaient pourtant assez fréquents, même à des époques peu reculées par rapport à la civilisation hellénique, dans les tribus montagnardes de la Thrace et les hautes vallées de l'Anatolie. Porphyre (1) cite le cas des Bassarides de Thrace, qui pratiquaient des sacrifices humains et se nourrissaient, semble-t-il, de la chair des victimes. Lorsqu'on parle d'anthropophagie chez les Thraces, il faut entendre cela non sous la forme « se nourrir habituellement de chair humaine », mais plutôt « accomplir des sacrifices humains ». Des sacrifices analogues, mais non suivis de la manducation de la victime, étaient accomplis dans les vallées retirées du Péloponèse au temps des Spartiates (VIIIe-VIIe siècles avant J.-C.) : les tribus des monts d'Arcadie (canton de Ménale, de Lycée, monts Aroania, vallée du Ladon) étaient connues pour le caractère primitif de leurs mœurs, et leurs sacrifices humains à Zeus Lykaios.

De retour en Thrace, Orphée épousa la nymphe Eurydice. Mais le bonheur ne couronna pas longtemps leur union. Virgile (2) a chanté en vers émouvants la mort d'Eurydice et le désespoir tragique de son époux.

Le berger Aristée, fils de Cyrène, désirait la belle nymphe Eurydice ; en la poursuivant il fut la cause involontaire de sa mort. Le vieux devin Protée, que consultera le berger, raconte ainsi la mort d'Eurydice : « Tandis que, pour t'échapper, elle précipitait sa course à travers un fleuve, elle ne vit pas, à ses pieds, dans l'herbe épaisse, le serpent, hideux habitant de ces bords, qui allait causer sa perte (3). » L'on sait qu'Aristée élevait des abeilles : Virgile a raconté dans les vers qui précèdent l'épisode de la mort d'Eurydice, les raisons pour lesquelles ces abeilles étaient décimées par une maladie mystérieuse. Les abeilles d'Aristée meurent parce qu'il a offensé les dieux : « Oui, c'est une divinité qui te poursuit de son courroux. Tu portes la peine d'une grande faute ; ce châtiment, c'est Orphée, si digne de pitié dans son malheur immérité, Orphée qui te l'impose... »

La déesse Cyrène, à la suite de cette révélation, conseilla à son fils de sacrifier quatre taureaux et quatre génisses, « de faire cou-

(1) Porphyre : *De abstin*, II, 8.
(2) Virgile : *Georg*. IV. Trad. Lantoine, Hachette 1910.
(3) Virgile : *loc. cit.*

ler de leurs gorges un sang consacré », et d'abandonner le corps des victimes « dans le bois, sous la feuillée ». Ce sacrifice adoucit Orphée et, ajoute Virgile, « c'est là qu'alors (prodige soudain et merveilleux à conter) on voit à travers les chairs tuméfiées des bœufs, des abeilles bourdonner et s'échapper ».

Si nous citons toutes les conséquences tragiques qui découlent, à la manière d'une sorte de loi du Talion, de la mort d'Eurydice, c'est parce que nous aurons l'occasion de revenir sur la doctrine de la métempsychose, dont l'Orphisme s'est imprégné à la suite de Pythagore. Cette « migration des âmes » se manifeste dans notre mythe sous la forme symbolique de la renaissance des abeilles qui s'échappent des flancs des taureaux en décomposition. Virgile s'empresse d'ajouter, d'ailleurs, que cette croyance en une sorte de génération spontanée, dérivée de la métempsychose, est extrêmement vieille. L'Egypte, affirme-t-il, connaissait déjà le procédé employé par Aristée pour régénérer la race éteinte des abeilles : « les abeilles naîtraient du sang du taureau immolé ». Il est intéressant de voir dans Virgile, associée à la légende d'Orphée, l'idée de la métempsychose. On doit voir là l'expression imagée des doctrines orphiques. D'ailleurs, l'abeille est souvent rapprochée du taureau dans la mythologie grecque. Zeus, qui fut élevé dans sa prime jeunesse en Crète, fut nourri par les abeilles du Mont Dikté ; or, le taureau se manifeste à chaque instant dans l'histoire de la civilisation crétoise. Le Minos, nom générique de la dynastie crétoise, représentait sur terre l'incarnation du Taureau, le dieu tout-puissant.

L'histoire d'Orphée, après la mort d'Eurydice, est racontée tout au long par Virgile dans la même quatrième *Géorgique*. Elle trouve dans ce texte son expression la plus complète. Les auteurs grecs ne donnaient pas les raisons de la mort d'Eurydice : l'intervention symbolique du serpent dont parle Virgile, à la suite de quelque auteur ancien dont nous n'avons plus la trace, est du plus haut intérêt, nous le verrons tout à l'heure. Désormais seul, Orphée tenta de trouver dans la musique et la poésie une suprême consolation à sa douleur. Il chanta, en une plainte désespérée, le vide affreux de son cœur. Mais l'image d'Eurydice s'imposait sans cesse à son âme. Il résolut d'aller l'arracher à la volonté inflexible d'Hadès, qui règne aux Enfers. Virgile a chanté la descente d'Orphée parmi les ombres légères et les fantômes de ceux qui vivent sans lumière. Le héros parvint à émouvoir Hadès ; celui-ci consentit à

lui rendre Eurydice à condition qu'il ne se retournerait pas en arrière pour voir son épouse, avant qu'ils ne fussent revenus à la lumière du jour. Mais Orphée, torturé par l'inquiétude de l'amour, voulut voir si Eurydice le suivait, avant d'avoir franchi la limite fatale. Aussitôt, la malheureuse nymphe fut entraînée définitivement dans les Enfers.

Orphée ne survécut pas très longtemps à sa compagne. Dans la forme primitive du mythe les auteurs ne sont pas d'accord sur les causes de la mort d'Orphée : plusieurs raisons ont été données. L'analyse montre qu'elles sont toutes assez comparables et correspondent en réalité à une raison unique : les dieux punissent Orphée parce qu'il enfreint leurs lois ; c'est la même punition dont est victime Prométhée (1). La mentalité populaire voit dans la mort d'Orphée, dans celle de Prométhée, et même dans celle de Dionysos Zagreus, une sorte de sacrifice volontairement consenti, qui a pour but d'attirer sur un seul homme une faute très ancienne qui pèse sur tous ses frères. C'est en cela que S. Reinach a pu dire que l'Orphisme contenait déjà en germes la doctrine du sacrifice et celle du péché originel. L'analyse montre que les lois appelées divines dans les mythes et dans les cultes sont le reliquat très éloigné d'une forme primitive de la société. Elles constituent une sorte d'ensemble d'interdictions qui résument l'attitude du primitif envers le père. Elles s'étaient transmises aux Grecs sous la forme d'un groupe de tabous dont la cause leur était évidemment inconnue ; il en est ainsi de tous les tabous, qui constituent des interdictions catégoriques dont l'origine véritable est perdue depuis longtemps. Aussi en fait-on des lois divines, sorte de révélations émanées de l'au-delà. Enfreindre ces lois divines, c'est s'exposer immédiatement à la loi du talion qui punit d'une manière automatique et prédestinée. L'attitude d'Orphée rappelle celle de Dionysos et de tous les héros qui ont voulu émanciper leurs frères de cette faute lointaine dont il est question dans un fragment d'Anaximandre ; elle pèse sur l'humanité sans que l'on puisse dire quelle elle est. Ses conséquences inévitables frappent tous les hommes, car tous descendent des Titans qui ont voulu tuer Dionysos pour le manger (2). Le héros qui veut empêcher ses frères de manger leurs victimes sera mangé à son tour : Osiris avait été dévoré ainsi, pour

(1) C. C. Jung : *Wandlungen und Symbole der Libido* (mythe de Prométhée, p. 126). — Ch. Baudoin : *Psychanalyse de l'art*, p. 38.

(2) Firmicus Maternus : *De errore*, prof. relig., 6.

avoir voulu écarter les Egyptiens primitifs du cannibalisme (1). Les auteurs anciens ont cru nécessaire d'invoquer, pour expliquer la mort d'Orphée, la douleur du poète séparé de sa femme : ceci est manifestement un euphémisme qui dissimule la vérité de la légende primitive. Il est intéressant à ce titre d'observer combien les causes de la mort d'Orphée s'adoucissent au fur et à mesure que le mythe vieillit en se transmettant des Grecs aux Latins. Virgile (2) admet qu'Orphée, ne pouvant se consoler de la mort d'Eurydice, meurt pour avoir offensé par son mépris les femmes thraces. Platon prétend qu'Orphée avait été puni par les dieux pour avoir pénétré vivant aux Enfers (3), Pausanias, pour avoir blessé les femmes thraces en écartant d'elles les hommes par ses chants (4) ; et Ovide (5), qui était certainement en possession de données primitives du mythe (c'est lui qui nous donnera le plus de détails sur la scène du meurtre d'Orphée), affirme même que le héros tenta de se consoler de sa solitude en se vouant à l'amour homosexuel. Eschyle soutenait une théorie analogue à celle de Platon : il mettait en scène, dans sa tragédie *Les Bassarides,* qui ne nous est point parvenue, la mort d'Orphée déchiré par les Bacchantes pour avoir soutenu la supériorité d'Apollon son père sur tous les dieux et refusé d'honorer Bacchus. Il y a évidemment contradiction entre ce témoignage et ceux qui font d'Orphée l'introducteur du culte de Dionysos. Mais cette contradiction est à notre point de vue, plus apparente que réelle. Si, allant au delà de la lettre, nous essayons de pénétrer dans l'esprit du mythe, nous voyons qu'Orphée est puni par une loi divine pour avoir enfreint un tabou particulièrement sacré, et qu'il ne s'est pas seulement tué pour ne pas survivre à sa femme. Orphée souffre vraiment de cette faute tragique dont les héros des tragédies grecques portent le fardeau écrasant.

Cette faute est, dans Eschyle, Euripide et Sophocle, celle dont se sont rendus coupables les Titans qui ont massacré Dionysos. Nous avons vu, en effet, que la tragédie antique mettait en scène la passion du jeune dieu tué et mangé par les Titans ; or, l'on sait aussi que les hommes descendaient dans la légende grecque des cendres

(1) Diodore de Sicile, I, 14.
(2) Virg : *Géorg.* IV, 519.
(3) Platon : *Sympos.* VIII, 179.
(4) *Paus.* IX, 30, 5.
(5) Ovide : *Met.* X, 83.

des Titans foudroyés par Zeus en punition de leur meurtre. Le caractère tragique du drame était l'expression du remords très profond qui semblait s'emparer encore des hommes dont les ancêtres s'étaient autrefois rendus coupables. Le héros de la tragédie antique devait souffrir : sa faute consistait en la violation d'une interdiction sacrée. Le chœur symbolisait la société des frères ennemis qui autrefois s'étaient rendus coupables du meurtre. Et, comme le dit très justement Freud : « Les éléments qui se déroulent sur la scène représentent une déformation qu'on pourrait dire hypocrite et raffinée d'événements véritablement historiques. Dans toute réalité ancienne, ce furent précisément les membres du chœur qui ont été la cause des souffrances du héros ; ici, au contraire, ils s'épuisent en lamentations et en manifestations de sympathie, comme si le héros lui-même était la cause de ses souffrances. Le crime qu'on lui impute, l'insolence et la révolte contre une grande autorité, est précisément celui-là même qui, en réalité, pèse sur les membres du chœur, sur la horde des frères. Et c'est ainsi encore, qu'à l'encontre de sa volonté, le héros tragique est promu rédempteur du chœur (1). »

II

Les racines œdipiennes de la légende d'Orphée

La légende d'Orphée n'échappe pas, au cours de son évolution, à cette loi générale qui frappe tous les mythes et toutes les croyances anciennes : l'affaiblissement des complexes primitifs qui se manifestent avec une réalité cynique à l'origine de toutes les théogonies. Virgile a achevé de dissimuler, sous le masque de la douleur de l'amour, ce qui était avant lui considéré comme une « faute tragique ».

Remarquons immédiatement que l'interprétation par la psychanalyse de la mort d'Orphée, est loin d'être la seule possible : cette analyse explique seulement quelques aspects du contenu psychologique du mythe. On expliquait à une époque tous les mythes par leur signification solaire : en effet, tous symbolisent plus ou moins

(1) Freud : *Totem et Tabou*, p. 214.

la naissance et la mort du jour, et le mystère de la nuit. Il en est ainsi en particulier du mythe d'Osiris et d'Isis dont on a donné d'abondantes justifications solaires. Le mythe d'Orphée n'a pas échappé à cet effort : Max Müller (1) a interprété ainsi la mort d'Eurydice et la descente d'Orphée aux Enfers. Il se base d'abord sur une raison étymologique. Selon lui, tous les noms commençant par *uru* en sanscrit et par *euru* en grec sont presque invariablement d'anciens noms mythologiques de l'aurore ou du crépuscule. Les noms grecs de l'aurore sont *Euryphaessa,* la mère d'Hélios, *Eurykyde* ou *Eurypyle,* fille d'Endymion, *Eurymède,* femme de Glaukos, *Eurymone,* mère des Charites, et *Eurydice,* femme d'Orphée. D'autre part, on avait l'habitude de faire dériver le nom d'Orphée du sanscrit *ribhus,* signifiant chanteur ou poète ; dans les Védas, le mot sanscrit *arbhu,* qui a la même racine, était employé comme une épithète d'Indra, et comme nom du soleil. Lassen rapprochait aussi le mot *Orpheus* du même sanscrit *arbhu,* dérivant de la racine *rabh* (agiter témérairement), à laquelle on a adjoint le préfixe *a* (commencer) ; à la même racine se rattachait le mot *arbhva* (entreprenant, adroit). Selon Müller, la signification de l'histoire primitive d'Orphée était donc la suivante : « Eurydice est mordue par un serpent (c'est-à-dire par la nuit) ; elle meurt et descend dans les régions inférieures. Orphée la suit, et obtient de ramener sa femme, à condition de ne pas regarder en arrière. Il en prend l'engagement et quitte le monde inférieur ; Eurydice est derrière lui pendant qu'il s'élève ; mais, poussé par le doute ou par l'amour, il regarde autour de lui. Ainsi le premier rayon du soleil regarde l'aurore, et l'aurore disparaît. »

Mais on ne peut pas asseoir solidement une théorie sur les opinions linguistiques de Max Müller, qui représentent aujourd'hui un état déjà bien vieilli de la science du langage.

D'autre part, l'on faisait quelquefois descendre le mot *Orpheus* de la racine sémitique *raphé,* qui signifie *guérir.* Actuellement, l'on a abandonné, pour expliquer le mot Orpheus, la racine sanscrite et la racine sémitique. Ainsi que le rappelle S. Reinach : « Les mythologues inclinent à le faire dériver d'une racine *orph* qui se trouve dans le grec *orphnos* (obscur), dans le mot *orphanos* et dans le latin *orbus.* L'idée dominante serait celle de l'obscurité. Orpheus serait

(1) Max Müller : *Essais sur la mythologie comparée,* 2e éd., Paris, Didier, 1874.

alors l'obscur. » Cette racine grecque, rapprochée de la racine du mot Eurydice, dans laquelle l'on doit voir l'idée de l'aurore, nous ramène encore à une signification solaire : si donc nous remontons jusqu'à la forme la plus primitive du mythe d'Orphée, nous tombons sur ce sujet éternel que semble contenir presque toujours le Symbole ; l'idée de la nuit sous la forme d'Orphée et l'idée de l'aurore sous la forme d'Eurydice. Mais nous découvrons aussi un autre sujet éternel qui se manifeste toujours dans le symbolisme populaire : la naissance et la mort, et l'idée si banalement humaine de l'amour. En effet, la naissance et la mort du jour se reproduisent avec le même rythme fatal que la naissance et la mort de l'homme. Ces deux conceptions sont étroitement associées dans la mentalité primitive et dans l'inconscient collectif. L'amour qui donne la vie appartient aussi à la même association d'idées. Eros, qui se rattache encore à la même racine qu'Eurydice, était primitivement le soleil levant : il est devenu par extension le dieu de l'amour ; soleil-levant, naissance-de-l'amour, sont deux notions voisines exprimées par le même symbole. L'expression « le soleil se lève » représente souvent, dans la mentalité primitive, dans le rêve et dans l'art, la naissance de l'amour. « Le soleil s'est couché » exprime à la fois l'idée de la mort et celle de la fin de l'amour. Ce rythme universel se retrouve dans tous les mythes et imprègne toutes nos croyances philosophiques et religieuses. La descente d'Orphée et d'Eurydice aux Enfers rappelle donc le mythe assyrien de Thamuz (l'Adonis des Syriens) et d'Ishtar, qui représentent respectivement l'étoile du matin et celle du soir. Dans ce mythe, c'est Thamuz qui meurt le premier au printemps, et descend aux Enfers. Ishtar le suit pour le retrouver et découvrir « la source d'eau vive qui lui rendra la vie ». Après un conciliabule, les dieux permettent à Thamuz et à Ishtar de revenir sur la terre en possession de l'eau bienfaisante. Ainsi, le mythe ressemble dans les grandes lignes à celui d'Orphée, mais aussi à celui de Démètèr et de Proserpine, et même à celui d'Isis et d'Osiris.

Cette interprétation solaire du mythe d'Orphée n'exclut pas les autres interprétations. Nous verrons, en particulier, que la psychanalyse non seulement la contient, mais la justifie à son tour. Elle n'exclut pas non plus l'explication historique que nous allons donner tout à l'heure. Il ne faut pas en effet perdre de vue que le mythe

est le produit d'une condensation, à la manière d'un rêve. Comme lui, il contient, derrière un contenu manifeste, un contenu latent qui est fait en réalité de plusieurs significations profondes. Le mythe possède encore plus de complexité dans son contenu apparent que le rêve : si le rêve ne revêt en général qu'un seul aspect manifeste, le mythe en comporte toujours un grand nombre. La légende d'Orphée n'échappe pas à cette loi : la multiplicité des témoignages des auteurs grecs et latins (que nous pouvons identifier au contenu manifeste du rêve) est bien là pour nous en donner l'image. A plus forte raison, s'il y a dans le mythe plusieurs contenus manifestes, il doit exister *a priori* un très grand nombre de contenus latents. Les documents en mains, nous pouvons donner plusieurs interprétations du mythe d'Orphée : nous les identifierons au contenu latent du rêve. Toutes ces interprétations, à condition évidemment qu'elles soient étayées par des arguments psychologiques ou historiques, ont une part de vérité. Bien plus, nous dirons que vouloir analyser le mythe à l'aide d'une seule explication, c'est méconnaître sa signification historique et psychologique ; c'est ignorer les conditions de sa genèse éminemment multiple.

C'est pourquoi la psychanalyse justifie à certains égards l'explication solaire. En effet, ainsi que l'ont montré les travaux de l'école Freudienne signalés au début de notre article, la plupart des mythes contiennent une signification profonde qui est presque invariablement l'attitude œdipienne. Nous reviendrons sur ce point à propos du mythe de Dionysos : ce jeune dieu ressemble étrangement à l'Attys anatolien et à l'Adonis Syrien. Comme eux il est fils de la déesse de la Terre-Mère (Gê-Mèter) ; comme eux il est l'amant de sa mère. L'attitude œdipienne n'est, dans le cas de Dionysos, nullement masquée. La plupart des théogonies comportent à l'origine une série d'incestes : et en particulier les théogonies solaires de l'Egypte et de la Grèce. En effet, dans le mythe solaire d'Osiris, le dieu est le frère et l'amant de sa sœur Isis. Dans la légende hellénique, Ouranos est le fils et l'amant de Géa. Ainsi l'attitude que l'on a décrite sous le nom de complexe d'Œdipe est en réalité aussi ancienne dans les mythes, sinon davantage, que la signification solaire : ces deux contenus profonds du mythe sont bien voisins puisque l'un rappelle immédiatement l'autre. L'école freudienne avait justement placé la libido à l'origine de toutes les manifesta-

tions de l'esprit humain ; c'est elle qui est la cause des relations entre l'individu et le milieu extérieur. Les premières régressions de la libido, en dehors de la voie de la réalisation sexuelle, sont la cause de la découverte du feu, et beaucoup plus tard de l'agriculture. Jung a montré que ces deux occupations primitives et fondamentales de l'esprit humain ont une signification sexuelle : elles marquent la réalisation symbolique d'un coït, et même, dit-il, d'un coït incestueux. Ainsi ces idées voisines, la naissance du feu, la naissance de l'amour, la naissance du jour appartiendraient à un même complexe primitif, le complexe maternel. En particulier, le soleil, mourant chaque soir et renaissant au matin, suggère immédiatement à l'esprit du primitif l'idée d'une maternité et d'une renaissance. Toute maternité implique une fécondation : il semble tout simple d'admettre, à l'origine de ce rythme incessant de mort et de renaissance, une fécondation du jour par la nuit, et de la nuit par le jour. De sorte que le jour et la nuit descendent l'un de l'autre mais sont aussi des amants. Il en est ainsi de la terre et de la végétation qui se fécondent perpétuellement. D'où immédiatement l'idée d'une grande déesse-mère qui représente à la fois la terre et la nuit, et celle d'un jeune dieu qui symbolise à la fois le jour et la végétation renaissante. Ainsi peut s'expliquer le visage de Dionysos dont nous verrons l'histoire.

La signification solaire du mythe d'Orphée étant admise, ici se situe une deuxième explication historique. En effet, la version qui montre Orphée déchiré par les Bassarides de Thrace correspond à un certain nombre de faits qui appartiennent réellement au passé. La Thrace fut dévastée dans l'antiquité à plusieurs reprises par des hordes de barbares nordiques venus de Russie méridionale. La Thrace n'est séparée de l'Asie Mineure (qui a toujours été l'objectif des envahisseurs européens) que par l'intermédiaire des Dardanelles, détroit aisément franchissable, ainsi que le Bosphore, au peuple le moins marin. Parmi ces hordes nordiques qui déferlèrent à travers la Thrace sur l'Anatolie, les femmes combattaient à cheval aux côtés des hommes, et tiraient de l'arc. Ainsi s'est accrédité, dans la tradition grecque, la légende du peuple des Amazones. Une des dernières de ces invasions nordiques est actuellement bien déterminée dans le temps : c'est celle des Simmériens et des Trères, qui remonte à 708 avant J.-C. Le Lydien Gygès devait la repousser vers 660, aidé de l'Egyptien Psammétique Ier, mais il mourut finale-

ment sous les coups du chef Dygdamis (652), qui envahit de nouveau la Lydie et la dévasta (1).

Il est alors facile d'imaginer Orphée périssant dans la lutte contre les envahisseurs : la légende a interprété cela sous la forme du héros sacrifié par la main des femmes. Il y a donc manifestement fusion de plusieurs légendes dans le mythe d'Orphée. Nous touchons du doigt la condensation et la compénétration manifeste d'éléments épars qui entrent dans la genèse du mythe. La mentalité populaire a fusionné ces éléments sous la forme unique d'Orphée périssant sous l'assaut des Ménades Bassarides. Strabon (2), à l'appui de notre interprétation historique, admet qu'Orphée fut tué dans un « soulèvement populaire ». S. Reinach rapproche d'ailleurs cette légende de celle de Pythagore, dont la forme primitive nous est également inconnue. La condensation entre des témoignages voisins sur le meurtre du héros, le témoignage de Strabon d'une part, celui d'Eschyle (3) d'autre part, était facile, puisque de toute façon Orphée est tué par des femmes.

Quelle est donc la faute grave dont Orphée s'est rendu coupable ? C'est certainement la violation d'une défense particulièrement sacrée. Les auteurs ne s'accordent pas sur la nature de ce tabou. D'ailleurs, à notre point de vue, la nature même de l'interdiction nous intéresse relativement peu. Chacune des variantes de la légende en donne une interprétation différente. Il nous suffit d'isoler l'idée d'un tabou qui a été violé. Dans toutes ces questions d'interdictions sacrées il est toujours très difficile de remonter à la source : un tabou est essentiellement une défense absolue dont l'origine a été perdue. Un tabou ne se discute pas ; il est, et cela suffit.

Quoi qu'il en soit, les dieux ont choisi les femmes pour punir Orphée. Si nous en croyons Freud, le tabou a pour origine l'interdiction de l'inceste : en effet, lorsque nous parlerons d'Orphée en tant que poète, il semblera bien que la mentalité populaire, en élaborant le mythe, y ait introduit l'idée masquée de la *violation du tabou de l'inceste*. Le choix des femmes serait alors voulu, non seulement pour des raisons historiques, mais pour des raisons psy-

(1) G. Radet : *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*. Paris, 1893, in-8°, fasc. 63 de la Bibl. des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome. — K. Flower Smith : « The litterary tradition of Gyges and Candaules », in *American Journal of philology*, t. XLI, 1920.

(2) Strab., VII, 18. Ed. Didot, p. 276.

(3) Eschyle. Ed. Didot, p. 179.

chologiques plus profondes. C'est Ovide qui nous donne les détails les plus complets sur la mort d'Orphée (1). Il fut mis en pièces par les Bassarides de Thrace pendant une fête consacrée à Dionysos. Ces mystères, réservés aux femmes, devaient rester inconnus aux hommes. Orphée fut tué pour avoir assisté à ces rites secrets. Les Ménades, avant de déchiqueter Orphée, se précipitèrent d'abord, dans leur délire bachique, sur un attelage de bœufs qui se trouvait là, paisiblement. Armées de pierres, de branches d'arbres et d'outils agricoles, elles mirent ces animaux en pièces. Puis elles se retournèrent sur Orphée et lui firent subir le même supplice. Ainsi que le fait très justement remarquer S. Reinach, il y a tout lieu de croire que les Ménades ne se contentèrent pas de déchirer Orphée, mais qu'elles le dévorèrent tout vif en un festin sanglant. En effet, ainsi que nous le disions plus haut, le témoignage de Porphyre nous révèle que les Bassarides de Thrace étaient anthropophages. Orphée passait pour avoir lutté contre ces rites primitifs. La légende, si elle nous détaille, par la voie d'Ovide, les circonstances de la mort d'Orphée, nous épargne le spectacle odieux d'un repas funèbre qui devait répugner au poète latin et à l'esprit hellénique.

Cette mort d'Orphée nous révèle le rapprochement étroit que la tradition faisait entre lui et Dionysos. Le héros passait, selon Hérodote, Lactance et Apollodore (2), pour être l'initiateur du culte du jeune dieu. Or, le supplice d'Orphée, victime des Ménades, n'est pas sans analogie avec celui de Dionysos dépecé par les Titans. Dionysos Zagreus était fils de Démètèr (la grande déesse asianique de la Terre-Mère, où elle préside à la vie qui s'éteint et renaît éternellement). Cette origine maternelle divine était admise surtout dans les mystères orphiques ou éleusiniens, et enseignée aux initiés ; en effet, dans la croyance populaire, Dionysos était considéré plutôt comme le fils de Sémélé, elle-même fille de Cadmos, roi de Thèbes. Sémélé appartenait à cette famille d'où descendit Œdipe, et à laquelle le malheur s'attacha avec une cruelle et troublante obstination. La suite des drames horribles dont furent victimes tous les membres de cette famille, peut être, elle aussi, attribuée à la violation des tabous dont ils se rendirent coupables. Parmi ces fautes, la première commise chronologiquement n'est point celle

(1) Ovide : *Métam.*, XI, 8 sq.
(2) Hérodote : II, 49. — Lactance : *Instit.* I, 22. — Apollodore : *Biblioth.* I.

d'Œdipe : Œdipe vient assez tard dans la lignée ; s'il faut en croire la légende, la génération de Sémélé fut suivie de celle de Labdacos, puis de celle de Laïos qui, marié à Jocaste, eut Œdipe pour fils. Œdipe viola sans le savoir, mais parce que le destin l'avait prévu, le tabou de l'inceste. Mais, bien avant lui, Sémélé s'était rendue coupable d'une autre faute tragique : c'est elle qui avait enfanté Dionysos. Or, tout héros dont la vie sera marquée par le triomphe, suscite la haine et la jalousie autour de lui. Le héros Dionysos n'a pas échappé à la haine jalouse des Titans. L'on peut considérer que leur désir de s'incorporer la toute-puissance du jeune dieu a eu une double conséquence : d'une part la tentative de meurtre exercée sur lui. Dionysos leur ayant échappé par la résurrection, il semble qu'une sorte de potentiel affectif de haine se soit déplacé sur la mère elle-même de Dionysos, la coupable involontaire, et sur toute sa lignée : en effet la légende fait mourir Sémélé parmi les embrasements de la foudre pendant qu'elle met au monde son fils Dionysos, le triomphateur. Cette légende est sans aucun doute extrêmement ancienne, car elle montre sans voiles le sentiment de la haine dans la société légendaire : cette société imaginée par la mentalité populaire n'est pas sans analogie avec la horde primitive telle que nous l'a dépeinte Freud (1).

Aucun des enfants de Cadmos n'échappa aux calamités du ciel : Polidros fut l'ancêtre d'Œdipe. Ino, sœur de Sémélé, fut frappée de démence par Héra et se précipita avec son fils dans la mer. La troisième fille, Autonoé, fut la mère d'Actéon, qui, ayant surpris, en allant à la chasse, Arthémis au bain, fut changé par elle en cerf et dévoré par ses propres chiens. Enfin, la dernière Agavé tua son fils Penthée, l'ayant pris, en proie au délire dionysiaque, « pour une bête féroce ». Le supplice de Penthée n'est pas sans analogie avec celui d'Orphée : Penthée, ainsi que nous le verrons plus loin, s'était rendu coupable du crime d'assister, en secret, aux mystères de Dionysos. Mais, suivant Hygin (2), Orphée lui-même avait été tué par les Ménades pour la même raison. La légende rapproche d'une façon troublante Dionysos, Orphée et Penthée. Nous verrons comment le culte de Dionysos a pu être considéré comme d'origine thrace, ce qui explique le rapprochement entre Orphée et Diony-

(1) FREUD : *Totem et Tabou, loc. cit.*
(2) HYGIN : *Poet Astron*, II, 6.

sos. Là encore, la légende emprunte d'une manière symbolique à des faits historiques dont elle donne une illustration richement développée.

A l'occasion de la légende de Dionysos se manifeste encore le même rite cruel du dépècement et de la manducation de la victime. M. S. Reinach voyait dans ce rite une survivance du totémisme sous la forme du culte d'un animal tabou qui est considéré comme l'ancêtre et le protecteur du clan. Ainsi, à propos de la légende d'Actéon, il voyait dans la mort du jeune chasseur l'expression symbolique du sacrifice du cerf dans une tribu dont le totem est le cerf. En réalité, l'auteur, en substituant le cerf à la victime humaine, a eu la même attitude que les auteurs grecs : de part et d'autre, c'est le même désir d'adoucir un passé cynique et cruel.

Il semble, à la lumière de la théorie Freudienne, que S. Reinach ait retourné la question. A ce titre, le mythe est très explicite. Il montre dans le sacrifice du cerf un affaiblissement du sacrifice humain : le symbolisme du mythe est tout à fait simple à déchiffrer. C'est Actéon lui-même qui est sacrifié à l'origine, mais au fur et à mesure qu'évoluera la mentalité et le comportement social, une victime animale est substituée à la victime humaine. Ainsi est masquée la vérité brutale primitive sous un aspect zoomorphique. Notons qu'à certains égards la forme totémique de la société indique une certaine évolution sociale et morale. La série des tabous du clan constitue un code d'interdictions morales : l'inceste et le meurtre y sont surtout visés. Le respect de ces interdictions est assuré par un système de sanctions qui constitue la loi primitive du talion.

A l'origine des mythes, ce ne sont pas des animaux qui sont dévorés, mais bien des victimes humaines. Dans la légende de Dionysos, ce n'est pas le taureau symbolique qui est dépecé et mangé, mais bien Dionysos. Le meurtre n'est pas le fait du hasard : il est au contraire fortement désiré par les Titans excités par la colère de Héra (que l'on doit considérer comme la mère). Le jeune dieu se transforme en taureau pour leur échapper. Dans une autre tradition, les Titans s'approchent de Dionysos enfant et lui tendent un jouet. Lorsqu'il vient vers eux, ils s'en emparent, le tuent et mettent son corps en lambeaux ; puis ils font cuire les morceaux dans une marmite et les mangent. Dionysos renaîtra grâce à la vigilance d'Athéna. Elle a recueilli le cœur de la victime : Zeus, en l'avalant,

fera renaître le jeune dieu. Les Titans sont foudroyés en signe de punition.

La même férocité se révèle dans le meurtre de Penthée, qui fut châtié pour avoir voulu, comme Orphée, épier les mystères dionysiaques. Il s'était à cet effet dissimulé dans les hautes branches d'un sapin, sous l'instigation de Dionysos lui-même qui l'avait déguisé en femme. Mais le jeune dieu avait aidé Penthée pour mieux l'attirer dans un guet-apens. Penthée avait encouru sa vengeance en voulant supprimer le culte de Dionysos à Thèbes. La cause de sa mort est donc bien comparable à celle que donnait Eschyle dans sa tragédie *Les Bassarides,* pour expliquer le meurtre d'Orphée. Le malheureux Penthée n'échappa point aux regards des femmes dont nul homme ne devait violer la société. Elles se précipitèrent sur le sapin qui le portait, le déracinèrent et mirent l'imprudent en pièces. Sa propre mère Agavé prit part au meurtre : elle lui arracha le bras après lui avoir mis le pied dans l'aisselle ; puis elle s'empara de sa tête, la planta au bout de son thyrse et revint à Thèbes en chantant le triomphe de Dionysos. Elle avait pris son fils, disait-elle lorsque le délire se fut dissipé, pour une bête féroce. Cette sorte d'excuse qu'elle s'adressa, doit encore être considérée comme un euphémisme. Cette atténuation a été introduite dans la légende secondairement. Cette auto-justification masque le désir réel du meurtre sous l'excuse d'un sacrifice animal. Le mythe de Penthée possède d'ailleurs une signification plus profonde. L'arbre y est un symbole phallique, et son arrachement symbolise la castration. Agavé symbolise la mère terrible qui est, comme dans le mythe d'Attys, amoureuse de son fils. Cette castration est au fond l'idée de l'auto-sacrifice du dieu dans la légende de Dionysos. Elle est aussi le désir inconscient des adeptes orphiques épris de pureté, dans leurs efforts surhumains pour détourner la libido fixée sur la mère. Et en cela ils imitent Orphée lui-même, qui se détourna des femmes thraces pour rester fidèle à l'image d'Eurydice (en réalité, cette descente dans le sein de la terre, à la recherche d'Eurydice, est un effort de retour dans le sein maternel). La mère terrible, cette contre-partie de la mère nourricière et inspiratrice, sera la cause profonde de sa mort.

Le meurtre de Penthée ressemble à cette mort d'Attys dont il est question dans Pausanias (1). Il en est une forme voilée : Pausa-

(1) *Paus.*, VI, 17, 9.

nias racontait en effet très cyniquement que la mère d'Attys pénétra dans la chambre nuptiale de son fils, et que celui-ci, « au paroxysme du délire sexuel, se trancha la verge ». Dans une autre version, Attys, au paroxysme du délire dont l'avait frappé sa mère follement amoureuse de lui, se châtra sous un pin, arbre qui joue un rôle capital dans le culte qu'on lui rend. « Une fois l'an, le pin était enguirlandé, on y suspendait une image d'Attys, puis on l'abattait pour symboliser la castration. Du sang qui en jaillit fleurirent des violettes. Au comble du désespoir, Cybèle, sa mère, arracha l'arbre du sol, l'emporta dans sa grotte et l'y pleura. Ainsi, voilà la mère chtonique qui va cacher son fils dans son antre, c'est-à-dire dans son giron. » (Jung) — L'arbre de Penthée et l'arbre d'Attys sont tous deux des symboles phalliques. L'histoire d'Orphée constitue un euphémisme de ces deux légendes.

La manducation de Dionysos n'est pas tellement différente de la mutilation d'Attys. Elle en marque une sublimation, sous la forme de la régression de la libido au stade présexuel de la faim. La même sublimation se manifeste dans le mythe d'Orphée, qui fut probablement mangé par les Ménades. Mais ici la légende a été encore plus adoucie, car elle nous épargne le spectacle de ce repas funèbre. Les membres dispersés d'Orphée furent jetés, suivant Phanoclès (1), soit dans l'Hèbre (2), soit dans la Mer Egée. Les flots, nous dit Ovide (3), portèrent sa tête jusqu'à Lesbos (4). Ce détail de la légende a une importance historique considérable : il symbolise la dualité originelle de la civilisation hellénique : en effet, le retour de la tête d'Orphée vers Lesbos donne une image de ces échanges continuels, de ce perpétuel jeu de balance entre les deux rives de la Mer Egée dont est tout emplie la genèse de la civilisation hellénique. Lesbos était, avec Ténédos, l'un des trois groupes de colonies grecques qui constituaient l'Eolide. Cette île, dont la capitale était Mytilène fut le berceau d'une civilisation très brillante. Terpandre, Erinna, Arion, Sapho et le poète lyrique Alcée (5) y vécurent à la fin du VIIIe et pendant le VIIe siècle. La tête d'Orphée voguant sur

(1) PHANOCLÈS : ap. — Stob. — Floril, 64 (Meineke II, 387).

(2) L'Hèbre était l'actuelle Maritza qui, venue de Bulgarie, sert de frontière entre la Thrace grecque et la Turquie d'Europe, et se jette dans la mer Egée.

(3) Ov. : *Métam.*, XI, 55.

(4) La tête d'Orphée commença à rendre des oracles à Lesbos, dès l'époque de la guerre de Troie (*Philistr. Héroic,* V, 3). Ce témoignage nous permet d'ajuster la légende d'Orphée, ou tout au moins une de ses variantes, dans le temps. — Il nous confirme la version de Pindare et des Argonautes.

(5) *Die antiken Baureste der Insel Lesbos* (Berlin 1890, in-8°).

la Mer Egée jusqu'à Lesbos ne témoigne-t-elle pas magnifiquement de ce que la civilisation grecque, dans son épanouissement rend à la côte de l'Asie, après avoir élaboré et spiritualisé les apports qu'elle en avait reçus ? Le panthéon, l'art, et la pensée hellénique ont été le fruit de la juxtaposition et du développement d'éléments doriens, réalistes et pleins d'une logique rigoureuse, et d'apports ioniens, imprégnés du souffle de la Mer Egée et du parfum lointain de l'Anatolie exotique et asianique.

Il n'est pas étonnant que la mythologie mentionne sous une forme symbolique la dualité de cet apport : la légende d'Orphée est une image de l'esprit hellénique, qui allie la souplesse intuitive aux calculs les plus sévères de la réflexion (1). C'est ainsi que s'est introduite, dans la légende, à l'insu même de ceux qui nous l'ont transmise, une foule de traditions extrêmement anciennes et bien antérieures à la civilisation hellénique proprement dite. Les Grecs traitaient facilement de barbare tout ce qui était étranger au Péloponèse, à l'Archipel et à la région côtière d'Asie Mineure. Toutes les régions situées au delà n'étaient connues que par tradition ; il en était question surtout dans les légendes fantastiques. Et pourtant il est bien certain que, parmi le panthéon hellénique, plusieurs divinités sont nettement asiatiques. A des conceptions indo-européennes comme Zeus, Héra, Apollon, Héraclès, se juxtaposent les cultes orientaux d'Aphrodite et d'Arthémis. L'histoire de la civilisation hellénique est faite presque exclusivement des mouvements d'Asie en Europe et des chocs en retour d'Europe en Asie (2).

A partir du VIIe siècle, l'influence ionienne reprend le dessus dans ce jeu de balance perpétuel. L'esprit hellénique a été contraint de ne pas se cantonner dans les étroites vallées du Péloponèse, toutes emplies du bruit des luttes intestines ; il a respiré largement l'air de la Mer Ionienne et de l'Archipel, parmi la pureté

(1) Cf. E. Bréhier : *Histoire de la Philosophie*, tome I, fasc. I.

(2) C'est ainsi que l'on fait actuellement des Pélasges, premiers habitants historiques du monde égéen, les descendants d'un groupe non indo-européen évincés d'Asie vers le deuxième millénaire (G. Contenau : *Eléments de bibliographie Hittite*, Paris, 1923, in-8°). Plus tard, au moment de la civilisation créto-mycénienne, un courant s'établit entre les deux rives de la mer Egée dans le sens Ouest-Est. Plus tard encore, ce sont les achéo-éoliens qui, poussés par le contre-coup de fermentation de peuples en Thessalie, se réfugient sur les côtes du Péloponèse et prennent le chemin de la future Ionie. C'est à cette époque (XIIIe siècle) que s'installent en Attique quatre tribus éoliennes refoulées par ce remous de peuples de Thessalie qui prélude à l'invasion Dorienne. A partir de ce moment l'influence dorienne domina.

duquel s'immisçaient des bouffées plus lourdes venues de l'Asie. Hérodote et Thucydide synthétisaient déjà l'esprit hellénique dans l'opposition de l'ionisme et du dorisme.

Si nous croyons devoir insister sur ces faits historiques, c'est qu'ils ne nous paraissent pas étrangers, bien au contraire, à notre légende. Nous sommes à l'époque de l'ajustement des mythes et des données les plus sûres de l'histoire (1). Nous tenons à indiquer ici brièvement les mouvements qui constituent la genèse des théogonies et de l'art helléniques. Car aucun de ces mouvements n'a lieu à l'état isolé. Tous concourent à une vaste évolution. Statuaire, architecture, musique, poésie, divinités sont transportés d'un bord à l'autre de la Mer Egée par les commerçants, les colonisateurs et les guerriers. Ainsi prennent naissance les légendes grecques. A ce titre, voulant réaliser dans un effort de synthèse les conditions du mythe d'Orphée, nous croyons qu'il n'est pas indifférent de passer sous silence ces quelques faits historiques précis, qui sont des bornes rationnelles parmi la fantaisie de la légende.

Dionysos et son hypostase Orphée (2) sont tout imprégnés de cette dualité gréco-asianique. La musique grecque, qui doit tant au culte de Dionysos et d'Apollon, révèle aussi la juxtaposition d'éléments doriens avec des éléments lydiens et phrygiens. Ici encore l'on voit la nécessité d'étudier l'ensemble des échanges spirituels, l'exode des individus et de l'esprit expliquant celle des arts.

Un exemple illustre bien, dans le panthéon hellénique, l'existence d'éléments égéens et d'éléments venus d'Asie Mineure, et même de Mésopotamie. C'est le culte d'Artémis, qui fut introduit en Grèce à l'époque de Pythagore, dont le nom reste attaché à l'Orphisme. Cette déesse avait un grand sanctuaire à Ephèse, en Lydie, un peu au nord de cette vallée du Méandre qui remonte jusqu'au cœur de l'Asie Mineure et traverse une région qui fut soumise à la domination hittite, et qui s'imprégna plus tard, après la chute de cet empire, de la civilisation assyrienne. Le culte de l'Artémis d'Ephèse, la déesse de la nature, qui demeura vierge mais fut féconde, avait un caractère nettement asiatique : elle était entourée de prêtres, de

(1) Relire à ce sujet l'histoire des tablettes hittiques de Boghaz-Keui dont le déchiffrement permet des interprétations historiques inattendues de la mythologie grecque, et en particulier de tout ce qui a trait à l'épopée des Argonautes, à la guerre de Troie, et à la triste légende des « retours ».

(2) Cf. GRUPPE, *Op.* 1, p. 1110-1171.

prêtresses et d'eunuques. Les rites, les figurations des animaux qui accompagnaient la déesse, les ex-voto ressemblaient énormément à ceux de Babylone et à ceux de la religion hittite (1). Ces faits permettent de comprendre le mélange de rites asiatiques et grecs dans l'école orphique qui se développa à la suite de Pythagore. Cette Artémis, déesse de la Terre, ressemble à la mère de Dionysos Zagreus, à Cybèle. Le jeune dieu était précisément l'objet d'un culte orphique. Pythagore était originaire d'Ionie ; ayant émigré à Crotone en 540, il y apporta, avec son propre bagage scientifique, les traditions du culte d'Artémis d'Ephèse, et fonda en Grande-Grèce une école conçue sur le modèle des collèges religieux de la grande Déesse.

Mais, outre, cette Artémis anatolienne, l'histoire nous apprend qu'il existait aussi vers le VIIIe siècle un culte d'Artémis Ortia dans la rude et belliqueuse Sparte (2). Le culte d'Artémis est donc à la fois lydien et dorien. L'introduction du culte d'Artémis marqua l'apport dans le Péloponèse du mysticisme asiatique et de conceptions métaphysiques complexes qui s'opposent au réalisme et à l'esprit d'analyse critique helléniques. Ainsi s'édifia le prodigieux monument de la philosophie orphique. Autour de l'image d'Orphée se groupa un ensemble de conceptions auxquelles il était primitivement étranger.

IV

La sublimation de la libido incestueuse dans le mythe d'Orphée

Ainsi donc, Dionysos et Orphée représentent l'effort tenté par des héros prédestinés pour attirer sur eux la responsabilité d'une faute très ancienne qui pèse sur l'humanité depuis l'origine des temps. Freud (3) attire notre attention sur le fait suivant : « On lit dans un fragment d'Anaximandre, que l'unité du monde a été détruite à la suite d'un crime commis aux temps primitifs, et que tout ce qui

(1) Ch. Picard : *Ephèse et Claros*, recherches sur les sanctuaires et les cultes de l'Ionie du Nord (Paris 1922, fasc. 123 de la Bibl. des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome).

(2) Kahrstedt : *Griechisches Staatsrecht*, t. I : « Sparta und seine Symmachie » (Göttinger, 1922, in -8°), et A. Jardé : *La formation du peuple grec* (Paris 1923, in-8°, fasc. 10 de la collection « l'Evolution de l'Humanité »).

(3) Freud : *loc. cit.*

en est résulté doit supporter le châtiment pour tout ce qui a été fait. »

L'on notait déjà par endroits, dans la mythologie grecque cette tentative de rédemption. Apollon, fils de Zeus et de Léto, qui, poursuivie par la jalousie de Héra, dut enfanter sur l'île flottante de Délos, avait tué le dragon symbolique qui empestait la vie des hommes. Or, le « dragon » n'est autre que la libido refoulée du fils qui aspire à la mère ; autrement dit, le fils lui-même est ce « dragon » (Jung). Le dragon est presque toujours le gardien d'un antre souterrain, qui représente le giron maternel. Le dragon à vaincre, c'est en réalité la résistance contre l'inceste : cet animal fabuleux et terrifiant, est né comme le serpent, de l'angoisse due au refoulement du désir incestueux. Voilà pourquoi, dit Jung, on trouve toujours le serpent avec l'arbre, et le dragon gardien de la caverne. Orphée, en descendant aux enfers, c'est-à-dire sous la terre maternelle (entendez revenant vers le sein de la mère), eut à combattre non pas le dragon, mais un autre animal terrifiant, le chien tricéphale Cerbère. Or, le chien accompagne toujours Hécate, la déesse de la nuit et de la mort, qui est un des symboles de la « Mère-Terrible ». D'ailleurs Hécate était considérée quelquefois comme la gardienne des portes de l'Hadès, et prenait alors l'allure d'une chienne triforme. Dans la conception orphique, Hécate occupait le centre de l'univers et devenait même l'âme du monde. Orphée parvint à séduire Cerbère par ses chants. Il utilisa en cela un procédé psychologique que nous analyserons sous la forme du « complexe d'Orphée » : il sublima sous une forme poétique et musicale sa libido incestueuse et parvint ainsi à tromper Cerbère qui le laissa pénétrer jusqu'aux fonds des enfers. Ainsi il masquait son attitude œdipienne. Le triomphe du héros sur l'animal fabuleux, gardien de l'antre, le rend tout-puissant. Cela signifie qu'ayant triomphé de l'inhibition maternelle, il devient l'égal du père. Le trésor que le héros va chercher dans l'antre, c'est sa propre renaissance, et le développement de sa force, qui devient omnipotente. Jung a schématisé le symbole du dragon dans la formule : « Le héros est un dragon en ce qu'il veut sa mère ; mais il est le héros vainqueur du dragon, en ce qu'il provient de la mère. »

Apollon, en tuant le dragon chtonique Python, s'était couvert d'une souillure dont nous voyons maintenant la signification. Il dut, pour se purifier, s'exiler volontairement en Thessalie, et se mettre

humblement au service du roi Admète, en gardant son bétail. Dionysos et Orphée ne se contentent pas de s'exiler pour se purifier, et purifier ainsi leurs frères ; ils subissent le supplice du déchirement et sont dévorés dans un repas symbolique : dans le mythe de Dionysos, ce sont les hommes qui dévorent le jeune dieu. Dans la légende orphique, le héros est dévoré par les femmes. Ce déchirement doit être considéré comme l'équivalent symbolique d'une castration, ainsi que nous le révélait le mythe de Penthée. Cette castration est un châtiment punissant l'inceste.

La clé des sacrifices humains qui se révèlent à chaque instant dans le mythe d'Orphée, a été décelée par Freud sous la forme du sacrifice du père. S. Reinach a recherché avec succès toutes les survivances totémiques de la mythologie grecque. Elles sont fort nombreuses, bien qu'historiquement les familles doriennes et achéennes primitives ne puissent pas être considérées comme totémiques. Ce fait pourrait être expliqué de la façon suivante : Freud a montré, à la suite de Frazer (1), que la domestication des animaux marque automatiquement dans une société la disparition du stade totémique. Or, les diverses tribus indo-européennes, dont descendent en particulier les Achéens et les Doriens, sont considérées depuis la plus haute antiquité comme un peuple de pasteurs et surtout d'éleveurs de chevaux. Aussi, n'est-il pas étonnant qu'on ne retrouve pas de traces d'organisation totémique dans l'antiquité grecque, bien que la vénération de certains animaux s'y manifeste encore à titre de vestiges d'un passé très lointain (2). On ne peut aucunement assimiler les familles achéennes et doriennes primitives aux sociétés totémiques contemporaines d'Australie ou d'Amérique du Nord : l'exogamie était connue dans la société préhellénique, mais sous une forme qui n'était pas conditionnée par un totem. Néanmoins, à côté de chaque divinité grecque figurent un certain nombre d'animaux qui lui sont spécialement consacrés : la chouette d'Athéna, la biche d'Artémis, l'aigle de Zeus, le dauphin de Poseidôn, la colombe d'Aphrodite, le sanglier d'Adonis. Dionysos avait

(1) FRAZER : *Totemism and Exogamy* (1910).

(2) Au sujet des efforts tentés par la méthode linguistique pour essayer de reconstituer la civilisation indo-européenne primitive, cf. MEILLET : *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. Il y est question en particulier des racines communes désignant l'élevage et le cheval. Au point de vue mythologie comparée, G. DUMÉZIL : *Le festin d'immortalité* (Paris 1924, in-8° de la bibl. du musée Guimet).

pour animaux consacrés le taureau et le bouc. Or, la légende racontait que Dionysos s'était changé en taureau pour échapper aux Titans et que ceux-ci avaient dévoré le taureau. Là encore la légende a introduit un euphémisme. Les Titans ont dévoré le taureau parce qu'ils savaient que c'était Dionysos.

Le taureau est, depuis la plus vieille antiquité, le symbole de la puissance et du sexe mâles. Il est une des images du complexe paternel. L'attitude des Titans, c'est-à-dire des hommes, envers le taureau est la figuration symbolique de l'attitude primitive envers le père. Nous ne suivrons pas l'évolution du symbole du taureau par le détail : disons simplement que les hymnes sumériens primitifs font déjà mention de cet animal (XXXe siècle av. J.-C.) ; il représente la figuration du dieu fécond et créateur, principe de reproduction (ce dieu s'appelle Nin-Girsou, Shara ou Enlil, suivant les régions). Les tablettes sumériennes (1) imaginent ces divinités « à la manière de taureaux mugissants, renversant tout sur leur passage ». Mais, fait plus intéressant que la figuration zoomorphique, le dieu masculin est déjà associé à une divinité féminine, la déesse Terre (celle qui deviendra plus tard Ishtar et Gê-Métèr).

Le couple divin donne naissance bientôt à un fils. Il n'existait pas dans la religion sumérienne, mais il va dorénavant se manifester dans toutes les religions de l'Asie antérieure, avec des noms différents. Les Hittites, dont les croyances dérivent de celles du peuple de Sumer, adorent un dieu créateur Teshoub, et une grande déesse la Terre-Mère. Leur union mystique donne le principe de vie. De cette union naît un jeune dieu qui est à la fois le fils et l'amant de sa mère. Voilà déjà constituée la famille dont descendra Dionysos Zagreus, fils de Démètèr (Gê-Métèr, la déesse Terre) et de Zeus (dieu mâle). La rivalité entre le père et le fils va dorénavant encombrer l'idée religieuse, après avoir tourmenté longuement la mentalité individuelle.

Le taureau se manifestait, par ailleurs, en Egypte, dans la religion memphite (2). Dans la multiplicité de ce Panthéon, on peut isoler une série de trinités inversées, où se retrouvent à la fois la

(1) H. DE GENOUILLAC : *Tablettes sumériennes archaïques* ; matériaux pour servir à l'histoire de la société sumérienne (Paris 1909, in-4°).

(2) Nous n'avons pas à démêler la multiplicité des divinités égyptiennes de l'époque Memphite (3000 à 2200 env. av. J.-C.). Chacune de ces divinités dérive de croyances locales antérieures ; la multiplicité tient à ce que chaque ville veut conserver le prestige de son dieu local.

présence de l'union incestueuse et celle de la rivalité père-fils. Ceci nous ramène à la conception solaire des mythes, dont nous parlions plus haut. La théogonie égyptienne a été considérée longtemps comme ayant uniquement une signification solaire. En réalité, les individus ont projeté dans leurs croyances leurs propres conflits affectifs. Il existe à l'origine un dieu hermaphrodite Shou, descendant de Râ, principe initial, et engendrant Geb, dieu mâle, et Nouit, dieu femelle. L'inceste est ici fraternel : Geb s'unit à sa sœur Nouit pour donner une nouvelle génération de divinités ; la rivalité s'établit de Shou à Geb, c'est-à-dire de père à fils. L'inceste fraternel s'est reproduit dans la deuxième génération issue de Geb et de Nouit, sous la forme du fils Osiris s'unissant à sa sœur Isis. La rivalité s'établit entre Geb et son fils Osiris. L'idée dominante de ce mythe solaire est l'inceste fraternel qui n'est qu'une forme atténuée de l'inceste maternel. Isis est la sœur-épouse du dieu-soleil. La rivalité existe du père au fils.

La filiation de Dionysos révèle, nous l'avons vu, la même attitude œdipienne. Dionysos constitue avec ses parents une trinité tout à fait analogue à celle des dieux égyptiens. Disons tout de suite qu'il n'est nullement question de faire descendre Dionysos du Panthéon memphite. Nous nous occupons uniquement du facteur évolutif au point de vue psychologique. Le fond de la mentalité humaine est tellement semblable à lui-même partout, qu'il n'est pas nécessaire d'invoquer des échanges géographiques ou historiques pour expliquer une communauté de croyances ou de conceptions religieuses. Ainsi, le principe de « la migration des âmes », codifié sous le nom de métempsychose, est une croyance universellement répandue dans l'Antiquité. L'on peut même dire que, sous une forme plus ou moins perfectionnée, elle fait partie du fond commun de la mentalité. Par ailleurs, une légende prétendait qu'Orphée, dont le nom reste attaché à l'origine du culte de Dionysos en Grèce, passait pour avoir rapporté ses conceptions religieuses et métaphysiques de l'Egypte, où il les aurait reçues d'un prêtre d'Héliopolis. Nous ne ferons pas cas de ce témoignage au point de vue historique.

L'évolution de la mentalité explique l'histoire des religions et prépare tout naturellement à la compréhension de l'orphisme : il constitue la manifestation d'un effort surhumain tenté par la civilisation antique la plus évoluée pour s'élever au-dessus des aspirations brutales de la libido, en l'idéalisant ; la conception orphique

connaissait bien la signification profonde du sacrifice. Mais elle s'efforçait de le dissimuler à la foule. Seuls les initiés étaient admis à connaître ces secrets. Ils furent si bien conservés par eux que nous n'en avons plus dans la tradition, qu'une réminiscence voilée sous le fatras des symboles. Dionysos, Orphée, Mithra marquent cet effort tenté obscurément par une élite pour préciser la notion du péché originel, celle de la rédemption, et celle de la vie éternelle.

Suivons encore l'évolution de notre taureau. A l'origine de la civilisation grecque on retrouve, dans le mythe d'Europe séduite par Zeus-Taureau, l'incarnation du dieu tout-puissant de l'Olympe. La légende d'Europe nous rattache à l'histoire de la civilisation crétoise. Ici encore nous nous croyons autorisé à rapprocher le mythe et l'histoire. Que l'on ne nous accuse point d'une surestimation du mythe. Son analyse doit laisser une grande part à l'hypothèse. Néanmoins, nous voudrions réagir, avec la génération actuelle, contre le vieux préjugé de l'infériorité de la légende, en tant que document scientifique. Nous considérons le mythe comme un premier essai de synthèse historique. L'on sait combien ont été fructueuses les recherches entreprises à Mycènes, à Amyclées, à Pylos, à Orchomène, à Thèbes, autour du lac Copaïs, et à Troie. Elles font vraiment revivre pour l'histoire les noms légendaires d'Agamemnon, de Ménélas, de Nestor, de Mynias, de Cadmos, d'Athamas et de Priam. L'exemple de Minos, que nous pouvons bien évoquer puisque nous parlions de la civilisation crétoise, montre admirablement les rapports étroits que conservent à chaque instant la légende et la réalité. Il met aussi en valeur le phénomène de condensation qui préside à la genèse du rêve et du mythe. Ce phénomène n'est pas une simple vue de l'esprit. En effet, les Achéens se sont souvenus dans leurs légendes d'un seul Minos, qu'Hérodote faisait vivre quatre-vingt-dix ans avant la guerre de Troie, c'est-à-dire vers 1300 avant J.-C. Ils ont attribué à ce personnage des faits qui appartiennent en réalité à toute une lignée de monarques ayant duré trois siècles, et dont Minos était le nom dynastique.

Ainsi, la mentalité populaire a décalé l'existence réelle de Minos pour en faire un contemporain de Thésée. Elle a vraiment condensé sur lui trois cents ans d'histoire et lui a attribué du même coup tous les faits accomplis par une lignée de trois siècles. Que l'on ne s'étonne pas alors de la toute-puissance que déploie le Minos de la légende, puisqu'il assume à lui seul l'œuvre d'une dizaine de

rois (1). Le Minos historique était la personnification « d'un dieu mâle de fécondité, l'incarnation du Taureau ; Minos est l'équivalent crétois de l'Apis ou du Mnévis égyptien, avec un caractère plus sauvage qui le rapproche du taureau asiatique. Comme dieu mâle, il s'identifie aussi au dieu souverain de l'atmosphère, au Zeus maître de la foudre et de la pluie : en cette qualité il a pour attribut le Labris, ou double hache, l'arme qui symbolise la foudre meurtrière. Il forme couple avec la Déesse-Mère, personnification de la Terre et de la Nature. Leur association dans le culte prend la forme d'un de ces mariages rituels, ou hiérogamies, dont le souvenir survécut dans le mythe de l'union de Minos et de Pasiphaé : c'est de cette union que l'on fait naître le Minotaure, monstre à tête humaine, c'est-à-dire image du dieu-fils à la manière du Mnévis zoocéphale d'Héliopolis. En somme, la triade royale crétoise semble la réplique composite des trinités égyptienne Isis-Osiris-Râ (Horus ou Mnévis), hittite et syrienne» (2).

Il semble y avoir quelques rapports de ressemblance entre la religion égyptienne et celle de la Crète. On ne peut, en l'absence de témoignages formels, malgré les échanges de la Crète et de l'Egypte, qui furent importants au moment de la XVIII[e] dynastie (après le triomphe du Pharaon Ahmès I[er] sur les envahisseurs Hyksos, 1580 environ av. J.-C.), affirmer une influence directe de l'une sur l'autre. « Le seul rite qui nous soit attesté confirmerait cette interprétation. Tous les neuf ans le Minos devait avoir une entrevue secrète et directe avec son père Zeus dans le sanctuaire du mont Iouktas, au sud de Cnossos. C'était une sorte de communion, destinée à renouveler en lui le caractère divin de la royauté, comme les retraites où le Pharaon récupérait, dans sa chambre d'adoration, les sacrements de son investiture. Le Minos sortait de cette neuvaine purifié, rajeuni et confirmé pour neuf ans dans ses pouvoirs (3). »

S. Reinach nous rappelle aussi le témoignage de Firmicus-Maternus (4), au sujet du sacrifice annuel des taureaux en Crète. Les victimes étaient déchirées à belles-dents. Cet auteur rapproche ce

(1) Relire au sujet de la civilisation créto-mycénienne le livre de A. EVANS : *The Palace of Minos* (Oxford 1921, in-8°) donnant le résultat des fouilles tentées en Crète par l'auteur lui-même et la révélation de la civilisation mycénienne.

(2) *Les premières civilisations*, t. I de l'*Histoire des peuples et des civilisations*. Alcan, 1929, p. 174.

(3) *Les prem. civ., loc. cit.* p. 175.

(4) FIRMICUS MATERNUS : *De errore*, prof. relig., 6.

témoignage de celui d'Euripide, qui rapporte dans sa tragédie *Les Bacchantes* quelques-uns des rites dionysiaques archaïques : « ... Les Bacchantes, avec leurs mains désarmées, fondent sur les troupeaux qui paissaient l'herbe : l'une tient dans ses mains une génisse aux mamelles gonflées, partagée en deux et encore mugissante ; d'autres déchirent des vaches en lambeaux ; on voit des côtes ou des pieds fourchus voler de toutes parts et les débris suspendus aux arbres dont les rameaux dégouttent de sang. Les farouches taureaux aiguisant leurs cornes menaçantes tombent le corps terrassé par les mille mains des jeunes filles, et leurs chairs, dépouillées de leur peau, sont dépecées en un clin d'œil (1). »

Nous arrivons de proche en proche à Dionysos et son taureau. Ce dieu est à cheval sur les conceptions anatoliennes et les indo-européennes. Son culte fut importé de Phrygie (2). La population phrygienne est assez complexe : on peut y distinguer en gros deux éléments principaux. Le premier, le plus ancien, est constitué par un apport de peuplades nordiques, qui, dès l'époque néolitique, avaient afflué de la vallée du Danube et de la Thrace. C'est ainsi que fut fondée la « seconde Troie » (vers 2400 av. J.-C.), et l'état pré-dardanien dont l'art se révèle comme nettement nordique (3). Ces envahisseurs se fixèrent sur place et s'imprégnèrent d'éléments asiatiques venus de l'Est. Ils devinrent un peuple de pasteurs et d'agriculteurs. Ils adoraient la déesse Terre-Mère. Une fois de plus nous retrouvons cette divinité féminine qui règne sur toute l'Asie Antérieure. Tamnuz, Ishtar, Cybèle, Gê-Métèr furent ses noms successifs. Cette déesse avait un fils, Atys, ou Attès, jeune dieu de la végétation, et analogue à l'Adonis syrien. Dionysos, fils de Démètèr, appartient à la même famille de divinités. Il n'est pas étonnant de trouver chez un peuple d'agriculteurs le culte de la terre et de ses récoltes. Dionysos fut lui-même adoré en Grèce primitive sous la

(1) EURIPIDE : *Bacch.*, 735 et suiv. Le fait qu'à partir du vers 765, Euripide nous montre les Ménades allant laver leurs joues ensanglantées, laisse à penser que ces jeunes filles ont dévoré les chairs pantelantes de leurs victimes, après les avoir dépecées.

(2) E. BRANDENBURG : *Phrygien, und seine Stellung im Kleinasiatischen Kulturkreis* (Leipzig, 1907, in-8°. Collect. « Der Alte Orient »).

(3) L'une des plus récentes de ces invasions septentrionales fut celle des Moushki (XIIIe s.), ainsi appelée par les Assyriens probablement parce que cette tribu la plus avancée vers le sud était la seule qu'ils connussent. — Ce nom générique de Moushki correspond en réalité à un vaste afflux de peuples nordiques.

forme du dieu de la végétation. C'est plus tard qu'il devint, sous la forme de Bacchus, le dieu de la vigne.

La lignée des rois phrygiens à laquelle appartient Gordios (1) punissait de mort le meurtre d'un bœuf. On peut expliquer alors très vraisemblablement la présence de cet animal dans le culte de Dionysos et dans l'orphisme. Le bœuf et le taureau étaient considérés, du fait de la protection royale, comme des animaux tabous : l'homme qui s'était rendu coupable, en abattant un bœuf, de la violation de ce tabou, se trouvait immédiatement sous le coup de la loi du talion et devait être sacrifié à son tour. Le bœuf joue le rôle d'animal totémique, bien que, comme pour les sociétés achéennes et doriennes primitives, la société phrygienne ne fût pas instituée sur le mode totémique. Peut-être pour les mêmes raisons : l'introduction de l'agriculture accompagne toujours la disparition du totémisme. Néanmoins, tout animal sacré de l'antiquité a été identifié par Robertson Smith (2) avec un ancien animal totémique. Comme tel, cet animal était sacrifié solennellement sous la responsabilité du roi et de la société, et mangé. Le bœuf, dans la croyance thraco-phrygienne, ne pouvait être tué qu'à l'occasion d'un événement unique. Sa mise à mort était un acte interdit à l'individu.

Ce rite est fort comparable à celui qui était pratiqué aux fêtes athéniennes des Buphonies : le sacrifice du bœuf était suivi d'un véritable procès, « avec interrogatoire de tous les participants. On se mettait finalement d'accord pour rejeter la faute sur le couteau, qu'on jetait à la mer ». Cette mise en scène révèle bien le sentiment de la faute qui s'attachait à tout sacrifice animal, et qui était dû au remords du meurtre du père.

La secte orphique, malgré l'élévation de ses conceptions philosophiques et la rigueur de l'ascétisme auquel se soumettaient ses membres, comportait encore le sacrifice primitif du taureau : Diogène Laërce reprochait justement aux orphiques ces reliquats primitifs et la lubricité qui se donnait libre cours à l'occasion des sacrifices, marquant une sorte de compensation au refoulement de la sexualité que comportait la vie ascétique et la pureté des mœurs.

Voici donc reconstitué le sacrifice du bœuf et du taureau dans les

(1) Gordios donna son nom, dans la tradition, au nœud gordien qui servait d'attache entre le timon et le joug.

(2) W. Robertson Smith. — *The religion of the Semites* (2e édition, London, 1907).

mystères de Dionysos. Du même coup se justifie le culte d'Orphée, le chantre de Thrace, et sa connexion étroite avec le Dionysos thraco-phrygien. Enfin s'explique aussi la mort d'Orphée racontée par Ovide : les Ménades avaient en effet mis en pièces un couple de bœufs avant d'exercer leurs fureurs sur le malheureux héros.

D'une part, il existait le Dionysos phrygien dont nous avons reconstitué la lignée. D'autre part, il y avait en Attique un très vieux sanctuaire d'un Dionysos européen, datant de la fondation de l'Etat athénien. Ce sanctuaire se trouvait, dans l'Athènes ancienne, sur les bords de l'Ilissos (1), avec ceux des dieux ioniens Zeus Olympien, Poseidôn Héliconien, et à côté de la fontaine Callirrhoé.

Par ailleurs, le taureau crétois existe dans la légende à Marathon : Dionysos était l'objet d'un culte dans la primitive tétrapole de Marathon. Donc, à une époque ancienne, Dionysos et le taureau sont déjà rapprochés en Attique (2). Apollon aussi était adoré dans cette tétrapole. Ceci justifie la tradition d'Orphée dont il est question dans la tragédie d'Eschyle : *Les Bassarides*. Nous avons vu que, selon cette tradition, qui nous est actuellement perdue, puisque nous ne connaissons la tragédie que par ouï-dire, Orphée aurait été puni pour avoir voulu soutenir la supériorité d'Apollon sur Dionysos (3).

Nous n'insisterons pas sur l'organisation ultérieure du culte de Dionysos au moment de l'épanouissement hellénique. L'unification politique de l'Etat attique (synœcisme attique) était attribuée à

(1) Il avait pris le nom de Limnaion (de Limnaï, marais) à cause des bords marécageux de l'Ilissos.

(2) La tétrapole primitive de Marathon avait été fondée vers 1300 av. J.-C. par un groupe de réfugiés de toutes provenances auxquels devaient venir s'adjoindre vers la fin du XIIe siècle un autre groupe d'Achéo-Eoliens descendant du nord et poussés par le remous de peuples qui prit naissance au moment de l'invasion dorienne. — Les habitants de cette Tétrapole sont les ancêtres des futurs Ioniens.

(3) Antérieurement à la fondation de la Tétrapole de Marathon, l'Attique avait été déjà visitée par des colons étrangers durant la thalassocratie minoénne (XVIe et XVe siècles). Il est permis de penser que la légende du taureau crétois de Marathon exprime l'influence crétoise qui régna à cette époque sur l'Attique ; les fondateurs de la Tétrapole ionienne durent trouver déjà sur place le symbole imposant et majestueux du taureau, paré de la puissance légendaire du Minos, le roi tout puissant de Crête, qui incarnait sur terre le Taureau divin. Consulter au sujet des origines de l'état Attique : A. J. REINACH : « Atthis : les origines de l'état Athénien » (*Revue de synthèse historique*, tome XXIV et t. XXV., 1912). — Paul FOUCART : « Le culte de Dionysos en Attique » (in *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXVII, 1904. — Du même : *Les mystères d'Eleusis* (Paris, 1914, in-8°).

Thésée. Cette unification se fit sous la forme d'une communauté de religion qu'instaura le clan ionien de Marathon à son profit. Ainsi les multiples clans attiques furent organisés en un seul état, et les querelles locales se calmèrent du même coup. Le culte de la déesse Athéna, de qui devait dériver le nom d'Athènes, fut l'occasion de l'unité politique. Ce culte remplaça celui de Pandrosos, la primitive déesse de la Nature. Il en marque un perfectionnement. Le rapprochement de la déesse Nature et de Dionysos nous ramène encore au culte de la Terre-Mère et de la jeune végétation qui naît d'elle. Dionysos ressemble encore, en Attique, au dieu thraco-phrygien de la végétation, fils de Cybèle la déesse féconde qui fut amoureuse de son fils.

Pisistrate organisa vers 550 le culte populaire de Dionysos à l'époque où il faisait achever la construction du temple d'Athéna-Polias (protectrice de la cité) commencé sous Solon : l'Hécatompédon (1). Dionysos était aussi l'objet d'un très ancien culte à Eleusis : ce culte était encore associé à celui de Démètèr, à l'image des couples Isis-Osiris égyptiens et Ishtar-Atys anatoliens. Les mystères éleusiniens furent rattachés par Pisistrate à la religion d'Etat athénienne. Ils reconstituaient la Passion de Dionysos-Taureau. Ils comportaient un repas solennel où le taureau était sacrifié selon les rites. Dionysos renaissait alors dans le corps des initiés qui avaient pris part au repas mystique, comme il renaquit dans celui de Zeus. Rank cite un fragment crétois d'Euripide qui résume cette communion mystique : « Je mène une vie divine depuis que je suis le myste du dieu de l'Ida, et que je mange de la chair fraîche, en qualité de berger du noctambule Zagreus (2). » Les mystères éleusiniens reconstituaient aussi les lamentations de Démètèr à la recherche de Perséphone qui lui a été ravie.

Ici se rejoignent l'interprétation historique et la psychanalyse : Dionysos et son hypostase Orpheus ont pour origine un culte pastoral. L'élevage et la culture constituent les premières sublimations de la libido. La végétation naît de la Terre lorsque celle-ci a été creusée par la charrue : labourer possède une signification phallique manifeste sur laquelle Jung a insisté. Dionysos symbolisait la végétation : il est le héros fraîchement issu du sillon.

(1) Plus tard Pisistrate devait élever (530) un temple à Zeus Olympien, et à Apollon Pythien, qu'il n'acheva point.

(2) DIETERICH : *Eine Mithras Liturgie*, p. 101 à 105.

La libido, en se détournant de la sexualité, s'engage immédiatement dans la voie parentale. Aussi l'idée de la maternité s'impose-t-elle dans tous les cultes pastoraux. Mais cette libido n'est pas entièrement idéalisée. De là ce débordement de sensualité qui accompagnait les mystères éleusiniens et les fêtes dionysiaques : cortèges et fêtes auxquels prenaient part des personnages à attributs phalliques (phallus de terre cuite et de pâte de froment).

L'on ne sacrifiait pas seulement des taureaux à Dionysos. Le bouc lui était aussi consacré : cet animal contient à la fois l'idée du sexe mâle et celle du culte pastoral. Le bouc est en effet le mâle d'un troupeau d'animaux rustiques moins exigeants que les bœufs pour leur nourriture. Orphée aurait, lui aussi, un animal consacré spécialement à lui. S. Reinach a établi, par une suite de savantes recherches auxquelles nous renvoyons le lecteur (1), la présence du renard dans la légende primitive d'Orphée. Le renard était considéré dans l'antiquité comme le génie du champ moissonné, le « démon du blé ». Cette croyance populaire survivrait encore de nos jours, disséminée dans les pays slaves, et même l'Allemagne et la France. Le sacrifice populaire du renard serait une sorte de rite magique destiné à féconder la terre en l'imprégnant du sang ou de la dépouille du « génie de la moisson ».

Orphée fut sacrifié dans la légende par les Bassarides. Or, Bassareus est le vieux nom du renard. Voilà, en résumé, les raisons pour lesquelles S. Reinach voit, dans le meurtre d'Orphée, l'image du sacrifice rituel du renard. Orphée-renard aurait été immolé par des femmes habillées de peau de renard. En effet, dans tout sacrifice les fidèles s'efforcent de s'assimiler à la victime en se recouvrant de dépouilles qui accentuent leur ressemblance avec elle. Les participants revêtaient des peaux de bouc pendant les sacrifices dionysiaques.

Ces déductions de S. Reinach montrent dans la légende d'Orphée une survivance totémique et dans le meurtre du héros le sacrifice d'un renard sacré. Mais nous ne devons pas perdre de vue que le renard est une victime animale substituée à Orphée secondairement. D'ailleurs, si Pollux (2) et un scholiaste d'Horace (3) prétendent que les Bassarides sont des vêtements lydiens en rapport

(1) S. Reinach : *Rev. arch.*, 1902, p. 23 et suiv.
(2) Pollux : VII, 59.
(3) Schol. Hor. : *Od.* I, 18, 1.

avec le culte de Dionysos, Hésychius voit dans ces tuniques un vêtement courant des femmes thraces. Hérodote (1) et Xénophon (2) affirment que les vêtements de peaux de renards se portent fréquemment en Thrace, où il est nécessaire de se protéger du froid. Les mercenaires thraces qui accompagnaient les troupes de Xerxès portaient des sortes de capuchons en peau de renard.

L'on ne voit pas pourquoi la légende aurait masqué le sacrifice d'un animal, fût-il sacré, par le meurtre si inhumain d'Orphée. Il semble encore que M. S. Reinach ait retourné la question dans le rapport renard-Orphée. Les sacrifices populaires de renards accomplis au moment des Cerealia de Rome, les feux de la Saint-Jean cités par Mannhardt (3), où l'on jetait des renards vivants ou des effigies plus ou moins grossières de cet animal doivent être considérés comme une forme très atténuée de cultes agraires primitifs où des victimes humaines étaient sacrifiées, ainsi que le furent Orphée et Dionysos. L'on peut suivre cet affaiblissement dans les termes de la série :

Orphée (victime humaine), — renard (victime animale), — effigie (inerte).

C'est toujours l'idée du sacrifice humain qui demeure. Et justement S. Reinach ajoute un détail en apparence insignifiant qui nous met sur la voie de la signification réelle du sacrifice : il nous dit qu'en Westphalie on dansait autour des feux de la Saint-Jean en criant : « Ne te retourne pas, voilà le renard qui vient. » En effet, suivant le code du folklore, il est dangereux de se retourner pour voir un esprit. Quel est donc cet esprit que pressent obscurément la mentalité populaire ? Ce n'est certainement pas celui de l'animal, mais celui, courroucé, de la victime humaine sacrifiée : cette croyance est universelle dans les sacrifices accomplis par les civilisations primitives. Les adorateurs s'empressaient, une fois leur meurtre accompli, de pleurer la victime. Ainsi pensaient-ils adoucir ses mânes irrités, et détourner d'eux une vengeance posthume.

Les Ménades Bassarides, après avoir déchiré Orphée, furent aussitôt envahies de ce remords. Quand leur fureur dyonisiaque se fut dissipée, elles « s'associèrent par leurs lamentations au deuil de la nature, se couvrirent de cendres et se piquèrent les bras, d'où l'ori-

(1) Hérodote : VII, 75.
(2) Xénophon : *Anab.* VII, 4, 4.
(3) Mannhardt : *Mythol. Forsch.*, p. 109.

gine des tatouages restés en usage parmi les femmes thraces » (1).

Le sacrifice totémique du renard a donc seulement la valeur d'un rite dans le culte pastoral d'Orphée. Dans ce mythe, l'analyse nous révèle le motif de la descente sous la terre, qui possède encore plus de valeur. Il est constant dans la légende du Héros (Jung). Il est aussi l'idée dominante de tout culte pastoral : il représente, sous une forme magique imitative, la fécondation de la Terre-Mère. Cette fécondation était réalisée dans le culte de Dionysos et de Démètèr sous une double forme. La forme directement sexuelle, en vertu d'une résistance fondamentale à la sexualité, ne pouvait être accomplie qu'en secret, en un mariage rituel, par le Hiérophante et la grande-prêtresse, c'est-à-dire par un couple unique et prédestiné. L'hiérogamie, ce mariage rituel, était célébré à Eleusis dans un souterrain, c'est-à-dire au sein même de la terre-maternelle, dans l'obscurité et le mystère (2). L'épouse réelle était la terre, cette mère qui va enfanter.

Les initiés ne reconstituaient ce retour à la Mère que sous une forme symbolique, marquant une régression de la libido (exprimée sous sa forme sexuelle dans la hiérogamie) au stade présexuel de la faim. La Mère fécondée devenait la Mère nourricière en vertu d'une lutte psychique de l'individu avec lui-même, d'un effort pour engager la libido dans une voie où elle pût se masquer. L'initié dans les mystères éleusiniens et orphiques réalisait symboliquement le mythe de la renaissance du héros Dionysos, c'est-à-dire le retour à la Mère sous la forme du banquet. Le dieu renaissait alors en eux et leur communiquait sa puissance. Descendre sous la terre possède la signification symbolique « retourner dans le sein de la Mère ». Là encore le mythe du héros possède une signification solaire inséparable de l'attitude œdipienne : tout héros tend à s'identifier avec le soleil qui renaît, chaque matin, paré de sa toute-puissance, après s'être uni pendant la « traversée nocturne » soit à sa mère soit à sa sœur (Isis-Osiris, Tamnuz, etc...). De là l'origine des sanctuaires souterrains ou hypogées si fréquents dans les cultes antiques (3).

(1) Phanoclès, ap. Stob. Floril 64 (Meineke II, 387, 20). — Cf. Hérod., V, 6 ; Athénée : XII, 27, 524 D.

(2) De Jong : *Das Antike Mysterienwesen*, 1910.

(3) Jung signale très justement combien le motif de la descente aux enfers (sous la terre) est fréquent dans toutes les mythologies. Il cite en particulier la légende de Hiawatha, dans l'épopée indienne. — Hiawatha recherche sa fille Mondamine auprès de tous les êtres mais en vain ; tout comme Démétèr, qui

Si la caverne a créé l'homme civilisé en le protégeant de la vie périlleuse de la steppe, elle a aussi pétri sa mentalité la plus profonde en l'imprégnant de cette croyance vraiment paléolithique du retour au sein de la mère sous la forme de la descente sous terre.

Quelle est la valeur psychologique de l'idée de la renaissance ? L'analyse montre que, dans le culte primitif de Dionysos, c'est leur propre renaissance que recherchent les adorateurs : Dionysos, Orphée, et tous les héros dont la mort est suivie d'une résurrection symbolique (car Orphée ne meurt pas en réalité, puisque sa tête échappe aux Ménades et vient à Lesbos prononcer des oracles) sont une image de la réalisation du désir de rajeunissement. C'est encore l'idée du rajeunissement que l'on doit voir sous le fatras des symboles orphiques. Se rajeunir, c'est vouloir échapper à la jalousie hostile des fils. Freud a fort bien montré que toutes victimes humaines ou animales sacrifiées servaient en réalité de substitution au père, ce qui explique d'une part l'interdiction de tuer la victime en temps ordinaire, d'autre part l'explosion de tristesse qui suit cette mort et le désir de purification qui s'empare des adorateurs. L'attitude ambivalente envers la victime dériverait de l'attitude ambivalente envers le père. Cette dualité se révèle encore dans le complexe paternel qui existe dans chaque inconscient, mais est particulièrement dynamique chez le névrosé (1). Ce complexe serait lui-même le reliquat d'une attitude ancienne envers le père qui aurait existé dans la horde primitive, telle que l'envisage l'hypothèse darwinienne. Il n'est nullement question de reconstituer ce stade hypothétique, mais il est bien certain que le désir du meurtre

n'obtient des nouvelles de sa fille Perséphone que par Hécate, déesse des Enfers, Hiawatha ne trouve Mondamine qu'aux profondeurs de l'introversion, en descendant « chez les Mères ». — Jung cite aussi le mythe d'Izanegi, dans la légende, beaucoup plus éloignée pour nous, du Japon. — Ce mythe est étrangement semblable à celui d'Orphée. — L'on ne peut s'empêcher de penser à l'universalité du motif. Izanegi suit aux enfers son épouse défunte et la supplie de revenir. Elle y consent « à condition qu'il ne la regarde pas ». Or, Izanegi, ayant produit de la clarté au moyen de son peigne, c'est-à-dire de sa corne mâle, perd son épouse (l'on sait que la production du feu, réalisée chez les primitifs sous la forme du forage d'une pièce de bois femelle par un mandrin mâle, a la signification d'un coït et même d'un coït incestueux). Orphée perdra son épouse Eurydice à la suite de l'intervention du serpent (symbole du membre viril), donc dans des conditions tout à fait analogues.

Rappelons aussi que le Minos, qui tous les neuf ans se retirait en une caverne dans un but mystérieux d'initiation et de renouvellement de lui-même, devait accomplir une hiérogamie souterraine.

(1) Freud : *Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans.*

du père existe dans le clan primitif, même s'il n'a pas eu l'occasion de se réaliser (1).

Mais, ainsi que l'ajoute Freud, la haine des fils envers le père qui s'opposait « à leur besoin de puissance et à leurs exigences sexuelles », n'était pas le seul sentiment qui les animât : celui de l'amour et de l'admiration reprend violemment le dessus après le meurtre, sous la forme du repentir. Le sentiment de culpabilité est né du même coup, ainsi que l'attitude réservée envers les femmes du clan (la mère et les sœurs) qui avaient été la cause du meurtre paternel. Ainsi se trouve reconstituée schématiquement, par la théorie freudienne, la faute qui pèse sur les hommes depuis les temps primitifs, et dont parlait Anaximandre. « Les frères associés tant qu'il s'agissait de supprimer le père, devenaient rivaux dès qu'il s'agissait de s'emparer des femmes. Chacun aurait voulu, à l'exemple du père, les avoir toutes à lui, et la lutte générale qui en serait résultée aurait amené la ruine de la Société..., aussi les frères, s'ils voulaient vivre ensemble, n'avaient-ils qu'un seul parti à prendre. Après avoir peut-être surmonté de graves discordes, instituer la prohibition de l'inceste, par laquelle ils renonçaient tous à la possession des femmes désirées... Ils sauvèrent ainsi l'organisation qui les avait rendus forts et qui reposait peut-être sur des sentiments et des pratiques homosexuelles qui s'étaient installés chez eux à l'époque de leur exil. » Alors fut institué un premier code d'interdictions morales résultant du sentiment de culpabilité, et marquant une tentative « destinée à étouffer ce sentiment et à obtenir la réconciliation avec le père offensé, par une obéissance rétrospective (2). Mais l'autre terme de l'ambivalence demeurait encore dynamique : le sentiment du triomphe remporté sur le père.

(1) Darwin imagine « une bande de jeunes frères vivant ensemble sous un » régime de célibat forcé, ou tout au plus de relations polyandriques avec une » seule femelle captive. Une horde encore faible, à cause de l'immaturité de ses » membres, mais qui, lorsqu'elle aura acquis avec le temps une force suffisante, » et la chose est inévitable, finira, grâce à des attaques combinées et sans cesse » renouvelées par arracher au tyran paternel à la fois sa femme et sa vie. Une » fois ce meurtre accompli, la horde se désagrège par suite des luttes acharnées » qui surgissent entre les fils victorieux. Les fils succèdent par la violence au » solitaire tyran paternel et tournent aussitôt leur violence les uns contre les » autres pour s'épuiser dans des luttes fratricides. » N'est-ce point, l'histoire symbolique d'Adam qui cueille le fruit de l'arbre (arbre : symbole maternel) pour devenir l'égal de Dieu (le père) ?

(2) Nous n'introduisons pas à dessein la question si vaste et si complexe du totémisme : la religion totémique constitue une des formes du code visant à l'interdiction de l'inceste et du meurtre paternel. — Un seul meurtre demeure

Alors fut institué le sacrifice, qui a pour but la reconstitution du meurtre du père (et peut-être de la manducation qui l'a suivie). Les qualités et la puissance du père sont ainsi incorporées de nouveau aux frères associés et triomphateurs.

Nous ne faisons qu'esquisser ainsi en quelques lignes ces problèmes formidables qui ont agité l'humanité ancienne et imprègnent encore notre inconscient. En les présentant schématiquement nous les déformons évidemment. Mais le schéma est pourtant nécessaire à la reconstitution de l'évolution psychologique de la mentalité collective et des croyances.

Nous pouvons alors, d'un seul coup d'œil d'ensemble, juger le mythe d'Orphée. A lui seul, il contient toute l'histoire des métamorphoses de la libido. Il s'adresse à l'origine à une société très primitive où le meurtre est un usage rituel. Peu à peu il s'affine : la libido se désexualise en s'idéalisant. De la castration d'Athis, de celle de Penthée et d'Orphée lui-même, nous arrivons maintenant à l'apothéose hellénique : Platon et Pythagore reprennent le mythe et ils achèvent de le voiler en affaiblissant la libido qu'il contient. L'orphisme devient une doctrine de la vie éternelle et du péché originel (1). Les vieux sacrifices animaux s'y manifestent encore, mais ils ont pour but la désincarnation de l'individu et son règne « parmi les héros » ; la théogonie orphique emprunte à la métempsychose : chaque individu, pour échapper après la mort à une réincarnation infamante, s'astreint à une vie ascétique qui est une sorte de castration morale, et prend part chaque année au sacrifice sanglant du taureau. Il adore Dionysos, et son idéal est d'atteindre la toute-puissance du héros. Il vénère en Orphée l'homme, sorte de vicaire de Dionysos, qui a voulu attirer sur lui la responsabilité du sacrifice du père et a ainsi libéré tous ses frères du remords qui les hantait depuis l'origine des âges. Son culte est encore empli du sentiment de l'ambivalence affective envers le père : d'une part c'est le désir de la rédemption, d'autre part le sentiment du triomphe des fils désormais affranchis du péché originel. Cette purification devait nécessairement s'accompagner d'une attitude d'abstention

licite parce qu'il est accompli sous la garantie de la société : c'est le meurtre rituel de la victime totémique. — La constitution totémique n'est pas une forme primitive de la société : elle ne peut être considérée que comme l'aboutissant d'un stade antérieur hypothétique, pendant lequel les sacrifices humains auraient été accomplis.

(1) VIRG. : *IVe églogue*.

vis-à-vis de la femme qui a été, à l'origine, la cause de la mort du père, nécessitée par la rivalité sexuelle des fils.

Orphée reconstitue pour lui-même, en raccourci, l'histoire de la métamorphose sociale de la libido. Par un curieux retour de la connaissance humaine, le problème de la culture narcissique est déjà posé dans le mythe d'Orphée (1). Il ne devient vraiment le héros qu'après la mort d'Eurydice. Il constitue dans l'antiquité hellénique le type exceptionnel du héros chaste. Il l'est par attachement à Eurydice. Or, Eurydice représente une image maternelle : il s'efforce de la retrouver dans la descente aux enfers. Ce thème est constant dans le mythe du héros, toujours plus ou moins assimilé à un personnage solaire. Le héros, comme le soleil, renaît tout-puissant, après une nuit de cohabitation avec sa mère. Mais, en vertu de l'interdiction de l'inceste, Orphée s'efforce de se masquer à lui-même ce retour ambivalent qui est à la fois fécondant et profanateur. Il le fait par une idéalisation de sa libido « visant à édifier chez l'individu une sorte de personnalité supérieure appelée à juger les actes et les pensées spontanées et à les condamner à chaque occasion au nom des dogmes reçus du milieu social » (Hesnard). Aussi, s'écarte-t-il des femmes thraces. Et même, si l'on en croit le témoignage d'Ovide, il tombe dans l'homosexualité du type narcissique. Son désir inassouvi veut une satisfaction immédiate qui élimine tous les souvenirs relatifs à la fixation réelle sur l'image maternelle et détourne la libido de son but. Il reporte cette libido sur lui-même : il réalise le rêve narcissique dans lequel apparaît tout naturellement l'image homosexuelle. Son dédain pour les femmes thraces provient en réalité du grand sentiment d'infériorité qu'il éprouve vis-à-vis d'elles ; il le masque sous l'excuse d'une honte du sexe ; car son âme, qu'il désire dépouillée de toute sexualité, est choquée par la libido non masquée.

Cette tendance narcissique exagérée devient un véritable refus vital. La régression totale de la libido aboutit au fait morbide de l'introversion. L'idée de la castration se manifeste dans le mythe parce qu'Orphée refuse catégoriquement, comme Atis, comme Penthée, comme Adonis, l'idée de sa sexualité. Tous ces héros meurent de la main des femmes, victimes d'un déchirement qui est une cas-

(1) Consulter le livre de notre maître le professeur Hesnard : *L'individu et le sexe (psychologie du narcissisme)*. Stock, 1927.

tration inconsciemment désirée. Ce même désir de castration hante l'orphisme : il est réalisé symboliquement sous la forme de l'ascétisme, et même d'une façon réelle chez les prêtres eunuques. Orphée est puni pour avoir refusé de s'abandonner à l'évolution instinctive normale. C'est pour avoir voulu méconnaître trop systématiquement sa libido qu'il est accablé par la hantise de la sexualité. Neanmoins son appétit érotique ne peut demeurer perpétuellement inassouvi : il obtient une satisfaction symbolique par projection sur un autre être : le serpent. Eurydice meurt de la morsure du serpent : cela veut dire qu'Orphée perd sa femme en tant qu'inspiratrice pour avoir voulu la profaner de son désir sexuel (serpent = membre viril).

Car Orphée ne se contente pas d'idéaliser sa libido incestueuse sous une forme non utilisable. Au contraire, il s'efforce de la sublimer, « visant à détourner des tendances nuisibles ou socialement irréalisables sur des buts non sexuels (quoique apparentés originairement à l'instinct sexuel) ». Voilà pourquoi Orphée a été considéré comme un mystique : hanté par l'angoisse de vivre, par le désir de la rédemption, de la justice et d'une vie éternelle, compensation suprême aux souffrances qu'endurent les hommes, ses frères, il a prêché le culte de Dionysos. Le héros chaste Orphée est le premier mystique de l'antiquité : la tendance narcissique se manifeste encore dans sa renonciation aux plaisirs terrestres, et sa recherche progressive d'un amour qui soit complètement dépouillé de libido incestueuse.

L'orphisme, la première conception mystique de l'antiquité s'élevant au-dessus des manifestations brutales de la libido, a survécu d'une façon très vivace après la chute du monde hellénique : l'on retrouve encore sa trace dans le christianisme naissant. L'orphisme a été le véritable précurseur de la religion de Mithra, qui faillit supplanter un moment la religion du Christ. Malheureusement pour eux, Dionysos et Mithra étaient encore trop surchargés de symboles phalliques pour revendiquer avec raison l'idée de la rédemption et de la vie éternelle. Néanmoins, ces deux religions du monde antique purent prétendre peser dans la balance : les premiers Pères de l'Eglise, et en particulier Théophile d'Antioche, saint Clément d'Alexandrie, parlent d'Orphée. Saint Augustin (1) prétend même

(1) St-Augustin : *Contra Faust*, lib. XVII, cap. XV.

que ce héros aurait prédit la venue du Christ. L'on a retrouvé l'image d'Orphée dans les fresques des catacombes chrétiennes de Sainte-Callixte. Les symboles du soleil levant, du taureau et du bélier figurent sur la fresque orphique du cimetière de Sainte-Domitille.

La création du mythe d'Orphée est donc un processus affectif tendant à la réalisation compensatrice du désir de retourner à la béatitude intégrale de l'enfance : il a pour origine la dissociation fondamentale entre la tendresse de l'enfance et le désir érotique adulte considéré comme coupable. Ce renoncement anxieux de l'instinct a pour contre-partie l'effort de l'énergie affective (besoin d'amour et de puissance) dans un monde idéal qui est bien proche de l'idéal mystique : le monde de l'art. Orphée, nous dit la légende, cherche dans la musique et la poésie une consolation à sa douleur. Il s'écarte volontairement de l'orientation normale de l'instinct. Il ne veut à sa passion qu'un assouvissement symbolique ; il s'écarte des femmes « qui lui inspireraient une passion trop profonde et surtout trop asservissante, car il redoute surtout, et plus que tout autre, dans la sexualité, la domination d'autrui » (Hesnard). Il est chaste par une sorte d'économie vitale. « C'est en effet, — disait Nietzsche (1), — une seule et même force que l'on dépense dans la conception esthétique et dans l'acte sexuel. Succomber, dans ce cas, se gaspiller, est dangereux pour l'artiste..., cela déprécie en tout cas son art jusqu'à un degré incalculable. » Mais tout art contient une manifestation d'auto-admiration narcissique et d'embellissement de soi-même.

A tout artiste il faut un public, « même de buffles », disait Nietzsche. C'est ce que dit admirablement sous une forme plus choisie M. Paul Valéry : « la considération du lecteur le plus probable est l'ingrédient le plus important de la composition littéraire ; l'esprit de l'auteur, qu'il le veuille, qu'il le sache ou non, est comme accordé sur l'idée qu'il se fait nécessairement de son lecteur (2) ».

L'artiste fuit l'homme perpétuellement : c'est l'image de son moi idéal qu'il met dans son œuvre. « L'artiste n'est heureusement jamais l'homme », dit encore Paul Valéry. Mais l'homme laisse encore quelque chose de son humanité dans l'œuvre. Il convient

(1) NIETZSCHE : *Volonté de Puissance.*
(2) Paul VALÉRY : « Variété », au sujet d'Adonis (p. 86, *N. R. F.*).

d'ailleurs de ne pas séparer le poète du musicien, ni même de l'artiste en général. Ce processus de sublimation est commun à tout créateur. Orphée était justement à la fois le poète, le musicien et le chanteur. La conception hellénique de la poésie rapprochait ces trois domaines séparés de nos jours.

Bien que l'on ne puisse pas expliquer l'œuvre, en ce qu'elle a de spécifiquement artistique, par l'homme, la création reflète pourtant indirectement la vie affective du poète. Il faut élaborer soigneusement les données de cette vie pour les appliquer à l'analyse de l'œuvre. La biographie ne justifie pas la Beauté, cette entité immatérielle et insaisissable qui échappe à l'analyse, mais la valeur psychologique de la création artistique.

V

Le mythe d'Orphée et le symbolisme musical

Après avoir étendu les processus affectifs de l'inconscient individuel à l'inconscient social, nous pouvons, pour terminer, rapprocher, en un effort de synthèse, l'attitude mentale d'Orphée de l'attitude esthétique de tout poète. C'est ce que nous avons voulu décrire sous le nom de « Complexe d'Orphée ». La musique est inséparable de l'idée mystique. L'étude de l'évolution religieuse dans le monde antique, sous la forme spéciale du culte de Dionysos, nous entraîne tout naturellement à l'analyse de l'art qui doit le plus à l'idée mystique : c'est la musique. Nous entendons par Complexe d'Orphée l'attitude de sublimation de la libido dans l'idée mystique et dans l'idée musicale inséparables.

La sublimation par la musique est une des formes les plus perfectionnées de la libido et de l'évolution civilisatrice : Osiris, qui avait écarté les Egyptiens primitifs de l'anthropophagie, fut le premier musicien-poète de l'Egypte. Il existe d'ailleurs, à l'origine de beaucoup de civilisations, un héros musicien : Combarieu (1) signale un Orphée chinois, l'empereur Fou-Hi (qui aurait vécu en 2953 av. J.-C. !), un Orphée hindou, le dieu Krichna Govinda, et même un Orphée finnois Waïnämoïnen. Tous ces héros ont le don

(1) Combarieu : *Histoire de la Musique*, t. I. Armand Colin, 1930.

de charmer les animaux féroces (entendez les premiers hommes, féroces comme des animaux). Nous sommes ainsi conduits, par la voie de la synthèse psychologique et historique, aux problèmes de la signification affective de la musique (1). Le mythe d'Orphée nous montre les connexions étroites de la musique et de la religion dans la Société antique sous l'égide de Dionysos. Il nous offre une expression de la valeur humaine de l'émotion musicale au sein même du mythe, expression éternelle, car dans les temps modernes c'est encore l'idée mystique qui a été la cause du développement prodigieux de la musique, sous une forme qui l'oppose à l'idéal antique : l'harmonie (dérivée de la polyphonie médiévale).

Mais la conception antique et la conception moderne contiennent encore deux éléments communs : le rythme et la mélodie. En eux se sont réfugiés les vieux complexes parentaux qui imprègnent toute religion et toute musique. Ces complexes conditionnent ce que nous avons appelé la « suggestion musicale », au sens le plus large de ce mot (2), qui est en réalité à l'origine une suggestion affective. Elle ressemble en cela à la suggestion hypnotique qu'a étudiée Ferenczi, et où il a décelé un processus double : il existe une suggestion paternelle et une suggestion maternelle, l'une étant basée sur les réactions de crainte, l'autre sur celles d'amour. Ces réactions sont le reliquat d'attitudes infantiles vis-à-vis du père et de la mère.

Quand les éléments masculins dominent dans la suggestion (opérateur à l'aspect mâle, à la voix autoritaire, rappelant le père), le sujet hypnotisé concentre automatiquement sur eux le potentiel affectif qui se rattache à sa conception infantile de ce qui est mâle par excellence : le complexe paternel inconscient. Il existe en musique des éléments masculins équivalents : ce sont les rythmes martiaux, ceux des marches guerrières et triomphales, et en général tous les rythmes à action tonique. La fermeté, la régularité, la netteté du rythme tendent immédiatement à suggérer le souvenir infantile du père que l'on craint et que l'on admire : l'influence tonique, entraînante, toute-puissante de ce rythme est en somme une obéissance

(1) Nous avons déjà étudié ce problème dans notre livre : *Musique et Pensée Symbolique* (Delmas, édit., Bordeaux, 1933).

(2) Voir dans notre livre le chapitre « Suggestion musicale ». — Le présent article est d'ailleurs le prélude à une étude de *Psychanalyse de l'Art musical* actuellement en préparation.

rétrospective au père ; l'auditeur revêt immédiatement l'attitude respectueuse et consentante qu'il aurait vis-à-vis d'un ordre paternel. Les mythes d'Orphée et d'Amphion témoignaient déjà de l'action toute-puissante des rythmes qui entraînaient irrésistiblement les animaux et les rochers.

L'attitude ambivalente envers le père se manifeste, à l'audition de ces rythmes, d'abord par l'attitude respectueuse et admirative ; puis le sentiment du triomphe des fils se fait jour progressivement, et c'est alors un véritable délire de toute-puissance.

Le deuxième procédé de suggestion affective — ou musicale — est basé sur le souvenir de la mère : ce sont en musique des rythmes plus enveloppants et plus berceurs. Ils tendent à imposer à l'auditeur une attitude idéale de retour vers la mère. Ainsi se révèle l'action psychologique de la musique sous la forme primitive du rythme, le premier élément musical qui soit apparu : Hans de Bulow exprimait cette toute-puissance primitive du rythme dans la formule « au commencement était le rythme » (1).

Nietzsche ne disait-il pas d'ailleurs en une merveilleuse intuition « à peu près toute musique ne commence à devenir ensorceleuse qu'au moment où nous entendons résonner en elle la langue de notre propre passé » (2). Cette conception de la suggestion musicale est peu éloignée de celle de l'attitude mystique. Jung dit en effet très justement, de la religion, ces paroles qui s'appliqueraient aussi bien à la musique : « Dans la religion, la réanimation régressive des images paternelle et maternelle est organisée en système ; les bienfaits de la religion sont les bienfaits des parents... et les sentiments mystiques sont les souvenirs inconscients des tendres émotions de la première enfance (3). » Nous retrouvons dans la musique les symboles masculins et féminins dont nous avons suivi tout au long l'évolution dans les religions antiques de l'Asie antérieure et de la Grèce. Mais cette conception est toute schématique, car l'idée musicale n'a pas tardé à abandonner cette structure primitive en se perfectionnant. La dualité originelle entre les deux conceptions parentales se révèle encore dans deux caractères évo-

(1) La technique musicale a conservé le souvenir inconscient de cette origine psycho-sexuelle : elle considère encore des rythmes dits masculins et d'autres féminins.

(2) NIETZSCHE : *Choses humaines, trop humaines.*

(3) JUNG : *Loc. cit.*, p. 85.

lutifs de la musique qui sont venus se superposer au phénomène élémentaire du rythme : ce sont les modes et la mélodie.

Le rythme, sans qui aucune musique ne pourrait subsister, est une des premières manifestations de la libido. Au stade présexuel, l'enfant se procure sa nourriture au moyen de mouvements rythmiques de la bouche, accompagnés de tous les indices de la satisfaction. Plus tard, cette activité rythmique productrice de plaisir se transfère dans d'autres zones, et en particulier dans la zone sexuelle. Nous n'insisterons pas sur l'universalité du rythme dans tous les processus vitaux, et même dans l'activité psychique. Jung a suffisamment insisté sur cette activité rythmique productrice du sentiment de triomphe, et sur sa valeur dans toutes découvertes humaines (1).

Nous retrouverons encore les complexes parentaux dans la doctrine de l' « éthos » concernant l'action psychologique des modes musicaux. Cette action est encore un procédé de suggestion affective, qu'aide à chaque instant le phénomène constant du rythme. Notre conception introduit un peu de clarté dans cette doctrine si confuse de l' « éthos » : les Grecs reconnaissaient une action spécifique à chaque mode sans pouvoir la justifier.

La dualité dorisme-ionisme, dont nous avons décelé l'importance dans les religions et la pensée grecques, existe encore dans la musique. Le mode fondamental de la musique hellénique était appelé dorien, et les Grecs du Péloponèse le considéraient comme une création spécifique du génie dorique ; ils l'opposaient aux modes licencieux de l'Orient. En réalité, le mode dorien, qui est particulièrement viril, ne leur est nullement spécifique ; il est au contraire absolument universel ; aussi universel que le complexe paternel auquel il est associé. Héraclide, cité par Athénée, dit : « L'harmonie dorienne est étrangère à la joie ; elle répudie la mollesse ; sombre et énergique, elle ne reconnaît ni la richesse du coloris ni la souplesse de la forme ; elle possède un caractère viril et grandiose. » Platon (2) et Aristote (3) expriment la même opinion : le mode dorien était appelé par eux « sévère, austère, auguste, vénéré ».

(1) Jung : *loc, cit.* p. 136 et suiv. Le nom de Prométhée, le premier inventeur, dériverait justement d'une racine indiquant cette activité rythmique élémentaire.

(2) Platon : *Rép.* III.

(3) Aristote : *Pol.* VIII, 5.

Toutes ces épithètes s'appliquent surtout à l'idée du père que l'on vénère et que l'on craint. Aussi, comprend-on que Sparte ait tenu à préserver de l'action licencieuse des modes de l'Asie le mode qu'elle considérait comme national et spécifique de l'esprit dorien. Ce mode dorien n'est pas sans analogie avec l'idéal plastique de Sparte, réalisé sous la forme du héros national Héraclès, à la carrure virile. D'une manière générale, le goût dorien se portait aux masses puissantes et robustes.

Les modes asiatiques (lydien-phrygien, etc...) ont introduit en Grèce l'idée d'un art plus féminin : parallèlement l'Adonis anatolien, aux formes sveltes, juvéniles et ambiguës, s'oppose à l'Héraclès dorien ; nous avons vu aussi l'importance du culte féminin de la Déesse-Mère dans toute l'Asie antérieure. La civilisation proprement hellénique a concilié, au point de vue de l'art (musique, sculpture, architecture), le caractère gracieux et féminin de la ligne aimée de l'école ionienne (dérivée de l'Asie) et le goût dorien des masses solides et viriles. Ici encore, ce principe est exprimé schématiquement. Nous développerons en temps utile l'idée du complexe maternel et de ses rapports avec l'art musical. Nous ne sommes plus ici dans le domaine de l'histoire, que nous respections lorsqu'il s'agissait de la migration des cultes : nous évoluons dans celui de l'hypothèse, étant donnée la complexité énorme et souvent contradictoire des documents sur l'origine de l'art musical.

Enfin, la mélodie s'est chargée à son tour de l'affectivité attachée au complexe maternel. Elle l'a fait à partir de l'époque de son développement autonome, sous l'égide de Dionysos. C'est surtout Euripide qui l'a affranchie de sa raideur primitive. Antérieurement, la musique se bornait à répéter un certain nombre de thèmes qui faisaient partie des cérémonies dionysiaques : la mélodie avait un caractère rituel très net, dérivé d'une très ancienne signification magique. En effet, primitivement, la musique était essentiellement imitative (1) (disons en passant que le retour de certains modernes à la musique imitative est en réalité un retour à un stade vraiment archéolithique). La musique, comme toute manifestation artistique, n'a pas été créée au début suivant l'idée de « l'art pour

(1) COMBARIEU : *Musique et Magie* (Alcide Picard), 1909. Nous reviendrons sur les rapports de la musique et de la magie imitative dans notre *Psychanalyse de l'Art Musical*. — Revoir aussi l'article « La Musique et la Psychanalyse », de P. Germain, dans la *Revue Franç. de Psychanalyse*, n° 4, 1928.

l'art ». Elle avait une utilisation pratique, inséparable du désir de domination qui existe dans toutes les religions primitives. Le mythe d'Orphée contient, sous la forme du sacrifice, une pratique de magie imitative ayant pour but la « renaissance » de l'individu et la fécondation de la terre. De ce point de vue encore, Orphée a de bonnes raisons d'être un musicien.

La musique conservait donc un caractère archaïque voulu qui n'est pas sans analogie avec la raideur hiératique des premières créations de la statuaire grecque dite archaïque : ce n'est pas le manque d'habileté, la maladresse, qui avaient créé ces formes figées, mais bien au contraire une contrainte voulue : c'est la prédominance du mysticisme sur le réalisme, de l'attitude hiératique sur l'imitation des formes plastiques et vivantes. Les premières tentatives d'émancipations de la mélodie furent accueillies avec enthousiasme par le public, mais blâmées par Platon, par Aristophane et par Aristoxène, qui les accusaient de « corruption de la vraie musique ».

Euripide, à qui nous devons la tragédie des *Bacchantes*, si instructive pour le mythe d'Orphée, a affranchi la mélodie : et elle a trouvé alors sa véritable signification, qui est féminine. Elle représente en musique l'expression symbolique du complexe maternel. Nous avions déjà décelé ce fait dans la musique des temps modernes et en particulier dans l'œuvre d'un compositeur qui fut un psychopathe, Schumann, dont la libido était fortement fixée sur l'image maternelle. Euripide a développé dans ses tragédies la passion individuelle et diminué le rôle du chœur (dont nous avons vu la signification psychologique dans la passion de Dionysos). Gevaert (1) nous livre sans s'en douter la clé du problème de la suggestion maternelle en musique : « On peut dire que l'introduction de l'élément féminin sur la scène ouvrit à l'imagination mélodique des domaines inexplorés. Les héroïnes d'Euripide chantent beaucoup. » Cette intervention de l'élément féminin a été la cause de l'essor prodigieux de la mélodie, qui avait retrouvé sa véritable valeur.

Cette conception de la musique pour Dionysos donne un jour révélateur à l'idéal dionysiaque de Nietzsche dont la conception musicale paraît si complexe : Nietzsche rêvait d'une musique « supra-hellénique » toute faite de mélodie et s'insurgeant contre

(1) GEVAERT : *Nouveau traité d'instrumentation.*

la conception « romane » de l'harmonie. Sa « musique du Sud..., musique émancipée du Nord » (1) est l'expression symbolique du désir profondément refoulé du retour vers la mère, qui perce sous le masque de sa lutte contre la libido sexuelle. Il a voulu, dans la recherche de l'idéal dionysiaque, lutter contre la « psychologie de l'entrave..., le castratisme idéal », qu'il croyait voir dans la religion chrétienne. Parvenu au summum de l'introversion par refus de la sexualité, il s'est imposé un « castratisme » encore plus féroce ; et inconsciemment, par une loi bien humaine, « trop humaine », c'est vers l'idéal de la Mère et de la Femme qu'il cherche un refuge sous la forme de la Mélodie du Sud. Cet effort surhumain vers la lumière, vers le Sud, n'est-il pas au fond l'histoire du mythe du héros, dont il a toujours recherché la toute-puissance ? Nietzsche a inconsciemment revécu l'existence d'Orphée, le héros qui est descendu sous la Terre et, plus tôt que lui encore, parce qu'il était simplement un homme, il en est mort.

Ne sont-elles pas significatives, ces paroles de *Choses Humaines* : « ... Je veux parler de ces chantantes mélodies italiennes, toutes simples, qui, malgré leur monotonie rythmique et leur puérilité harmonique, semblent parfois exhaler à nos oreilles comme l'âme même de la musique. Convenez-en ou non, ô Pharisiens du bon goût ; c'est comme cela..., quand nous entendons ces mélodies italiennes, notre sensibilité se reporte à nos premières extases musicales, — les plus fortes de notre vie, — la béatitude enfantine et l'enfance perdue, le sentiment de ce qui ne reviendra plus et que nous considérons comme notre bien le plus précieux, — tout cela vient toucher simultanément les cordes de notre âme avec une intensité où seule peut atteindre la plus riche et la plus sérieuse présence de l'Art. »

(1) NIETZSCHE : *Par delà le Bien et le Mal ;* relire aussi l'article « Arion » dans la monumentale traduction du *Nietzsche* de Bertram par Pitrou (Rieder, Paris, 1932).

COMPTES RENDUS

Société Psychanalytique de Paris

Séance du 17 avril 1934

Communication de *Mme Lowtzky*, intitulée : *L'opposition du surmoi à la guérison. Trois cas cliniques.* (Le texte paraît dans le corps de la Revue.)

La discussion soulevée par cette conférence fut aussi confuse que nourrie.

Dr Cénac. — Mme Lowtzky a abordé l'analyse de ces cas en les dégageant de toute pensée compulsionnelle. Il lui paraît que, dans tous les cas où nous rencontrons de ces conflits avec grosse agressivité, l'analyse préalable de cette agressivité est nécessaire. Il a été frappé du souci que montre l'enfant au cactus d'être aussi altruiste qu'elle a été agressive. La manière dont cette attitude s'est modifiée l'a vivement intéressé.

Il se demande quelle a été l'évolution du transfert après l'analyse et comment il a été liquidé.

Dr Leuba. — Plus directement que Cenac, il demande à Mme Lowtzky si, dans le cas de la fillette au cactus, le transfert a vraiment été liquidé. Car l'identification de la fillette avec son analyste éclate dans cette attitude altruiste et dans la dédicace de l'image où elle offre au monde « son cœur brûlant ». Mme Lowtzky a clairement exprimé cette identification en disant : « Le nouveau surmoi de la malade, c'est-à-dire moi »...

Par ailleurs, il y aurait beaucoup à extraire des symboles phalliques figurés dans les deux aquarelles de la jeune fille.

D^r Lœwenstein. — Il faut espérer que ce transfert sera stable.

De quelle manière la culpabilité entre en ligne de compte, pour la compréhension de ces attitudes, nous n'en savons rien. A propos des termes par lesquels Mme Lowtzky a rassuré ses petites malades, il pense qu'il peut être bon, au point de vue thérapeutique, de dire que la haine de l'enfant est de l'amour. Mais, au point de vue théorique, cet aphorisme est faux. Quand un petit enfant de dix-huit mois tire les cheveux de ses parents, il s'agit d'une agression, il ne s'agit pas encore de haine.

Il est évidemment très bon de dire aux malades qu'ils ne sont pas aussi méchants qu'ils le croient, mais leur dire qu'ils ne sont pas coupables de leurs mouvements de haine, c'est une autre question.

Le premier analyste qui a interprété, dans le premier des cas exposés,

des tendances sado-masochistes exprimées dans les phantasmes a commis une erreur. Il ne fallait aborder le sadisme qu'en dernier lieu, précisément pour ne pas aggraver la culpabilité.

Il est regrettable que Mme Lowtzky n'ait pas donné une description plus claire des états cliniques, notamment dans le premier cas, d'allure schizophrène.

M. Staub. — Il est en effet toujours bon de montrer l'ensemble du cas clinique. Les circonstances dont Mme Lowtzky a parlé, nous les trouvons dans toutes les analyses des névroses à symptômes circonscrits. Il pense qu'il y a une technique plus efficace à employer. Il vaut mieux faire ressortir le rôle agressif du surmoi que d'obtenir un transfert incorrect.

Mme Marie Bonaparte voudrait connaître la conception théorique de Mme Lowtzky de l'agressivité. Vient-elle au monde en même temps que l'amour ou après ?

Mme Lowtzky. — L'agressivité survient à la suite de déceptions.

D^r^ Lœwenstein. — L'enfant commence à mordre, non parce qu'il hait, mais parce que ça lui fait plaisir.

D^r^ Ed. Pichon. — On ne peut pas dire qu'il y ait frustation quand il n'y a pas d'amour dans le sens d'aimer, mais dans le sens d'être aimé. Quand l'enfant n'est pas aimé, alors il réagit par de la haine, non par de l'agression. Mais quand l'enfant mord sans que cela corresponde à un sentiment d'agressivité, c'est une forme de l'hédonisme buccal.

D^r^ Lœwenstein. — Un mercenaire qui va en guerre trouve un quidam, lui coupe la tête ou le poignarde : c'est par plaisir, par besoin. C'est cela que l'on appelle de l'agression. Quand un enfant est caressé par sa mère, ou joue avec elle, et qu'il la mord, c'est alors qu'il est sadique.

Dr Schiff. — J'aurais tendance à donner raison à Lœwenstein plutôt qu'à Mme Lowtzky. Une fillette, qui a été élevée avec un souci constant de ne pas lui infliger des punitions corporelles, s'est mise, un beau jour, à battre sa poupée, à la fustiger. Mme Lowtzky dira que cette enfant avait eu des déceptions. Mais il semble bien que l'enfant ait trouvé là, inventé, un sadisme fondé sur rien.

Il a l'impression que, cliniquement, l'agressivité est beaucoup plus spontanée que liée à des déceptions.

Mme Lowtzky demande, à raison des difficultés qu'elle éprouve à s'exprimer en français, la faveur de pouvoir répondre au fur et à mesure, plutôt qu'en une fois. Elle demande à M. Schiff s'il est bien sûr que l'enfant dont il parle n'a pas été « gâtée ». Il faut rechercher quelles déceptions cette enfant a pu avoir de la part de ses parents. Cette déception peut provenir du seul fait de la tendresse que se témoignent ses parents.

Dr Schiff. — Mme Lowtzky aura toujours raison, parce que, subjectivement, pour l'enfant, toute porte fermée est une déception.

Mme Lowtzky. — C'est toujours la faute des parents. Dans tous les cas que j'ai vus, j'ai pu donner des conseils qui ont parfois modifié d'un jour à l'autre une situation difficile.

M. Staub. — Les observations de M. Klein, à ce point de vue, montrent que l'enfant est agressif primitivement.

Dr Ed. Pichon. — Deux choses doivent être dites : 1° les théories de Mme Lowtzky sont des interprétations personnelles auxquelles on peut ne pas se ranger ; mais Mme Lowtzky est justifiée par le succès de ses traitements. Cette théorie a une valeur pratique, elle est donc défendable. Tout le reste n'est qu'une discussion sur des mots, sur un point de méta-psychologie, qui est le contraire de la psychanalyse, comme chacun sait.

2° Au point de vue moral, Lœwenstein confond la culpabilité avec la déception. On ne voit pas comment on peut commettre un acte délictueux sans être coupable. On doit dire : « On n'est pas coupable de sa pensée, mais on est coupable de ses actes ». La notion de culpabilité est une notion de morale divine ou une notion sociale. Or, un des grands effets de l'analyse, c'est de préserver les gens de l'idée qu'il y ait une pensée coupable. L'essentiel, c'est qu'on ne se sente pas coupable.

M. Staub. — Alors, ce n'est pas la peine d'être analyste, il n'y a qu'à aller à l'église.

Dr Ed. Pichon. — Mais non, l'Eglise n'est pas armée pour cette protection du pécheur, et c'est pourquoi tels prêtres viennent nous demander de les renseigner.

M. Spitz. — Une fille qui a une attitude agressive à l'égard de sa mère se sent coupable de la mort de celle-ci. Est-elle coupable ? Je réponds oui, à cause de son agressivité.

Dr Ed. Pichon. — Nous confondons trois points de vue différents, les points de vue moral, social, médical.

Dr Lœwenstein. — Il s'agit de soulager des malades, et Mme Lowtzky a eu raison de rassurer ses malades, puisqu'elle les a guéries. Ce point de vue ne doit pas être oublié.

Mme Marie Bonaparte. — A Mme Lowtzky : « Comment concevez-vous que l'agressivité puisse naître par déception, s'il n'y a pas en nous de possibilités d'agression, un noyau biologique d'agressivité ? »

Mme Lowtzky. — On voit, en remontant dans l'évolution des malades, comment naissent ces agressivités. Et on observe alors que l'agressivité naît toujours d'une déception.

Dr Lœwenstein. — Freud disait : « On nous reprochait de dire que les hommes sont beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont ; aujourd'hui on nous reprochera de dire qu'ils sont meilleurs qu'ils n'en ont l'air. » Le mérite de Mme Lowtzky, c'est de montrer qu'il y a dans l'homme beaucoup plus que ce qu'on lui prête, et de montrer aussi qu'il y a beaucoup de bon chez tout homme. Mais il faut reconnaître qu'il y a un noyau d'agression chez tout homme. Il faut connaître cette activité primaire, qui existe chez tous les obsédés. Quand les obsédés aiment, ils tuent en même temps. Il redit que Mme Lowtzky a bien fait de prouver à ses malades qu'elles ne sont pas coupables, puisqu'elle les a soulagées.

M. Spitz. — Je crois que l'on peut profiter de la méthode technique employée par Mme Lowtzky.

Dr Cénac. — Il se demande s'il n'y aurait pas intérêt à préciser ces notions de sadisme et d'agressivité. Le mot agression, dans le sens où on l'emploie ici, n'est pas adéquat. Destruction serait meilleur.

Mme Bonaparte. — Quelle est la conception de Mme Lowtzky par rapport aux instincts de mort primitifs ?

Mme Lowtzky. — Je ne me pose pas la question. Les problèmes en question ne sont pas résolus chez ces malades.

Dr J. LEUBA.

BIBLIOGRAPHIE

Dr René ALLENDY : *Essai sur la guérison*. Denoël et Steele, Paris, 1934, 250 p.

Voici un livre qui oblige à réfléchir. Des perspectives nouvelles s'ouvrent devant nous. Notre pensée s'irrite même, par instants, d'être conduite à l'opposé des vues où nos maîtres l'avaient guidée. Un livre de paradoxes contre lesquels nous voudrions nous insurger et pourtant avant de juger soyons prudents. Avant de nous prononcer, il nous faut conduire notre expérience sous l'angle de ces perspectives nouvelles. En tout cas, remercions le Dr Allendy de nous sortir d'une ornière.

Voici les thèses principales de l'auteur.

Les médecins tendent trop à considérer la guérison d'une façon négative, comme la cessation de la maladie. Cependant, les symptômes ne constituent pas toute la maladie et la guérison comporte des caractères positifs. Elle représente un processus d'adaptation vitale ayant les avantages et les inconvénients d'une spécialisation.

De ce point de vue, il est difficile de tracer les frontières exactes du morbide. « Chaque nuit de sommeil guérit l'épuisement du jour et on pourrait aller jusqu'à dire que chaque inspiration guérit l'asphyxie menaçante. Vivre, c'est perpétuellement guérir. » (p. 19).

La guérison est un processus que nous ne saurions limiter ni dans le temps ni dans l'espace.

« La vie exprime un principe d'unité dans l'ensemble et les parties de l'individu, avec une organisation et une centralisation telles que chaque élément reflète exactement le tout. Il s'ensuit que les particularités physiologiques et psychiques de l'homme s'assemblent selon certaines règles que nous découvrons dans les tempéraments, les constitutions, les types médicamenteux, etc., et les modes de combinaisons sont assez définis pour que de l'examen d'une partie, on puisse tirer une connaissance de l'ensemble (facies, œil, main, ongle, pouls, etc.), ou que l'on puisse par l'excitation de cette partie, modifier le corps entier (centrothérapie, médecine chinoise, réflexothérapies diverses)... Il n'existe jamais de maladie vraiment locale. » (p. 23).

Nous ferions une réserve sur la formule d'Allendy « chaque élément reflète exactement le tout ». Nous préférerions dire est solidaire du tout.

Au second chapitre, l'auteur étudie les substitutions morbides qui montrent que les processus de guérison sont plus complexes qu'on ne le pense ordinairement et que leur limitation dans le temps est arbitraire. Il arrive souvent qu'une maladie déterminée cesse brusquement à l'apparition d'une autre qui la remplace. La paralysie générale a montré de nombreuses substitutions morbides spontanées qui ont été utilisées en thérapeutique. C'est de la même observation qu'est née l'utilisation de l'abcès de fixation dans les psychoses. L'étiologie microbienne ou toxi-

que pourrait donc être accessoire, et la succession des maladies dépendre d'un trouble unique, d'ordre dynamique.

En effet, dit Allendy, au chapitre suivant : « La vie est la poursuite perpétuelle d'un équilibre instable et procède par oscillations comparables à des métastases : la maladie n'est qu'une accélération de ce processus. La vie normale change de rythme avec l'âge, passant par des phases plastique, tonique, aplastique avec la nécessité ultime de la mort. La maladie est une crise d'adaptation suscitée par un désaccord dynamique avec le milieu, beaucoup plus que par une étiologie matérielle et mécanique. Les conceptions pasteuriennes de contagion laissent beaucoup de points inexpliqués ; notamment les éclosions morbides que Milian appelle biotropisme et l'influence souvent prépondérante, du facteur psychique... Toute guérison incomplète mène à des crises plus graves de telle sorte que, sous une succession d'entités nosographiques apparemment étrangères, on peut découvrir les phases métastatiques d'un même trouble essentiel. » (p. 109).

Les vaccinations sont des maladies atténuées qui ne peuvent aboutir qu'à des guérisons incomplètes. « La guérison pour être complète, doit réactiver les états pathologiques antérieurs mal liquidés ; telle est la marche de la cure psychanalytique, des guérisons spontanées, des guérisons obtenues par les agents naturels ou les méthodes de similitude. » (p. 175). Ici, Allendy nous apporte une foule d'observations du plus haut intérêt.

« Les processus organique et psychique se complètent et se continuent avec primauté du psychisme ; toute guérison relève en définitive du trouble psychique initial. Ainsi s'expliquent les guérisons dites miraculeuses et qui ne sont qu'une accélération inusitée des processus habituels, une émotion intense venant se substituer, par métastase inverse, organo-psychique, à la maladie qui guérit ; psychologiquement, on peut y voir un déplacement libidinal avec liquidation consciente d'un sentiment inconscient de culpabilité. » (p. 175).

Il y a là dans ce petit livre tout un corps de doctrine médicale de la plus haute importance. Certains détails pourront être revisés, mais sa pensée directrice tourne autour de ce principe qu'Allendy formule lui-même ainsi : « L'erreur principale consiste à prendre le symptôme pour la maladie, à se faire de celle-ci une idée trop étroite et à tomber dans la palliation physiologique ou psychique. » (p. 215). Or, ce principe est celui de la psychanalyse qui, pour éliminer un symptôme, vise à reconstruire toute la structure de la névrose et permet ainsi une refonte totale de la personnalité. De bons esprits s'écrieront qu'il n'y a là rien de neuf et trouveront des citations d'Hippocrate et de nos meilleurs maîtres pour nous convaincre.

Soit, mais il n'en reste pas moins que la médecine contemporaine est bien loin de s'inspirer autant qu'elle le devrait de ce simple et important principe. La critique pénétrante et l'accumulation des faits d'Allendy gardent par conséquent toute leur valeur.

R. de Saussure.

Wilhelm Reich : *Charakteranalyse*. Vienne, 1933, 288 p.

Si Freud nous a donné les principes fondamentaux de la technique analytique, à savoir les règles des associations libres, la nécessité d'interpréter les résistances et le matériel inconscient puis l'obligation de libérer le malade de son transfert, les détails de cette technique sont généralement résolus de façon fort différente par les divers analystes. Chez eux, il s'agit plus d'un art que d'une science. Reich prétend que, par exemple, à une situation de résistance donnée, il doit correspondre un procédé de résolution optimum. Le but de son livre est de fonder sur des données expérimentales, une technique plus précise.

C'est très bien de dire : « laissez-vous aller à vos associations spontanées », mais ce n'est qu'un très petit nombre de malades qui y parviennent de suite. Il faut les éduquer à cela avant d'engager l'interprétation des symptômes.

Dans la première technique analytique où Freud employait encore l'hypnose, ou admettait qu'un symptôme devait disparaître lorsque son contenu inconscient était connu ; l'expérience a montré qu'il n'en était rien et Freud modifia sa formule en disant qu'il pouvait disparaître. C'est en s'appuyant sur cet échec que Jung et Maeder ont fondé leur argumentation pour introduire après l'analyse une cure de synthèse.

Ce problème, en effet, n'est pas soluble du point de vue purement topique (conscient-inconscient). Il ne l'est que partiellement du point de vue dynamique, l'abréaction dans le cours de l'analyse ne se montrant vraiment opérante que chez les hystériques. Reste le point de vue économique. C'est là qu'est la vraie solution du problème. Le symptôme disparaît dans la transformation progressive de l'organisation libidinale névrotique, en une structure libidinale normale. On voit, en effet, des malades rester très longtemps réfractaires à la guérison parce qu'ils ne parviennent pas à une satisfaction sexuelle adéquate. D'autres, au contraire, qui malgré une analyse insuffisante, parviennent à une guérison durable parce qu'ils sont parvenus à une vie sexuelle normale ou suffisante. La stase libidinale, mère des symptômes névrotiques, a trouvé un exutoire propice. Pour Reich, le redressement de la fonction sexuelle aurait une action somatique. Il agirait comme une organothérapie, diminuerait la stase libidinale et résoudrait le problème économique des énergies. Reich en arrive à cette conclusion : « L'analyse doit conduire le malade à une vie sexuelle ordonnée et satisfaisante. » (p. 30). Ce but ne doit pas être atteint par suggestion ou synthèse, mais par analyse.

Dans une parenthèse qu'il ouvre ici sur le livre de Numberg : « *Etude générale des névroses* » (*Allgemeine Neurosenlehre*), Reich critique :

1. La prétention de Numberg que la première tâche de l'analyste soit de frayer aux instincts refoulés une voie de décharge dans le conscient et d'établir la paix entre le moi et le soi, en créant une synthèse entre ces deux instances.

2. L'idée de Numberg qu'au lieu d'attaquer de front les résistances, l'analyste doive s'introduire dans le moi du malade pour critiquer de là

les obstacles à la guérison. De cette façon, on obtient une neutralisation de la sévérité du sur-moi.

A la première de ces remarques, Reich objecte que l'abréaction psychique est insuffisante à réorganiser sur d'autres bases économiques la libido.

A la seconde remarque, Reich dénonce avec force le procédé de s'introduire dans le moi du malade. Cela donne un acquiescement superficiel à l'analyste, mais un transfert négatif inconscient qui se cache d'autant plus subtilement. D'autre part, les interprétations ne sont acceptées que superficiellement ; le malade les rejette après l'analyse.

Reich montre que l'attaque des résistances au début, est une méthode beaucoup plus sûre.

Après ces remarques générales, Reich aborde la technique de l'interprétation et de l'analyse des résistances. Ce chapitre débute par un paragraphe intéressant sur les fautes typiques que l'on commet dans ce domaine et les conséquences qui en découlent. Examinons tout d'abord la période de début que Reich appelle période d'introduction. Trois situations analytiques peuvent se présenter.

1. Le médecin ne s'y reconnaît plus dans le chaos des réactions de transfert positives et négatives.

2. Le transfert négatif n'est pas aperçu par l'analyste parce qu'il se voile derrière un transfert positif.

3. L'analyse va apparemment bien, si l'on considère le matériel apporté, mais elle se déroule dans une apathie affective complète.

Dans une confession de ses propres erreurs, Reich nous montre quelques fautes classiques que nous avons tous tendance à commettre.

1. A un malade qui ne dit rien, nous lui faisons le reproche de ne pas vouloir guérir, de ne pas se donner de la peine, alors que son silence n'est qu'une des formes de son sentiment d'infériorité, une manifestation agie de son sentiment d'impuissance. Or, la bonne technique consisterait à attaquer son silence par ce côté.

2. Un malade, dont l'analyse dura trois ans, répéta constamment la scène originelle du coït de ses parents, sans jamais y mettre le moindre affect. L'analyste aurait dû réveiller l'agressivité refoulée.

3. Interprétation de rêves au début alors que le moi n'est pas encore assez redressé pour les analyser.

4. Se laisser entraîner dans un chaos d'interprétations, au lieu de s'attaquer systématiquement aux résistances.

Les principales règles que l'on peut établir sont les suivantes :

1. Eviter d'interpréter prématurément les symptômes.

2. Eviter d'interpréter le matériel au fur et à mesure qu'il devient clair, mais s'efforcer d'interpréter en fonction des résistances et de la structure des névroses.

3. Dépister en tout temps les réactions cachées d'un transfert négatif.

Ceci dit, que faut-il entendre par l'interprétation ordonnée et l'analyse des résistances ? Tout d'abord, quelque transparent que soit le matériel, il ne faut rien interpréter avant de s'être heurté aux résistances cardi-

nales. Même sur le point des résistances, il ne faut intervenir qu'après leur avoir donné le temps de se développer. La première intervention de l'analyste consistera à montrer ces résistances, à décrire leurs moyens d'expression et à préciser contre quoi elles font obstacle. Il faut rendre claire leur fonction actuelle et reconstruire leur rôle dans la vie passée du malade. Il y a en effet généralement superposition d'un trait de caractère et d'une forme de résistance. Celle-ci s'exprime de façons multiples : doutes, méfiances, arrivées tardives, mutismes, opiniâtreté, ou sous des formes indirectes. Dans toute cette première phase, il est infiniment plus important de s'attacher au comportement du malade qu'à ses associations. Le malade a tendance à rester avec son analyste dans des rapports conventionnels et toute interprétation qui précède la rupture de cette attitude conventionnelle est prématurée, à moins qu'elle ne se rapporte à cette attitude même. Le travail consiste donc à déceler les critiques et les méfiances que le malade n'exprime qu'indirectement. En réveillant ainsi le matériel inconscient, l'analyste provoque chez son patient une dépense du moi, une irritation contre son inconscient qui est immédiatement projetée contre l'analyste. On est obligé de lier ainsi d'emblée des réactions de résistance à des réactions de transfert. L'analyse est ainsi à l'abri d'un enlisement dans l'apathie affective. Ce dépistement d'un transfert négatif doit être d'autant plus actif que le malade se présente sous une apparence très confiante, ou très polie, ou indifférente, ou encore lorsque le patient émet des doutes sur l'authenticité de ses sentiments.

Ainsi se construit la névrose de transfert, mais encore faut-il qu'elle suive les mêmes voies de formation que la névrose originelle. Or, pour obtenir ce résultat, il suffit de ne pas se lancer dans des interprétations prématurées ou désordonnées. La névrose de transfert se déroule alors en sens inverse de la névrose originelle. Pour plus de clarté, donnons un exemple schématique.

Soit un malade fixé sur sa mère qui est conduit par rivalité à détester son père puis, par crainte, renonce à l'objet maternel et mue sa haine en une attitude passive féminine à l'égard du père. Si l'analyse des résistances est bien menée, on découvrira derrière l'attitude passive la haine contre le père et dans le dernier transfert positif se décélera la fixation à la mère. Il est facile de voir ici la faute qui pourrait être commise et les conséquences qui en résulteraient. Soit un analyste inexpert qui interprète de suite la fixation à la mère, le malade l'accepterait sous l'influence de son attitude passive, mais l'explication serait inopérante du point de vue thérapeutique, car le malade effrayé ne ferait que cacher davantage sa haine et par culpabilité exagérer sa tendance à obéir.

L'art consiste donc à extraire du matériel qui sort impétueusement des diverses couches de la personnalité, les éléments significatifs de la résistance actuelle. Il faut écarter tout le matériel qui n'est pas en rapport avec la résistance et se méfier que souvent le malade pousse au premier plan certains faits uniquement pour en cacher d'autres. Comme chaque résistance représente une partie de la névrose, on parvient ainsi à une destruction systématique de l'organisation morbide.

En réalité, l'analyse ne se poursuit pas d'une façon aussi schématique et voici pourquoi : Lorsque la première barrière des résistances a cédé et qu'un flot de matériel infantile a pu s'écouler, on ne tarde pas à voir surgir une seconde couche de résistances et avec elle s'opère une régression qui rappelle toute la première. Si à ce moment on allait droit à la seconde couche, on ne tarderait pas à se heurter à un insuccès. Il faut briser à nouveau la première résistance pour pouvoir se rendre maître de la seconde, et ceci même lorsque la barrière initiale ne s'est reformée que partiellement.

Pour résumer ce chapitre, nous pouvons dire que la question « vaut-il mieux pratiquer une analyse passive ou active », n'a pas de sens. La vérité est que l'on ne se montre jamais assez actif pour attaquer les résistances, jamais assez prudent dans l'interprétation des symptômes pour autant que ceux-ci ne sont pas liés aux résistances mêmes.

Avec le chapitre quatrième, nous allons aborder quelques détails de la technique, et nous allons donner une vue d'ensemble de l'analyse caractérologique. Beaucoup d'auteurs, et Numberg tout récemment dans son important ouvrage précité, conseillent d'éduquer le malade aux associations libres par des encouragements ou en le rassurant. On obtient ainsi un transfert positif qui amène une première couche de matériel. Reich, au contraire, voudrait que chaque fois que cela est possible on interprète directement les désobéissances à la règle fondamentale. Cela place d'emblée l'analyste devant cette question : Pourquoi mon patient se comporte-t-il ainsi maintenant ? On peut alors constater qu'il y a certaines résistances spécifiques de certains caractères. Ces résistances caractérologiques, comme les appelle Reich, ont aussi leur genèse dans des souvenirs infantiles.

Glover et Alexander distinguent des analyses de caractère et des analyses de symptômes. Reich objecte à cette façon de voir qu'il n'y a pas de symptômes sans altérations de caractère. On ne saurait donc, dans aucun cas, se soustraire à cette analyse. La différence vient surtout des malades eux-mêmes qui éprouvent un sentiment de maladie en face du symptôme et non à l'égard de leur caractère névrotique. Le travail de rationalisation est plus intense pour dissimuler un trait de la personnalité qu'un symptôme.

Le caractère névrotique dans son ensemble représente un mécanisme de protection contre la réalité. Par suite, il est une carapace compacte qui s'oppose au travail analytique. Il est une forme d'équilibre de l'individu contenant une forte dose de narcissisme qui s'oppose à sa destruction. Dans l'analyse caractérologique, le comportement du malade joue le premier rôle. Il n'y a donc plus de séance sans matériel puisque la façon même dont le malade se comporte doit donner lieu à une active interprétation de la résistance. On observe alors que les éléments caractérologiques de la résistance demeurent les mêmes chez un même malade, jusqu'à l'extirpation des racines de la névrose.

Cette résistance caractérologique ne s'extériorise pas sous forme de contenu mais sous forme de comportement continu (façon de parler,

ricanements, mimique, démarche, espèce de politesse ou forme spéciale d'agressivité). Comme elle n'est qu'une prolongation d'une défense contre la réalité établie dès l'enfance, sa suppression conduit droit au matériel infantile.

Le dépistage systématique de cette protection du moi (caractère de défense), finit par donner au patient la conscience de l'anomalie de son caractère. On voit alors éclater chez l'homme passif féminin, l'agressivité et la révolte. Puis se mêle à cette réaction l'angoisse de castration qui nous amène au centre de l'œdipe.

Dans l'analyse systématique des résistances, il faut suivre certaines règles.

1. Ne pas se laisser disperser par le matériel, mais sans cesse apprécier sa position dynamique et son rôle économique. Ainsi le matériel demeure chargé d'affectivité.

2. Faire coïncider constamment la situation actuelle avec la situation infantile correspondante.

3. Guider le déroulement de l'analyse non pas d'après les points les plus clairs, mais en attaquant les résistances du moi dans leurs points essentiels, puis interprétations des fixations affectives et infantiles que déclanche cette attaque.

4. Une situation qui se montre une partie essentielle de la névrose peut être tout à fait secondaire au moment présent du point de vue du traitement.

C'est ainsi que l'attitude féminine d'un homme vis-à-vis de son père, apparente dès le début de l'analyse, ne doit être interprétée qu'après avoir détruit les fantaisies de compensations à l'impuissance que crée le moi. Il est essentiel, dès que l'on voit le point central de la névrose, de ne pas foncer dessus mais de se demander comment, quand et par quel côté on veut l'attaquer. Avant d'aborder la tendance du soi, il faut toujours étudier la réaction que le moi lui oppose.

Le soi peut alors se manifester, détruit l'équilibre névrotique et renforce le transfert négatif, la réaction négative du moi étant reportée sur l'analyste. L'analysé comprend facilement sa réaction du moi et l'on est ainsi conduit au centre du problème.

Page 84. « Il faut d'abord dire au malade qu'il se défend contre quelque chose, puis comment il s'y prend, quel trait de caractère il utilise à cet effet et seulement lorsque l'analyse est assez avancée on montrera la tendance contre laquelle il se défend. »

La destruction de l'appareil narcissique de protection

Tandis que le symptôme est déjà isolé dans le malade, le trait de caractère ne l'est pas. En l'isolant, on provoque souvent de l'angoisse.

Reich donne l'exemple d'un malade qui riait à tout ce qu'on lui disait et prenait l'analyse avec ironie et scepticisme. Pendant des mois, Reich ne s'est attaché qu'à faire ressortir ce comportement jusqu'à ce qu'il ait pu le situer et établir que, primitivement, il avait été une défense contre

une menace de castration. Si l'analyse n'avait pas été conduite systématiquement dans le sens de cette résistance, il est évident que le malade n'aurait accepté qu'en apparence les interprétations analytiques.

A quel moment faut-il ramener la situation actuelle aux conflits du passé ? Deux règles sont à observer.

1. Il faut que les éléments fondamentaux de la résistance soient ébranlés.

2. Que la représentation qui doit devenir entièrement consciente soit déjà partiellement investie d'affect. Il importe que l'élément chronique du caractère ait été revivifié dans les processus du transfert. Il ne faut pas craindre de laisser se déployer l'opposition pour pouvoir mieux l'attaquer ensuite. Certains malades arrivent avec un matériel abondant, semblent réussir à merveille, font des progrès. On croit avoir tout analysé quand survient une récidive. Ce sont des cas dans lesquels le transfert négatif n'a pas pu être analysé parce qu'il a toujours su se voiler derrière un transfert positif. Le matériel est abondant, se rapporte souvent à l'œdipe et cependant ne vient pas des profondeurs de l'inconscient.

En somme, tous les malades doivent subir une analyse du caractère. Généralement, celle-ci doit être attaquée dès le début. Ce n'est que lorsque la peur est trop grande qu'il faut remettre à plus tard l'attaque des résistances caractérologiques.

Le fond mental des malades reste le même, c'est-à-dire qu'on ne fera pas d'un scrupuleux un homme qui prend tout légèrement, mais il mettra son attention à bien s'adapter à la vie, alors qu'autrefois des barrières le séparaient de la réalité.

L'important dans ces analyses de caractère, c'est que l'analyste soit assez expérimenté pour bien savoir manœuvrer les transferts négatifs qui s'expriment de façon beaucoup plus violente.

De la maîtrise du transfert

Au début d'une analyse, malgré certains signes apparents, il n'y a jamais de transfert positif authentique. Nous ne rencontrons que des transferts ambivalents. Leur teinte positive peut provenir :

1. *D'un transfert positif de réaction,* c'est-à-dire que le malade neutralise par là une agressivité latente qu'il reporte inconsciemment sur l'analyste. Grande est la faute des débutants qui interprètent ce transfert comme positif.

2. *D'une concession* faite à l'analyste et qui, généralement, est dictée par un sentiment de culpabilité.

3. *De désirs narcissiques* de voir l'analyste aimer, consoler ou même admirer le malade.

On sait comme cette troisième réaction est fréquente chez des femmes qui, rapidement, extériorisent des sentiments amoureux à l'égard de leur analyste. Ce serait une erreur profonde de prendre ces sentiments qui déguisent simplement le désir d'être aimé pour un transfert positif. Ces

femmes, dans la première phase de l'analyse, ne sont capables que d'un amour narcissique. La tâche de l'analyste du point de vue économique est d'obtenir une concentration de toute la libido objectale dans un transfert appartenant entièrement au stade génital. Pour cela, il faut non seulement détruire les tendances sadiques et narcissiques contenues dans la carapace caractérologique, mais encore déloger les fixations prégénitales du malade. Après avoir détruit les résistances caractérologiques, il se forme un transfert positif avec un caractère prégénital et souvent incestueux qu'il s'agit d'épurer à son tour en libérant la libido fixée aux stades prégénitaux. Cette dernière étape s'accompagne généralement d'anxiété. Elle est le signe avant-coureur d'un nouvel investissement du stade génital. Mais cet investissement se heurte d'abord à l'angoisse de castration, qui est la dernière défense du moi.

Grâce à des réactions narcissiques secondaires, le malade sous-estime souvent ses insuffisances dans la vie sexuelle. Celles-ci s'accroissent, au cours de la période de réactivation, de l'angoisse de castration. Pour que le malade ne s'en effraie pas, il importe de le prévenir et souvent même de lui imposer une période d'abstinence.

A ce propos, Reich discute la règle de l'abstinence, qu'elle concerne l'onanisme ou l'acte sexuel, il estime qu'elle ne doit être imposée que dans les cas où ces manifestations deviennent des résistances manifestes. Car dans la plupart des cas, la stase libidinale agit beaucoup plus négativement que positivement sur le cours de l'analyse.

La dernière tâche de l'analyse est de détacher le malade de son transfert positif. Il y parvient dans la mesure où il accepte la réalité et où il se rend compte que l'analyste ne satisfaît pas aux exigences de ses désirs. Parfois, cette dernière tâche se montre difficile et le transfert positif reste très prononcé. Cela peut tenir :

a) à un reste de sentiments de culpabilité dus à ce que certaines tendances sadiques de l'enfance sont demeurées inconscientes ;

b) à un espoir qu'en fin de compte l'analyste se laissera tout de même séduire ;

c) à un reste de l'analyste considéré en tant que mère protectrice ;

d) à une certaine difficulté de trouver le partenaire adéquat.

Dans une seconde partie de son ouvrage, Reich expose sa théorie sur la formation des caractères.

Le caractère est une transformation chronique du moi. Il est une défense contre les vagues extérieures et intérieures. C'est une formation de protection qui s'accuse dans les situations désagréables, et devient au contraire plus souple dans des conditions heureuses. Le degré de souplesse du caractère, la faculté de s'ouvrir au monde extérieur ou de se fermer à lui, dans une situation donnée, fait la différence entre un caractère ouvert à la réalité, ou un caractère névrotique.

Le caractère est le produit des exigences du soi et des interdictions du monde extérieur.

Le premier renoncement important se joue autour de l'œdipe. La façon dont ce conflit est surmonté devient déterminante pour la formation du

caractère. Devant la peur du châtiment, le refoulement est la première façon dont le moi se protège. Vient ensuite la timidité qui met à l'abri des situations dangereuses.

La cristallisation économique du moi s'opère suivant trois processus :

1. L'enfant s'identifie à la personne qui interdit.

2. L'enfant retourne contre lui l'agression primitivement dirigée contre la personne qui interdit.

3. L'enfant crée des attitudes de réactions contre les impulsions sexuelles dont il emploie l'énergie pour se défendre contre elles.

Le processus économique consiste à emprunter la force au soi pour la diriger contre lui. Ainsi s'affaiblit la tension du refoulé et s'affermit le moi. L'intensité de cette défense du moi dépend des régressions et des fixations. Elles déterminent certaines différenciations de caractère. Celui-ci, en dernier ressort, ne dépend pas du conflit œdipien, mais de la façon dont il a été surmonté. Cette dernière réaction dépend elle-même du milieu familial plus ou moins névrotique.

Si l'on a éveillé trop de crainte, on a cristallisé le moi dans une réaction.

Qu'est-ce qui détermine la différenciation des caractères ? La psychanalyse a pu jusqu'ici établir les points suivants : cette différence dépend :

1) de l'âge des premières renonciations ;

2) de la quantité et de l'intensité des renonciations ;

3) de la proportion de ce qui est permis et défendu ;

4) du sexe de la personne qui interdit le plus ;

5) des contradictions dans les interdits.

Normalement, pour que le fils développe un caractère masculin, il faut que son père se montre plus sévère que sa mère, de même la fille s'identifiera à sa mère si celle-ci se montre plus sévère que son père. L'attitude passive féminine chez l'homme se trouve surtout dans les familles où la mère est l'élément énergique et l'instance punitive. Lorsque le père est brutal, la fille devient masculine. La réalité est plus complexe que ce schéma et Reich nous décrit diverses causes qui viennent le modifier.

***

Le caractère est avant tout un mécanisme de protection narcissique du moi. Il s'est formé sous la menace des dangers. Chaque trait de caractère est la solution d'un conflit de refoulement. Celui-ci se trouve économisé par la création d'une réaction du moi qui se cristallise une fois pour toutes.

Opposant le caractère névrotique au caractère génital ou normal, Reich étudie successivement le soi, le surmoi et le moi dans ces deux types caractérologiques qui, dans la réalité, sont constamment mêlés dans des proportions diverses.

Dans le caractère normal, l'œdipe s'est dissous, les tendances prégénitales ne sont pas refoulées, mais sublimées. L'acte sexuel normal reste le centre de la vie sexuelle. L'agressivité est sublimée dans des activités sociales, une partie seulement est employée dans la vie sexuelle.

L'homme névrotique est toujours impuissant dans son orgasme. La libido est engagée dans des traits de caractère réactionnels. Là où existe une vie amoureuse, il est facile d'en voir l'infantilisme. La femme aimée est la mère et les relations amoureuses sont accompagnées d'inhibitions et de toutes les timidités névrotiques de l'inceste infantile. Le primat de la génitalité n'a pas pu s'établir. Les zones prégénitales jouent un rôle de premier plan.

Le surmoi du caractère génital contient de nombreux éléments positifs de la sexualité. Il y a acquiescement à la vie sexuelle. Le surmoi n'est pas sadique, il se confond avec les besoins du moi. Dans le caractère névrotique, au contraire, il y a une opposition entre le surmoi et le soi. Le noyau du surmoi est l'interdit incestueux. Il y a hypermoralité et un sadisme évident du surmoi.

Le moi dans le caractère génital n'est pas en opposition avec le soi, il peut d'autant mieux lui fixer des limites raisonnables qu'il accorde aux pulsions libidinales leurs satisfactions essentielles. Le moi ne subissant de fortes pressions ni du soi, ni du surmoi peut se vouer plus entièrement et plus librement au monde extérieur.

Le moi tient à son objet non pas par sentiment de culpabilité ou par exigences morales, mais par plaisir, parce qu'il y trouve sa satisfaction.

Sa sociabilité ne tient pas à une agression refoulée, mais bien sublimée. Cela n'implique pas qu'il se plie à l'entourage en toutes circonstances. Est-il convaincu d'une chose, il sait l'imposer, sans concessions.

Le moi du caractère névrotique est ou bien ascète, ou bien ne s'accorde des satisfactions qu'avec remords. Le moi est ennemi du soi et esclave du surmoi. Sa sexualité est mêlée de pulsions anales et sadiques. L'agressivité refoulée rend les relations sociales défectueuses. La carapace narcissique est épaisse et donne peu de souplesse au moi. La fonction du moi est dirigée avant tout contre l'intérieur. Il en résulte une certaine faiblesse du sens des réalités ; il n'y a pas d'épanouissement, les réactions sont stéréotypées.

Le sentiment d'impuissance pousse à des compensations narcissiques. La peur est rationalisée en principes moraux.

Maintenant, regardons de plus près ce qui différencie les activités du normal et du névrosé.

C'est à tort que l'on oppose sublimation et satisfaction de la libido. L'expérience quotidienne nous montre que ce sont les êtres dont la vie sexuelle est la plus normale qui subliment le plus facilement. Au contraire, chez le névrotique, les intérêts de l'esprit sont absorbés par des fantaisies sexuelles qui détournent du travail, ou bien les activités intellectuelles sont sexualisées à leur tour et glissent ainsi dans le domaine du refoulement. On voit aussi que les malades qui se débarrassent de leur névrose uniquement sur le terrain des sublimations, sont beaucoup plus sujets à des récidives que les autres.

La sublimation est un épanouissement de l'être, les activités réactionnelles sont au contraire forcées, obsessives. Dans la sublimation, l'accent

est porté sur l'effet à produire, dans les activités réactionnelles l'accent est sur le procédé employé.

Les activités réactionnelles sont des mécanismes qui agissent dans l'individu de façon permanente. La libido n'a pas renoncé à son objet, mais chaque fois qu'elle s'y porte, le moi intervient et l'accapare dans un contre-investissement. Le moi est ainsi sans cesse occupé de lui-même, tandis que dans la sublimation son énergie reste disponible pour l'activité entreprise.

Dans un chapitre fort intéressant, Reich montre comment certaines phobies d'enfants disparaissent par une sorte d'incorporation du symptôme dans le caractère. L'enfant se défend contre la peur d'une phobie en devenant indifférent, méprisant, etc.

Toute situation conflictuelle de l'enfance demeure dans l'adulte : 1) sous sa forme originelle dans l'inconscient ; 2) dans une attitude réactionnelle du moi qui devient partie constituante du caractère.

L'ouvrage se termine par une étude des différents caractères : hystériques, obsédés, narcissiques, masochistes, etc. Cette partie de l'ouvrage nous a paru moins intéressante et nous nous contenterons de la signaler. Par contre, nous nous sommes étendus sur les premiers chapitres du livre de Reich qui fixent d'une façon originale une série de principes techniques. Assurément, toutes les analyses ne se déroulent pas avec la limpidité qui nous est décrite ici, mais il y a une vérité essentielle dans l'idée d'attaquer d'abord le moi, car sa structure est avant tout une conséquence des conflits de l'inconscient. Il recouvre ce que le surmoi veut tenir caché. C'est pourquoi lorsqu'on attaque sa structure, on est conduit tout droit aux conflits qui la conditionnent.

Mais il faut savoir que lorsqu'on opère ainsi, on détruit un équilibre (l'équilibre névrotique). Le champ est alors libre pour la libido de s'engager dans un équilibre nouveau (issue normale ou objectale de la libido), mais en pratique l'individu ne trouve pas d'un jour à l'autre cette nouvelle solution.

C'est là, qu'à mon sens, on peut grandement aider le malade, par une analyse normative. Arrivé à ce point de son traitement, il y a une stase de la libido et faute d'expériences normales dans le passé, il se produit des retours névrotiques pour utiliser la libido libre. L'analyse normative qui opère en fonction de la réalité (en d'autres termes qui compare le comportement névrotique à un comportement sain), offre à la libido une issue normale et un point d'attache dans la réalité. La libido, au lieu de rester potentielle, ce qui déclanche toujours une certaine anxiété chez le malade, trouve plus rapidement des objets normaux d'investissement. Le malade sachant où se diriger à l'impression bienfaisante que son analyste sait où il le mène et le transfert positif final se liquide bien plus complètement. Mais tout l'art est de n'introduire l'analyse normative qu'au moment où la stase libidinale, résultat de l'analyse réductive, commence à déclancher une tension d'anxiété.

R. de Saussure.

W. BOVEN : *L'anxiété.* Delachaux et Niestlé, Paris, 1934, 191 p.

Dans son introduction, Boven nous montre la valeur fonctionnelle de l'anxiété ; elle est, comme la douleur, le signal d'un désordre. Il l'étudie ensuite à travers les différentes névroses dépressives. Celles-ci sont classées en deux types : névroses par surmenage et névroses par conflits. De sa plume alerte, Boven nous décrit les différentes affections colorées d'angoisse. Plusieurs de ces descriptions sont de petits chefs-d'œuvre, mais on ne peut s'empêcher de regretter que l'auteur ne montre pas plus de curiosité quant à la genèse de ces états. Le côté structurel de la névrose lui échappe complètement. Assurément, nous trouvons des phrases comme celle-ci : « L'angoisse naît de la collision de tendances opposées. » (p. 78). Mais ces tendances sont comme autant de casiers d'un damier, toutes mises sur le même plan et sans qu'il soit tenu compte de l'ensemble de la personnalité et de sa structure. De celle-ci, il ne prélève que les deux tendances consciemment en opposition, ou les conflits inconscients les plus superficiels, sans s'occuper de leur genèse historique et de leurs rapports réciproques avec la constitution de la personnalité. En face de cette lacune, on s'étonne que Boven puisse écrire que la psychanalyse est inapte « à rendre compte à l'aide de ses fameuses instances, moi, surmoi, soi, ça, sur-ça, etc., du jeu des principaux éléments du caractère individuel. » Ne serait-ce pas plutôt l'auteur qui s'est montré inapte à comprendre leur valeur ?

R. DE SAUSSURE.

Ed. CLAPARÈDE : *La genèse de l'hypothèse.* Genève, Kündig, 1933, 150 pages.

Depuis son remarquable article sur la Psychologie de l'Intelligence (1), Claparède n'a cessé de vouer son attention à ce problème. La présente étude, après avoir passé en revue les récents travaux de Selz, de Lindworsky, de Ruger, de Heidbreder, de Buldbrook et de l'école du « Gestaltisme », cherche une voie expérimentale pour observer dans l'esprit, la genèse de l'hypothèse.

Donnant un problème à ses sujets, Claparède leur demande de dire tout ce qui leur passe par la tête. C'est presque la méthode des associations libres, appelée ici « la réflexion parlée ». Claparède montre que l'esprit procède surtout par tâtonnements successifs.

Dans ce problème si complexe, nous regrettons que Claparède (comme d'ailleurs beaucoup de psychologues contemporains), ne distingue pas plusieurs sortes de pensées à l'œuvre dans la genèse de l'hypothèse. Pour notre part, nous pensons qu'elle est souvent un point de croisement de la pensée autistique et de la pensée dirigée.

R. DE SAUSSURE.

(1) Ed. CLAPARÈDE : « Psychologie de l'intelligence ». *Scientia*, nov. 1917.

Havelock ELLIS : *Précis de Psychologie sexuelle.* Alcan, 1934. 432 pages.

Dans le dernier fascicule 1933 de cette revue, j'ai donné un compte rendu de l'édition anglaise de cet important ouvrage.

Félicitons vivement M. Robert Bouvier du soin et de la conscience qu'il a mis à le traduire en français.

R. DE SAUSSURE.

LALO : *Expression de la vie dans l'art.* Paris, Alcan, 1933, 263 p.

L'auteur se demande quel est le rapport qui peut exister entre la vie d'un homme et son œuvre artistique.

Lalo critique ceux qui, avec Aristote ou Taine, voudraient voir un rapport direct entre la vie et l'œuvre, mais il n'est pas plus tendre pour les psychanalystes à qui il reproche de mettre la sexualité au premier plan. Sa critique du freudisme ne se borne pas à cela. Il considère la plupart de nos affirmations comme des données invérifiables et des jongleries de l'esprit qui ne reposent sur rien. Les processus d'ambivalence et d'identification sont des clefs par trop magiques pour venir à bout des énigmes. L'ignorance absolue de M. Lalo quant aux faits cliniques sur lesquels repose la psychanalyse, son assimilation très superficielle de quelques lois de psychologie, rendent malheureusement ses critiques absurdes. Heureusement que son ouvrage ne se borne pas à cette médiocre critique; dans sa partie constructive, il tente une classification des œuvres littéraires selon qu'elles se rapprochent ou s'éloignent de la vie collective, nous dirions en langage psychanalytique selon leur valeur autistique ou objectale.

R. DE SAUSSURE.

Th. BESTERMAN : *Men against women.* London, Methuen, 1934, 238 pages.

Les thèses de l'auteur sont que : 1) la plupart des manifestations psychologiques de la vie sexuelle sont dues à un antagonisme fondamental et très profond qui sépare les deux sexes ; 2) cet antagonisme est dû, avant tout à une crainte que l'homme a de la femme et qui le pousse à se protéger sans cesse contre elle ; 3) cette crainte a créé par réaction un besoin de solidarité des deux sexes.

Pour illustrer sa thèse, l'auteur étudie les mœurs sexuelles dans différentes tribus de primitifs, dans la Grèce antique, dans la Chine contemporaine, et dans notre civilisation chrétienne.

L'auteur étudie ensuite les problèmes de la continence et de la chasteté et des différents tabous dans la vie sexuelle. De tout ce matériel, Besterman conclut que si l'homme a peur de la femme, c'est qu'il la considère comme un être inférieur. Or, s'il se rapproche d'elle, par contagion elle

pourrait lui transmettre sa faiblesse. On voit que l'auteur diffère de Freud qui explique cette crainte, quand elle existe, par la peur qu'a l'homme d'être châtré par la femme.

R. DE SAUSSURE.

Institute for Psychoanalysis. Review for the year, 1932-1933. Chicago, 1re br. de 47 pages.

En 1932, le Dr Alexander et Mme Karen Horney ont été appelés à fonder un institut psychanalytique à Chicago. Dans cette première année, il a été fait 21 analyses didactiques, 16 analyses de personnes présentant des troubles gastro-intestinaux, ces personnes avaient été choisies parce que l'Institut avait mis à son programme d'études les rapports de certains troubles organiques avec des conflits psychiques. Enfin l'Institut a réalisé avec succès le but qu'il s'est proposé de propager les connaissances analytiques dans les milieux médicaux.

Cette brochure contient deux articles d'Alexander et un de Mme Horney.

Le premier de ces articles est consacré aux rapports de la psychanalyse et de la psychiatrie. L'auteur y montre que notre science est une partie de la psychologie. Elle peut être envisagée sous les aspects suivants : 1) une méthode d'investigation des processus psychologiques ; 2) une théorie de la personnalité humaine ; 3) une méthode de thérapeutique en psychiatrie ; 4) une discipline auxiliaire des sciences sociales ; 5) une méthode auxiliaire de la médecine générale ; 6) une théorie et une méthode d'éducation.

Le second article d'Alexander est consacré à des résultats préliminaires sur une étude des facteurs psychiques dans les troubles gastro-intestinaux. Ces facteurs sont aujourd'hui généralement admis mais la plupart des organicistes les décrivent comme fatigue, épuisement, nervosité, et n'ont pas l'idée de les rattacher, comme il conviendrait, à la structure générale de la personnalité. De leur côté, les psychanalystes ont trop souvent cherché à faire dépendre directement tel symptôme de causes psychologiques, alors qu'il n'en était qu'un symptôme indirect. Sans entrer dans le détail des cas, Alexander nous montre que les facteurs psychiques qui influencent l'état gastro-intestinal proviennent des attitudes inconscientes suvantes : désir de recevoir, désir de retenir, désir de donner. L'article d'Alexander soulève beaucoup de questions intéressantes sur les zones érogènes, leur connexion avec la sexualité ou au contraire leur indépendance vis-à-vis d'elle. Mais ce ne sera que dans des publications ultérieures que l'auteur nous apportera la réponse à ces problèmes.

L'article de Mme Karen Horney est sur la psychologie de la femme. Elle s'élève contre les médecins qui négligent la frigidité, les troubles menstruels, les leucorrhées, les troubles du caractère aux approches des règles et qui voudraient considérer que tout ceci est normal chez la

femme. Comme K. Horney l'a montré dans ses belles publications antérieures, tous ces troubles dépendent avant tout de l'attitude que la femme prend vis-à-vis de la sexualité et ils sont susceptibles de guérir avec un traitement psychanalytique bien compris.

R. DE SAUSSURE.

Karen HORNEY : « Psychogenic Factors in Functional Female Disorders ». *Amer. Journ. of Obst. and Gynecol.*, Saint-Louis, vol. XXV, n° 5, 1933.

Article de propagande psychanalytique à l'adresse de gynécologues. L'auteur y montre que des malades sont venus la consulter pour des troubles psychiques divers et que tous présentaient des altérations dans la sphère psychosexuelle. Il ne s'agissait pas d'une coïncidence fortuite, mais chacun de ces troubles pouvait s'expliquer historiquement et disparaissait sous l'effet de l'analyse. Puis suit un exposé des conflits classiques qui peuvent amener ces perturbations.

R. DE SAUSSURE.

Karen HORNEY : « Maternal Conflicts ». *Amer. Journ. of Orthopsychiatry*, vol. III, n° 4, pp. 455-461.

Longtemps on a cru l'instinct infaillible ; lorsqu'on a vu qu'il ne l'était pas, on a voulu le remplacer par des principes scientifiques d'éducation. Aujourd'hui, on tend plus justement à dégager les facteurs affectifs qui peuvent troubler cet instinct.

L'auteur ne veut pas passer en revue tous ces facteurs, mais simplement rappeler cette attitude qui fait prendre à une mère le même comportement envers ses parents et ses enfants. Cet article ne s'adresse pas à des analystes initiés, c'est pourquoi il ne va pas dans tous les détails d'une analyse. Mais avec beaucoup de clarté, K. Horney rapporte l'observation suivante.

Une femme de 35 ans, institutrice de sa profession, vient la consulter parce que ses élèves garçons tombent tous amoureux d'elle. Elle-même a fini par s'attacher très fortement à l'un d'eux. L'analyse montre une forte fixation inconsciente sur le père qui a été rapportée d'abord sur le mari. A la naissance du fils, c'est sur lui que s'est porté l'attachement et, de là, il s'est transféré sur les éléves. Ces fixations sont toujours ambivalentes, en sorte que l'on voit des mères, de peur de faire du mal à leurs enfants, ne pouvoir les confier qu'à des nurses. Cette constellation affective peut aussi provoquer des jalousies morbides entre mère et fille. Bien d'autres facteurs sont envisagés dans cet article (l'hypersévérité du surmoi, par exemple), mais la place nous manque pour en parler ici.

R. DE SAUSSURE.

L. KESSEL et H.-T. HYMAN : « Value of Psychoanalysis as a Therapeutic Procedure ». *Journ. of Amer. Med. Ass.*, 18 nov. 1933.

Rapport objectif de trente trois malades soignés par la psychanalyse. Cinq ont guéri complètement. Six cas ont été des insuccès complets. Dix cas sont demeurés presque inchangés. Onze ont obtenu de bons effets de leur cure sans être radicalement guéris.

Les auteurs étudient les causes de leurs échecs : psychoses, malades trop âgés, etc.

R. DE SAUSSURE.

EXNER : *The sexual side of marriage*. London, Allen, 1933, 249 p.

Cette initiation à la vie sexuelle est bien faite. Elle souligne d'abord l'importance de la sexualité, décrit les organes sexuels et leur fonctionnement, puis décrit longuement les facteurs de désaptation au mariage dus à des attitudes fausses des conjoints vis-à-vis de la sexualité.

Dans un dernier chapitre, Exner examine tous les facteurs qui peuvent rendre un mariage heureux. L'ouvrage est très inspiré des idées de Dickinson. Il est clair et pratique.

R. DE SAUSSURE.

Erratum

Dans notre dernier numéro, page 138, lire : « *Organisation de la IXe Conférence annuelle des Psychanalystes de langue française* ». *Président :* Dr G. Parcheminey.

Le Gérant : E. CORBIÈRE.

Alençon. — Imprimerie Corbière et Jugain.